BIBLIOTECA NAZ.
XLII
A
57
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLII
A
57
NAPOLI

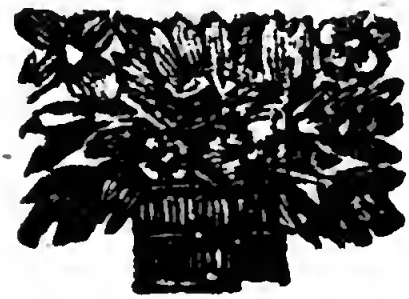
XLII. a 57

ELITE
DES
BONS MOTS
ET DES
PENSE'ES CHOISIES,

Recüeillies avec soin des plus célébres Auteurs, & principalement des Livres en

A N A.

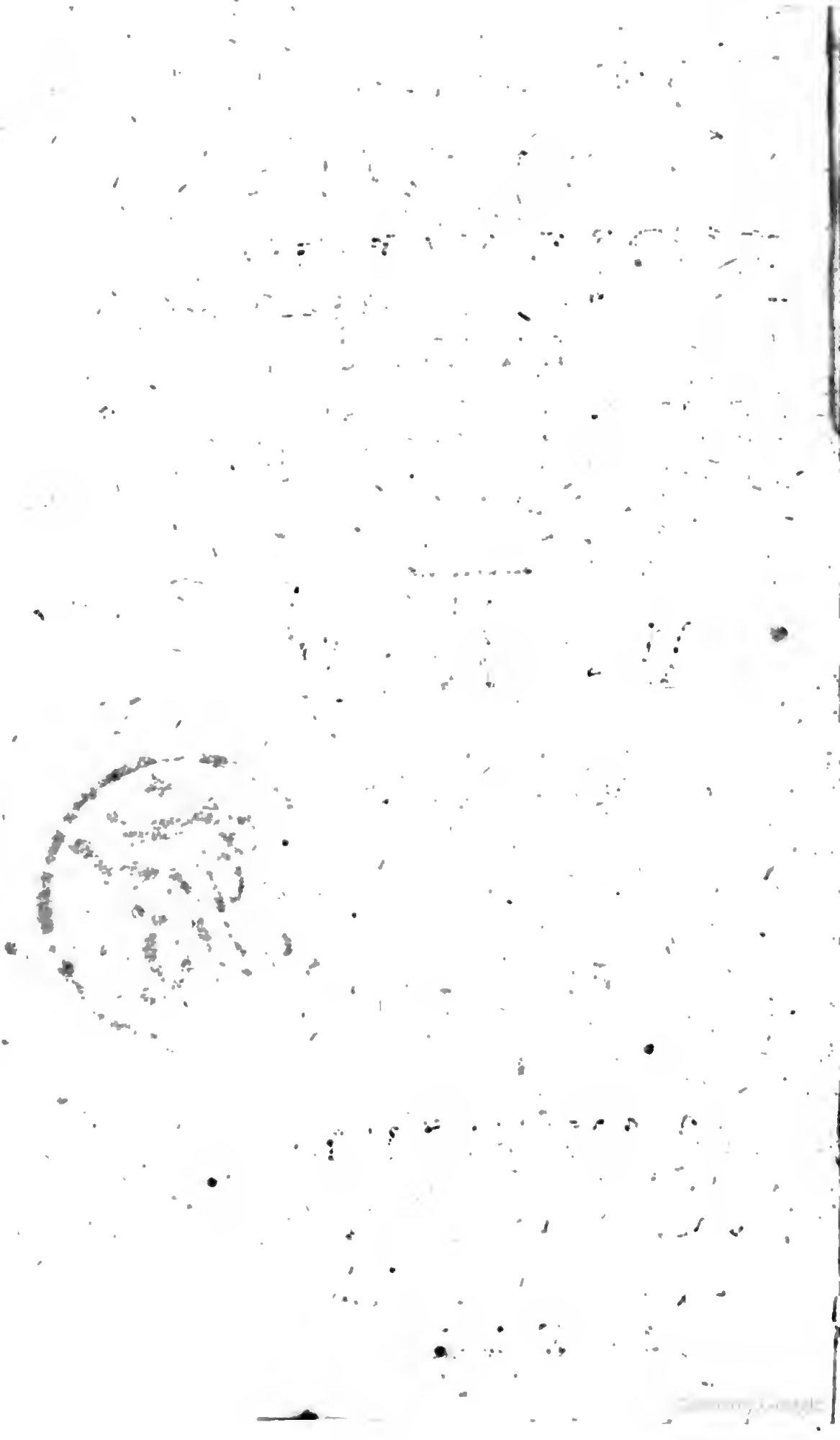
TOME II.



REGIO EMANUELE III
NAPOLI

A AMSTERDAM.
Chez JAQUES DESBORDES, Marchand Libraire, vis-à-vis la Grande Porte de la Bourse.

M. DCC. IX.



NOUVEAU RECUEIL DE BONS MOTS ET DE PENSÉES CHOISIES,

TANT EN PROSE QU'EN VERS.

* LE premier pas qu'on fait dans le monde decide ſouvent des préventions bonnes ou mauvaiſes, qu'on prend de nous.

* Un Pere peut donner trois diferentes vies à ſon enfant. La

vie naturelle, l'education, & les richeſſes. Heureux l'Enfant, qui en naiſſant a reçû avec la vie naturelle les ſemences de la vertu, & un genie porté au bien! Cela ne dépend pas toûjours du Pere, & il n'y a que trop d'exemples d'enfans dont le ſang tombe dans la corruption, & qui degenerent de la vertu de leurs peres. Alexandre mit au monde un fils preſque inconnu à la Poſterité, & Auguſte n'eut qu'une fille qu'il fut obligé d'exiler pour ſes impudicitez.

La vie naturelle eſt ce corps animé d'organes, dont la bonne ou mauvaiſe diſpoſition ne dépend pas de l'ouvrier. Les richeſſes ne dépendent pas non plus du pere, puiſque toute ſa prudence peut être confondue par les malheurs qui lui arrivent, & qui bouleverſent ſa fortune. Ainſi il n'y a que la ſeconde vie, qui eſt l'éducation,

tion, & l'inſtruction pour le rendre capable de ſe conduire dans le monde, qui dépend du pere, & il eſt indiſpenſablement obligé de la donner à ſon Enfant, afin de l'animer à la vertu, & le détourner du vice ; & ſouvent il lui laiſſe par là un meilleur & plus ſolide heritage que ne ſont toutes les ſucceſſions des gens de fortune.

* Le principal but du commerce du monde eſt de ſe faire aimer & eſtimer de tous ceux que l'on pratique. Parce que ce n'eſt que par ſes Amis & par la reputation qu'un homme peut s'ouvrir le chemin aux emplois, aux grands établiſſemens, & à la fortune, qui eſt la fin des actions mondaines ; & ces amis ſe gagnent par une bonne & ſage conduite.

* Lors que l'on entre en commerce de vie ou d'affaire avec un homme qu'il nous importe de

bien connoître, il faut examiner & conferer trois choſes; ſon temperament, qui eſt le fondement & le principe de ſes inclinations; car un homme né avare le ſera dans tous les âges & dans toutes les qualitez, & un prodigue de même; enſuite ſon âge, & ſa qualité, qui modifient ce temperament, en l'afoibliſſant, ou le fortifiant.

* Entre les choſes difficiles à rencontrer, on met principalement ces trois; un bon melon, une bonne femme & un bon ami.

De tant de differens Melons,
Qu'en bien de lieux on voit en abondance,
La plus grand' part ſont plus mauvais que bons,
Quoiqu'ils ſoient preſque tous de fort belle aparence;
En leur rang doivent être mis
Et les femmes & les amis;
Rien n'étant de plus difficile,
Que d'en pouvoir de valables trouver,
A moins que de les éprouver.

* Un

* Un Ambaſſadeur de Veniſe à Rome paſſa à Florence, où il ſalua le Grand Duc de Toſcane; ce Prince ſe plaignit à cet Ambaſſadeur de ce que ſa Republique lui avoit envoyé un Venitien qui s'étoit fort mal conduit durant le ſéjour qu'il avoit fait auprès de lui; Il ne faut pas, dit l'Ambaſſadeur, que vôtre Alteſſe s'en étonne, car je la puis aſſurer que nous avons beaucoup de fous à Veniſe; *Nous avons auſſi nos fous à Florence*, lui répondit le Grand Duc, *mais nous ne les envoyons pas dehors pour traiter les affaires publiques.* Cette réponſe fait remarquer le ridicule & les inconveniens qu'il y a d'employer des gens ſans jugement & ſans capacité dans les Cours étrangeres, où ils ne ſervent qu'à décrier & à faire haïr toute leur Nation, & que les Souverains & leurs Miniſtres ont un grand interêt de n'y envoyer que de bons ſujets,

parce que c'eſt ſouvent du choix de ceux qui s'y employent, que depend le bon ou le mauvais ſuccés des plus grandes affaires.

* Sur un homme rechapé de pluſieurs bleſſures, dont aparemment il devoit mourir.

Souvent on aperçoit, comme il plait au deſtin,
Que le commencement differe de la fin,
Suivant cela l'on voit, ſans trop comprendre comme
La choſe peut s'effectuer,
Qu'un coup ſuffit pour faire un homme,
Et que pluſieurs parfois ne le peuvent tuer.

* Il n'y a point d'homme qui n'ait une vertu ou un vice dominant, auſquels il raporte toutes ſes actions; & cette vertu, ou ce vice, qui ſemble être le fort de cet homme, eſt ſon foible; car dès qu'on l'a découvert, c'eſt par cet endroit qu'on le gouverne, & qu'on

qu'on ſe rend maître de ſon eſprit.

* La bonne foi eſt l'ame du Commerce ; ce n'eſt que ſur elle que roule le credit & la fortune du Negotiant. Rien n'eſt plus droit, plus franc, plus fidelle, qu'un Negotiant honnête homme, ſa parole eſt de l'or ; mais ſi tôt qu'il ne l'eſt pas, rien n'eſt plus trompeur ni plus fourbe. Les premiers ſont ordinairement ſans orgueil, d'un abord facile, peu débauchez, bons économes, d'un cœur ouvert, d'un accommodement aiſé, ne cherchant point à faire injure, & fuyant le procez ; toute leur ſcience ſe reduit à l'Arithmetique, à ſe connoître en or, & à ſavoir le prix & la qualité des marchandiſes, du reſte peu curieux, & ayant moins d'ambition que d'avarice.

* Il y a bien des gens, qui pour vouloir trop faire les agrea-

bles tombent dans de ridicules affectations, & dans des habitudes fort choquantes, qui les rendent plus laids & plus hideux qu'ils ne ſont dans leur état naturel. Dorine craignant d'élargir ſa bouche, ne l'ouvre pas aſſez pour parler, ou ne fait que ſucer ſa ſoupe par le petit bout de ſa cuilliere : pour agrandir ſes petits yeux, elle ſe rend le regard rude, à force de les ouvrir, & de leur donner de faux mouvemens.

* Il n'y a point d'homme qui ne ſente par experience qu'il a naturellement du penchant pour de certaines perſonnes, & de certaines averſions pour d'autres, ſans ſavoir en expliquer la raiſon. Cela ſe remarque ſenſiblément, lorſque voyant joüer deux inconnus, l'on ſe trouve prévenu en faveur de l'un des deux. Ceux qui n'aprofondiſſent pas les choſes diſent, que la cauſe de ces in-

inclinations naturelles eſt un je ne ſai quoi. Pour moi je croi que c'eſt l'influence des Aſtres qui cauſe les ſympathies & les antipathies qu'on remarque tous les jours. Si l'on dreſſoit par exemple, comme je l'ai fait ſouvent, les deux figures génethliaques de ces deux joüeurs, & ſi on les conferoit avec la ſienne propre, on trouveroit qu'elle a plus de conformité & de raport avec la figure de celui pour qui l'on panche, qu'avec l'autre, & que ces ſympathies ou antipathies viennent des concours ou des oppoſitions qu'ont enſemble, ou l'aſcendant, ou les principales Planetes, au moment de leur naiſſance.

* Epitaphe d'un bon Mari.

Cy gît un bon mari, dont l'exemple eſt à
ſuivre,
Patient au delà du tems qu'il a vécu,
Qui pour avoir ceſſé de vivre,
Ne ceſſa pas d'être cocu.

Epitaphe de ſa Veuve.

Ci gît, non loin de lui, ſa moitié peu ſauvage,
Qui ne s'aperçût point qu'elle manquoit d'époux.
Et touchant ſes devoirs ſinon fidelle à tous,
Au moins fidelle à ſon Veuvage.

* Le bon regime de vivre nous eſt repreſenté dans ces vers.

Quiconque a tant ſoit peu d'envie
De regler comme il faut tout le cours de ſa vie,
Doit fort exactement cet ordre bien garder:
Une fois tous les jours le ventre ſe vuider;
Ainſi qu'une ſois la ſemaine
Faire débauche à panſe pleine;
Une fois chaque mois ſa femme careſſer,
Dût-elle du trop peu ſe plaindre & s'offenſer;
Une fois tous les ans purger ſa conſcience,
Par la Confeſſion & par la Penitence;
Après un fort long tems enfin ſe ſouvenir,
Qu'une fois en ſa vie il faut auſſi mourir.

* L'eſ-

* L'eſprit de l'homme eſt naturellement ſi changeant & ſi inconſtant, que l'on doit être fort circonſpect à promettre les choſes mêmes qui dépendent de nous: car comme nous ne ſommes pas aſſurez que nous reſterons demain dans la même ſituation de volonté, où nous nous ſentons aujourd'hui, pourquoi nous irons nous embarraſſer dans les chaînes d'une parole, dont nous devenons eſclaves dès que nous l'avons une fois lâchée ? Quand vous n'avez point promis une choſe, ou vous la faites librement, ou vous ne la faites point; ſi vous la faites librement, vous en avez tout le merite, & l'on vous en a une parfaite obligation; ſi vous ne la faites pas, l'on ne peut vous en ſavoir mauvais gré; mais ſi vous l'avez promiſe, quand vous la faites, on croit que vous ne faites que remplir vôtre devoir, & ſi vous ne

la faites pas, vous paſſez pour un homme ſans parole ; ainſi il eſt bien plus avantageux de ne jamais promettre ce qui dépend même de nous, que de le promettre.

* Epitaphe d'une Amante.

Ci gît à ſon Galant une Amante fidelle,
Vrai Phenix, merveille en ce point !
Et lui de ſon côté ne s'en conſola point,
Autre Phenix, auſſi bien qu'elle.

* Il y a trois ſortes de perſonnes ſur leſquelles il ne faut jamais faire tomber nos railleries : ſur les malheureux, parce que c'eſt une cruauté de les inſulter & de rire de la miſere des autres ; ſur les méchans, parce que le crime doit exciter la haine & l'horreur, & non pas la raillerie ; & enfin ſur nos proches, & ſur ceux qui ſont liez avec nous de quelque lien, parce que c'eſt une marque trop évidente d'un naturel ma-

malin, & que les étrangers voyant que nous n'épargnons pas les nôtres, ſont perſuadez que nous ne les épargnerons pas eux mêmes. Mais ſur tout il ne faut jamais railler ſon Maître ; ni faire une raillerie qu'on puiſſe rétorquer ſur nous, comme remarque fort bien Juvenal, lors qu'il dit qu'il ne peut s'empécher de rire quand il voit un Clodius qui accuſe un adultere, un Catilina ſon complice Cethege, & Milon un aſſaſſin.

* On demande pourquoi les hommes ſont ſi univerſellement enclins à la raillerie, en ſorte que s'ils ne raillent pas eux mêmes, ils ſe font toûjours un plaiſir d'entendre railler, quoique ſouvent ils pûſſent être eux mêmes l'objet de la raillerie qu'on fait des autres ? C'eſt parce que l'homme ayant par ſon peché rendu ſa raiſon comme eſclave de ſes ſens & de ſa

concupiſcence, s'eſt laiſſé aller au torrent de ſes paſſions, & l'excez de la paſſion l'a fait tomber dans le ridicule. Or ces paſſions, qui s'écartent de la raiſon, étant differentes dans les hommes, l'un s'eſt écarté dans une fauſſe route, & l'autre dans une autre; le prodigue à droite, l'avare à gauche, le ſuperſtitieux d'un côté, le libertin d'un autre; & comme la paſſion unie toûjours à l'amour propre nous aveugle nous mêmes, & nous empêche de refléchir ſur nos propres défauts, & de les connoître, nous n'avons des yeux que pour les défauts d'autrui, dont le ridicule nous ſaute d'autant plus aux regards, que nous ſuivons une route differente de la ſienne. Voilà d'où vient que chaque homme paroît ridicule à un autre dont la paſſion eſt opoſée à la ſienne: un Devot paroit ridicule à un Libertin, un Débauché a

un

un ridicule par la débauche qui choque l'homme de retraite, le Religieux trouve ce ridicule dans l'homme qui donne tout ſon tems aux affaires mondaines, & le Mondain imagine ce ridicule dans celui qui quitte de grands biens & de grandes ouvertures à la fortune, pour s'aller cacher dans un cloître; & ſur cela on s'eſt raillé les uns les autres.

* L'amour trompe les plus fins.

Quand deux cœurs vivement touchez,
Joignent l'amour à la prudence,
Pour ne point découvrir leurs ſentimens cachez;
A rompre leur intelligence
Les plus fins ſont bien empêchez;
A les faire épier un fat en vain s'ocupe,
Il peut, en ſe gratant le front,
Dire, que quand deux s'entendront,
Un tiers en eſt toûjours la dupe.

* Henri IV. ſollicitant Catherine de

de Rohan, qui fut depuis Ducheſſe de Deux-Ponts, de lui accorder quelque faveur, cette vertueuſe Dame lui répondit, qu'elle étoit trop pauvre pour être ſa femme, & de trop bonne maiſon pour être ſa maîtreſſe.

* Juan Rufo dit, qu'il y a deux ſortes de perſonnes inconſolables; les riches, qui ſe voyent mourir, & les Dames, quand leur beauté paſſe.

* Il n'y a aucune Nation qui prenne tant de noms de batême que les Eſpagnols. Un pauvre Eſpagnol, qui n'avoit pour toute compagnie qu'un mechant rouſſin arriva dans un petit Village de France, où il n'y avoit qu'une ſeule hôtelerie, qu'il étoit plus de minuit, & par une pluye ſi abondante, qu'elle l'avoit penetré juſqu'à la peau. Ayant frappé à la porte, le Maître ſe leva & demanda qui c'étoit... C'eſt re-

répondit l'Eſpagnol, *Don Sanche, Alphonſe, Ramire, Juan, Pedro, Carlos, Françiſque, Domingue de Roxas, de Stuniga, de las Fuentes.* L'hôte qui ſavoit qu'il n'y avoit qu'un lit de reſte, lui ayant repliqué bruſquement qu'il n'y avoit pas à loger pour tant de monde, s'alla recoucher ; & quelque bruit que pût faire l'Eſpagnol, il ne voulut jamais lui ouvrir, ſi bien que le pauvre Diable fut contraint par le tems qu'il faiſoit d'aller à deux grandes lieuës de là chercher gîte.

* De l'heure propre aux repas.

Un jour à Diogene on fit la queſtion,
Quelle heure étoit plus propre à la refection;
Le riche, répond-il, ſe repaît quand il veut,
Le pauvre ſeulement dans le tems qu'il le peut.

* Sur

* Sur une fille qui avoit une grande bouche toute de côté.

Si Catin ne peut pas ſe piquer de beauté,
Avec ſa grande bouche & toute de côté,
Elle ſe croit pourtant à peu d'autres pareille;
Et pour ſe conſoler de ce que nul Amant
Ne lui fait ce doux compliment,
Sa bouche le lui dit tous les jours à l'oreille.

* Comme le viſage eſt le miroir de l'ame, l'habit eſt l'indice de l'interieur; la ſuperfluité marque l'orgueil ou la profuſion de celui qui la porte; la malproprété, une negligence pareſſeuſe; & la biſarrerie du vétement montre le caprice de l'eſprit.

* Nous ſommes dans un ſiécle, où fort ſouvent les chevaux donnent le prix aux hommes, & où le fripon en carroſſe paſſe ſur le ventre de l'honnête homme à pié; c'eſt par cette raiſon que quan-

quantité de gens ſe nourriſſent mal pour engraiſſer deux bêtes qui les traînent, & vivent miſerables au dedans, pour ſe donner au dehors l'air d'un homme aiſé ; c'eſt la plus haute de toutes les folies, & avant que de paſſer au ſuperflu, il faut fonder chez ſoi le neceſſaire ; de peur d'être obligé de ſe réndre fripon pour ſoûtenir l'exterieur d'un honnête homme.

* Sans le langage des yeux ſouvent la plus forte éloquence avorteroit, & un homme paſſionné tranſpire au travers de ces interpretes muets des eſprits ſubtils, qui vont émouvoir les ames juſques dans le centre de la vie. Tout languit dès que l'œil eſt languiſſant, & rien n'eſt moins perſuaſif que celui qui parle ſans l'aide de ce truchement. Le tonnerre de la voix d'un Orateur ne produit qu'un bruit inutile, s'il n'eſt accompa-

gné

gné de l'éclair de ſes regards, les expreſſions les plus tendres ont peine à penetrer le cœur, ſi un regard inſinuant ne leur en ouvre la porte, & la compaſſion eſt plus l'ouvrage des larmes, qu'on voit couler, que du recit de l'infortune qui les cauſe. L'œil eſt veritablement l'ame de la parole; c'eſt le lien des eſprits entre celui qui parle, & celui qui écoute.

* Ah! les incommodes & ridicules perſonnages, qui parlent dans un entretien familier, comme s'ils liſoient dans un livre une piece d'éloquence; qui vous donnent le bon jour en periode quarrée, & qui vous aſſaſſinent de leurs phraſes à perte d'haleine.

* Celui qui a defini le Compliment *un menſonge agreable qui ſert de filet à prendre les dupes*, n'a pas mal rencontré, puiſque les trois quarts & demi des Complimens ſont

ſont des expreſſions exterieures de ce qu'on ne ſent point du tout au dedans ; mais c'eſt un commerce de fauſſes pierreries, établi dans le monde, dont il faut tirer tout l'avantage qui ſe peut.

* Sur un lit de Noces d'un homme qui épouſoit une veuve.

Quelqu'un ſe faiſant faire un lit,
D'une mode nouvelle & d'une étoffe neuve,
L'étant allé voir, il me dit,
Qu'il vouloit l'étrenner avec certaine Veuve,
Qu'il ſe preparoit d'épouſer.
Si, dis-je, je puis bien oſer
Là deſſus decouvrir ſans peine
Ce qui me vient dedans l'eſprit,
J'aimerois mieux avoir l'étrenne
De ma femme que de mon lit.
D'acord, repliqua-t-il, mais en choſe incertaine,
Et ma maxime & mon humeur
Eſt de m'arrêter au plus ſeur.

* Sur le beau teint d'une jeune fem-

femme qui étoit fort pâle avant ſon mariage.

S'étonne-t-on de voir ſur le teint de
Philis,
Depuis qu'elle eſt ſoûmiſe au joug du Mariage,
L'incarnat de la roſe & la blancheur du lis,
Dans un continuel & pompeux étalage?
Ne ſait-on pas encor que ce beau coloris,
Qui ſuccede aux pâleurs, que dans les filles ſages
On voit ſouvent ternir l'éclat de leurs viſages,
Eſt l'admirable effet du pinceau des Maris?

* Un de ces Courtiſans empreſſez, qui ſont tous les jours à l'affût, pour tâcher à ſurprendre quelques regards & quelques paroles du Prince, qui ſe font de fête mal-à-propos, & qui pour toute ſcience ſavent les petites nouvelles du jour, dit en preſence d'un vieux & fin Courtiſan, j'é-

j'étois hier au coucher du Roi, qui me dit une telle nouvelle, *moi*, dit le vieux Courtiſan, *j'étois hier au ſermon du Pere Bourdaloüe qui me dit de fort belles choſes.* Cette réponſe lui réprochoit finement que ſa vanité lui avoit fait dire une ſottiſe, en s'apropriant à lui ſeul ce que le Roi avoit dit pour tous ceux qui l'écoutoient.

* Sur un mal de gorge d'une belle perſonne.

Il eſt bien peu galant de vous prendre à la gorge,
Ce mal qui dedans vous regorge,
C'eſt être à vous ſaiſir un des plus mal adroits;
Si j'avois comme lui ſur vous droit de m'étendre,
Et comme lui le choix de ce qu'on vous peut prendre,
Je vous ſaiſirois bien par de meilleurs endroits.

* L'a-

* L'adreſſe principale pour le ſuccés du Compliment, c'eſt de connoître le foible de celui à qui on le fait, & quand on le connoît, il faut porter adroitement le coup par cet endroit. Damon eſt fou de ſa Poëſie, & croit faire mieux des vers que n'en fit jamais Horace; un petit coup du bout des doigts ſur cette corde le chatouillera plus, que ſi vous lui vantiez ſa probité, ſes connoiſſances politiques, le nombre de ſes amis, & ſes conquêtes ſur ſes Maîtreſſes. Saphron ſe croit grand Politique, il s'étonne & ſe plaind tout à la fois de ce qu'on ne l'employe pas dans le gouvernement d'un Etat; marquez lui de l'admiration pour ſes penetrations, le Poiſſon eſt dans la Naſſe. L'Abbé Narciſſe croit être beau, & que toutes les femmes ſoupirent pour lui; parlez lui de ſes belles dents, de

ſa

ıain blanche, de ſon teint ver-
l & délicat, de ſa galanterie,
ſes conquêtes, le voilà pris: &
ıs lui ferez bien plus de plaiſir
ɛ ſi vous le flatiez ſur les talens
e la nature lui a donnez pour la
aire. C'eſt ainſi que le Compli-
ent trouve créance, parce qu'il
t aiſé de faire croire à un hom-
ıe qu'on eſt perſuadé de ce qu'il
roit déja lui-même.

* Un bon mot dit à propos,
fin, délicat, & qui n'eſt ni fade,
ni outrageant, mais qui chatoüil-
le avec eſprit, eſt un éclair vif
qui brille dans un entretien, mais
dès qu'il y paroît trop frequem-
ment, il n'a plus de grace.

* Il faut éviter avec ſoin trois
choſes dans la raillerie. La ſaleté
des paroles, ſoit directement, ſoit
par équivoque; la médiſance; &
le reproche piquant d'une verité
honteuſe. La premiere eſt d'un
eſprit bas, la ſeconde eſt d'un

mechant homme, & la troiſiéme eſt d'un fou imprudent. La premiere attire dn mépris ſur celui qui la profere. La ſeconde fait craindre ſa ſocieté; & la troiſiéme lui produit un ennemi irreconciliable. Car il n'y a point d'injure qui demeure ſi profondement enracinée dans la memoire, que celles qui ſe font par la voye de la plaiſanterie maligne, & ſur tout parmi les Grands, qui en portent une playe incurable dans le cœur.

* La ſubtilité & le chef d'œuvre de la raillerie, c'eſt de lui donner un tour ſi adroit, que tout le monde voye ſur qui elle tombe, & que celui qui eſt raillé ne s'en aperçoive pas.

* Vers Satyriques contre une Laide.

Bien que nous ſoyons ſeuls, vôtre crainte eſt frivole,
Fiez-vous en mon reſpect:

Ne

Ne tremblez point, cruelle, & que je vous cajole,
Sans que mon feu vous ſoit ſuſpect.

Vous n'êtes pas trop laide, & nature un peu chiche
Vous a traittée honnêtement.
Mais avec tout cela, ſi vous n'étiez point riche,
Où trouveriez vous un Amant?

Vos yeux au gré des miens ont une foible amorce,
Et ne verſent qu'un jour obſcur.
Je penſe toutefois qu'ils ont beaucoup de force,
Mais c'eſt que je ſuis un peu dur.

Que ſait-on ſi jamais vous n'allumez des flammes,
Et ne plaiſez à d'autres goûts?
Cependant je m'accorde avec toutes les femmes,
Et je tiens mon cœur contre vous.

Vôtre bouche en riant fait que mon nez rechigne,
Du noir deſordre de vos dents,
Sans que je leur impute une vapeur maligne,

Qui vient peut-être du dedans.

J'aime ſur vôtre front cette guerriere audace,
Où l'on voit l'amour en courroux,
Et ce poil tout brûlé vous ſert de bonne grace,
Puis qu'il vous ſert ſans être à vous.

Parmi vos agrémens nature deſavouë
Une ſi gluante ſplendeur;
Et ce rouge acheté, qui deſſus vôtre joüe
Fait l'office de la pudeur.

Vous n'avez bras ni mains, teint, ou levres vermeilles;
De gorge il ne s'en parle point;
On ſe moque chez vous de ces riches merveilles,
Et de jeuneſſe & d'embonpoint.

Auſſi tant de beauté n'eſt pas un avantage,
Qui ſerve d'un grand ornement;
Si vous n'êtes pas belle, au moins êtes-vous ſage,
Ou la ſerez inceſſamment.

Une belle ſe damne; On la preſſe, on l'en-

l'enflamme,
On fait contr'elle cent efforts:
Afin de vous sauver le Ciel a mis vôtre ame
En sureté dans vôtre corps.

Ce sera pour vos biens, si l'on vous importune;
Et si quelcun vous aime un jour,
Afin de le blesser, il faut que la fortune
Dérobe des traits à l'amour.

Si le cœur vous en dit, & si vôtre ame goûte
Les appas d'un si doux péché,
Achetez un galant; quelque cher qu'il vous coûte,
Vous aurez toûjours bon marché.

Vous le verrez tout bas demandant son salaire,
Soûpirer d'un ton obligeant;
Quelque chetif qu'il soit, s'il travaille à vous plaire,
Il gagnera bien son argent.

Qu'il sera malheureux, s'il faut qu'il se propose
D'aquerir l'esprit par le corps!
L'amour qu'on vous témoigne est une étran-

étrange choſe,
Quand le reſpect en eſt dehors.

Quelques vœux qu'en ſecret un amoureux
vous offre,
Encore qu'il vous preſſe bien,
Prenez garde à la bourſe, & fermez vô-
tre coffre,
Aprés cela ne craignez rien.

* Un Evêque François, fort connu par pluſieurs ouvrages qu'il a laiſſez au public, & par la guerre qu'il a faite aux Religieux dans ſes écrits, étoit brouillé avec un grand Cardinal qui gouvernoit l'Etat; ce Cardinal, qui eſtimoit ce Prélat, voulut ſe l'acquerir, & pour le mettre dans ſes interêts lui offrit une Abaye; l'Evêque lui dit en la refuſant, qu'il ne croyoit pas pouvoir en conſcience poſſeder plus d'un Benefice; le Cardinal ſurpris d'un deſintereſſement & d'une delicateſſe de conſcience, ſi peu ordinaire parmi

ceux

ix de cette profeſſion, lui dit, . du B.... vous êtes un homme bien, & ſi vous n'aviez pas rit contre les Moines, je vous noniſerois; plût à Dieu, Monſeineur, que vous en euſſiez le pouoir, & que je vous en euſſe donné e ſujet, lui répondit l'Evêque, *nous èrions contens tous deux.* Par ce trait ingenieux, cet Evêque peu ſatisfait du Cardinal, lui reprocha ſon ambition, en lui diſant que s'il le canoniſoit ils ſeroient tous deux contens, c'eſt à-dire que le Cardinal ſeroit Pape, & que l'Evêque ſeroit Saint, qui étoit ce que l'un & l'autre ſouhaitoient.

* Pendant la derniere guerre il regna une maladie qui ſembloit n'en vouloir qu'aux filles & qui en emportoit beaucoup. Surquoi un homme d'eſprit fit ces vers.

Si la mortalité dans beaucoup de familles
S'étend aujourd'hui ſur les filles,
Faut-il s'en étonner?

Tant d'hommes ont peri ſur la terre, & ſur l'onde,
Que ne trouvant qu'à peine à qui ſe marier,
Elles s'en vont chercher parti dans l'autre monde.

* Ce qui met de la difference entre les hommes eſt un certain ſavoir faire qu'on n'aquiert pas facilement.

On fait avec la même chair,
Suivant le Cuiſinier, bonne ou mauvaiſe ſoupe,
Et le Tailleur, ſuivant ſa differente coupe,
Fait l'habit ridicule, ou lui donne un bon air;
Un même mot auſſi, que d'un ton diſſemblable
Dit un homme civil, ou profere un brutal,
Plaît, ou ſe rend deſagreable,
Selon qu'on s'en ſert, bien ou mal.
Tout le ſuccés dépend d'un certain ſavoir faire,
Soutenu par des airs affables, engageans,
Que la nature ou l'art donne à certaines gens:
Et tout le mal vient du contraire.

* Com-

* Comme dans l'ouvrage d'un ulpteur, avant que d'entrer dans xamen particulier de la fineſſe tous les traits, on regarde d'abord ſi l'attitude de la figure eſt écente & propre à ce que l'Ouvrier a voulu exprimer, ſi l'Enemble en eſt bon par une juſte proportion des parties, & ſi cette proportion eſt bien correcte dans chaque membre; auſſi dans l'homme qui entre dans le monde, on regarde d'abord cette figure décente, qu'il doit avoir ſuivant ſa qualité & ſa profeſſion; & ſi ſon premier abord eſt agréable, cette premiere impreſſion eſt d'une extrême importance; Car ſouvent un homme ne nous a toûjours déplû, que parce qu'il nous a déplû la premiere fois que nous l'avons vû, & que cette maligne impreſſion, que nous en avons priſe, nous a empêché de pouſſer plus loin une pénétration qui auroit pû l'effacer.

* Les ridicules affectations de certains Courtisans, qui pour plaire aux Princes font semblant d'avoir leurs défauts, ne font pas honneur à ces Princes, qui se plaisent à des choses qu'ils devroient plûtôt regarder comme des reproches. Les Courtisans d'Alexandre se donnoient un air affecté de tête panchée, parce que ce Monarque avoit ce défaut. Ceux du Roi Philippe son Pere se faisoient bander un œil, parce que ce Prince en avoit perdu un dans une bataille; & certains fous de la Cour du Duc de Saxe se garnissoient le ventre de fourrures épaisses, pour paroître l'avoir aussi gros que leur maître, qui ne pouvoit s'asseoir qu'à une table échancrée.

* La Mode est un tiran dont il faut suivre les loix & le caprice, sans philosopher sur ce qu'elle a de beau ou de laid, de commo-

mode ou d'incommode. Mais il faut lui obeïr ſans la ſuivre avec furie, & ſans être ni trop empreſſez à la prendre, ni trop lents à la quiter.

* Sur les Fontanges de couleur de feu des Dames, & ſur les nœuds des cravates que les jeunes gens portent ſous le Menton.

Ceſſez Eſprits chagrins d'exercer vos critiques,
Particulieres & publiques,
Sur l'ornement que nos jeunes beautez
Se mettent au haut de la tête,
Dont le vif incarnat tant de graces leur prête,
Que vous-mêmes ſouvent en êtes enchantez.
De quel droit blâmer une choſe,
Qui vient tout purement de l'inſtinct naturel,
Lequel dedans ſa fin jamais ne ſe propoſe
Rien du tout qui ſoit criminel?
Et pourquoi condanner en de tendres fillettes,

Ce que l'on considere en de jeunes poulettes
Comme un signe de leur valeur ?
Car quand leur sang a le plus de chaleur,
N'ont-elles pas de rouges crêtes,
Pour témoigner qu'à pondre elles sont prêtes,
Et pour dire tout en un bloq,
Qu'il ne leur manque plus qu'un coq ?
Et nos adolescens, pour bien marquer de même
Ce significatif & naturel raport,
Ainsi que de concert & d'un commun accord,
Pour mieux plaire chacun à la Belle qu'il aime,
Porte comme le Coq, dessous le Gavion,
Un large, long & rouge barbillon,
Qui comme à cet Oiseau leur releve la mine :
*Et de cet Animal tirant nôtre * ancien nom,*
Encor un coup pourquoi se formalise-t-on,
De voir à nos tendrons de crêtes de Geline,
Et des barbes de Coq à nos jeunes garçons ?
S'il s'en rencontre entr'eux d'acoûtrez en chapons,

* Gallus en Latin signifie un Coq en François.

Je ne ſai; car il eſt fort peu de gens qui ſachent,
Ce que ces beaux Meſſieurs nous cachent
Sous les replis de leurs grands hoquetons.

* Un Evêque donnoit à dîner à pluſieur Prélats; il fit dreſſer un buffet compoſé de beaux & grands baſſins, d'aiguieres, de ſoucoupes, de flacons, & autres ouvrages d'argenterie, faits par les meilleurs ouvriers; & comme ſes Confreres admiroient ſa magnificence en ce buffet, je l'ai acheté, leur dit-il, à deſſein d'en aſſiſter les pauvres de mon Dioceſe; *Monſeigneur*, lui répondit un de ces Prélats, *vous auriez pû leur en épargner la façon.* Il lui marqua plaiſamment & avec beaucoup de vivacité, que ſa charité avoit eu moins de part que ſon luxe en l'achat de ce buffet.

* Si tous les gens qui ſe marient obſervoient fidellement les conditions que font Jaſon & Medée dans le Theatre Italien, on verroit peut-être un plus grand nombre d'heureux mariages qu'on n'en voit aujourd'hui.

MEDE'E.

Point de quartier ſans la nôce. Il faut paſſer par là, ou par la fenêtre. Ce n'eſt pas ici le tems de barguigner. Me veus-tu? ne me veus-tu pas?

JASON.

Puiſque tu en es logée-là, il vaut autant ſauter le bâton. Mais comme le marché eſt un peu longuet, il eſt bon de ſavoir à peu près tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer. Ca marchandons ric-à-ric. Chacun y eſt pour ſon conte, une fois.

ME-

MEDE'E.

Oh! de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne te faut pas mettre ſur le pié des femmes d'aujourd'hui, & tu contes ſans ton hôte, ſi tu me prens pour un ſurtout de galanterie, Item point de Brocard; de Brocard d'or s'entend. Item, jamais de Crêtes. Tous ces tas de Rubans, qui parent la tête des femmes, gâtent ſouvent la tête des Maris.

MEDE'E.

Ce n'eſt pas mal débuter. Et bien après?

JASON.

Item, point de grands Laquais. Car tous les grands Laquais de Madame ſont d'une dangereuſe ſuite pour Monſieur.

ME-

MEDE'E

Courage.

JASON.

Item, point de Matelotte au Moulin de Javelle.... Tu ris. Taitoi donc. Diable, ce n'eſt pas toûjours le poiſſon qui mene les gens en ce païs-là. Item, point de promenades ſans moi; point de repas clandeſtins; point de fricaſſées à Boulogne, aux Pelerins, au Grand Turc, & à mille autres endroits, où les amis du Mari tâchent à devenir les amis de la Femme. Franchement les femmes qui vont au Cabaret, n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Eſt-ce qu'on n'oſeroit manger un morceau avec ſes amis?

JASON.

Mon Dieu! ces ſortes de morceaux

ceaux là ſont toûjours indigeſtes, & le plus ſûr, c'eſt de revenir chez ſoi aux heures bourgeoiſes. Item, point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E.

Comment les gens de Robe t'effarouchent? Je te l'aurois pardonné, quand on les prenoit pour des Meſtres de Camp, & qu'ils portoient des épées, des cravattes, & des ringraves. Mais preſentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau; ma foi des gens en cet équipage là n'appetiſſent gueres les femmes.

JASON.

Item...

MEDE'E.

Encore?

JASON.

Diable, c'eſt un grand Item ce-

celui-ci. Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veus donc voir que des gueux?

JASON.

Je ne veus point connoître des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les maris refuſent. Malepeſte, de quelque âge que ſoit un Financier, il eſt plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E.

Quoi? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaires? Tu ne ſais donc pas que ce ſont des dupes bannales, que les femmes amuſent avec des cartes, & qui ne ſe font de mérite & de réputation auprès d'elles,

les, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu?

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'eſt plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par être de moitié avec une jeune femme; ſi elle perd, on paye pour elle; quand elle gagne, elle empoche tout; & ce ſeroit un grand miracle, ſi ces Meſſieurs étoient long-tems de moitié avec la femme, ſans être auſſi de moitié avec le mari.

MEDE'E.

Or ſus, je m'en vai faire des Item à mon tour.

JA-

JASON.

A ton aiſe.

MEDE'E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te voi, tu ſerois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foi, c'eſt un mal bien univerſel.

MEDE'E.

Item, point de jolies ſervantes. Cela tire à conſequence, &....

JASON.

Mais....

MEDE'E.

Point de mais là-deſſus. Item, jamais d'yvrognerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ni de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de ſoif pour t'épouſer?

ME-

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoiſſances chez nous. L'ordinaire ſera bien petit s'il n'y a dequoi regaler deux ou trois de tes amis. Tu ſonges? pren ton parti. Tu as fait tes conditions; voilà les miennes. A ce prix, je ſuis à toi avec la Toiſon.

JASON.

Marché fait. Touche-là.

* Les Amans inventent tous les jours de nouveaux tours pour faire connoître leur amour, en voici un qui eſt aſſez galant.

Je ſouffre une extrême douleur,
Et je ſens un nouveau martyre.
Depuis aſſez long tems je conſervois un cœur,
Que depuis peu je trouve à dire;
Soit dit, Philis, ſans vous mettre en courroux,
L'auriez-vous point pris par mégarde?

Fai-

Faites du moins qu'on y regarde. Je crois ſans y penſer l'avoir laiſſé chez vous.

* Les Princes s'atirent plus ſouvent l'amitié des peuples par des manieres affables, que par des bienfaits réels. Il y a eu depuis peu dans l'Empire Ottoman deux Vizirs pere & fils, qui confirment cette verité. Le pere n'avoit jamais fait la fortune de qui que ce ſoit, & étoit cependant univerſellement aimé; & le fils au contraire avoit fait la fortune de dix mille perſonnes, & avoit cependant un nombre infini d'ennemis. Et l'on attribuë cette difference à ce que le pere étoit le plus civil, & le fils le moins affable de tous les mortels; que l'un écoutoit tout le monde avec patience, & répondoit avec douceur, quoique jamais il ne tînt parole, & que toutes ſes honnêtetez n'aboutiſſoient qu'à des complimens : au

au lieu que l'autre, quoi qu'homme de parole & effectif, ne donnoit attention à ce qu'un homme lui disoit, que pour le brusquer avec hauteur, de sorte que tout le monde trompé par le premier ne laissoit pas que de l'aimer, & ceux mêmes qui recevoient de bons offices de l'autre le haïssoient.

* Le plus sage conseil que l'on puisse donner à ceux qui sont attaquez par des railleries piquantes, c'est d'y aporter le souverain remede des injures, le silence; ou si vous craignez que ce silence ne produise dans les esprits de trop fortes impressions, il faut en diminuer l'effet, soit par un ris dissimulé, qui fasse croire que vous la mépriſez, ou en détournant le sens & la malignité par une interpretation qui l'adouciſſe. Car c'est avoüer en quelque maniere la verité d'une raillerie, que de s'en montrer offensé, & l'on ne peut

mieux

mieux perſuader qu'elle n'eſt rien qu'en la mépriſant.

* Un bon mot pour plaire ne doit pas être étudié de longue main, il faut qu'il ſoit conçû en même tems qu'enfanté, qu'il naiſſe de l'entretien même; ſans cela il eſt toûjours fade, ſec, & ſans vivacité; comme ſont ceux du Vicomte de Fadeville, qui a chez ſoi un Recueil de bons mots, redigez par Alphabet, qu'il étudie tous les jours, ne ſortant point de ſa maiſon qu'il n'en ait une vingtaine de prêts, en ſorte que dans la converſation, il eſt toûjours en vedette ſur ce que l'on dit, pour attraper l'occaſion d'y fourrer un de ſes prétendus bons mots, dont il rit le premier & ſouvent tout ſeul.

* Balade de Buſſy Rabutin, ſur ce que l'Amour eſt la plus agréable occupation du monde.

BALADE.

L'Amour pour ma liberté
Me promet un doux martire.
Ma raiſon de ſon côté
Me fait peur de ſon empire,
Me dit que je m'en retire:
Mais mon cœur, ſans s'allarmer,
Me dit: Aime, oſe, deſire,
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

Mon cœur, je ſuis bien tenté,
J'ai grand' peine à te dédire;
Mais enfin, ſi la Beauté,
A qui tu veux que j'aſpire,
Te rebute, & te déchire,
Pourras-tu t'en retirer?
Et viendras-tu me redire;
Il n'eſt rien tel que d'aimer?

Oüi, je te le redirai,
Dit mon cœur, tant que j'expire.
On eſt aſſez fortuné
D'aimer toûjours Silvanire,

Sans eſpoir de la reduire.
Laiſſe-moi donc enflammer,
Si tu veux que je reſpire ;
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

ENVOI.

Beauté, pour qui je ſoupire,
Quoi qu'il en puiſſe arriver,
N'aimer rien, c'eſt, ſans trop dire,
De tous les états le pire,
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

* Epitaphe de Moliere.

Paſſant, ici repoſe un qu'on dit être mort,
Je ne ſai s'il l'eſt, ou s'il dort,
Sa maladie imaginaire
Ne peut l'avoir fait mourir :
C'eſt un tour qu'il jouë à plaiſir,
Car il aima à contrefaire,
C'étoit un grand Comédien.
Quoi qu'il en ſoit, ci gît Moliere.
S'il fait le mort, il le ſait bien.

* Reproche des femmes aux hommes de ce tems.

Où peut-on trouver des amans,
Qui nous ſoient à jamais fidelles?
Il n'en eſt que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

* Le mariage a des vûës fort differentes; l'une trés-agréable pour ceux qui n'y ſont pas encore engagez, & qui ne le conſiderent que de loin, & l'autre fort déplaiſante à ceux qui s'y ſont empriſonnez, & qui n'y ſont pas plûtôt, qu'ils forment des vœux pour cette chere liberté, qu'ils ont ſi imprudemment perduë, de ſorte qu'il en eſt de même à leur égard comme de la cage du Pinſon.

Qu'il eſt doux d'être dans la cage,
Diſoit de dehors un Pinſon,

Y voyant un Serin, qui de ſon doux ramage
Faiſoit retentir ſa priſon.
Il a nourriture à foiſon,
Diſoit-il, de bon grain, & gentille femelle,
Et peut, quand il veut, avec elle
Rire, boire, manger, & dire la chanſon.
C'eſt ainſi que voyant une jeune pucelle,
Damon croit qu'il ſeroit au comble des plaiſirs,
S'il pouvoit ſe lier d'une chaîne éternelle
Avec ce doux objet de ſes tendres deſirs;
Mais la cage & le mariage
Ne font ſentir les maux que quand on eſt dedans.
O vous qu'un tendre amour engage,
Pour deviſe prenez cette leçon fort ſage,
Jamais Maris, toûjours Amans.

* Il faut étudier les goûts des hommes pour leur faire manger à la ſauce qui leur eſt agreable le poiſſon qu'on leur a préparé.

* Il n'y a point de flaterie plus

plus adroite que celle que l'on mêle d'une liberté enjoüée, qui ſemble d'abord reprendre quelque choſe dans la perſonne que l'on flate, mais qui en même tems tourne cette feinte reprehenſion en une grande loüange. Le jeune Cambyſe, fils de Cyrus, étant un jour à table avec les Grands de ſa Cour, ſes Satrapes l'éleverent au deſſus du Roi ſon pere; Créſus Roi de Lydie, & homme d'eſprit, voulant donner un merveilleux tour à ſes loüanges, pour rencherir ſur la fineſſe de leurs flateries, & parlant à ſon rang, dit qu'ils avoient tort d'élever Cambyſe au deſſus de Cyrus, & que pour lui il le trouvoit fort inferieur à ſon pere; & comme ce diſcours libre ſurprenoit l'aſſemblée, & que le Roi lui même en paroiſſoit émû, cet adroit flateur ajoûta, qu'il le trouvoit

inferieur, en ce que Cambyſe n'avoit pas encore fait comme Cyrus un fils qui lui reſſemblât.

* Le Marquis D... accuſant ſa femme de lui avoir été infidelle, elle préſenta à ſes Juges ce Sonnet pour défendre ſa cauſe.

Pour un crime d'amour, dont je ne ſuis
coupable,
Que pour avoir le cœur trop ſenſible &
trop doux,
Dois-je avoir un Tiran ſous le nom d'un
Epoux,
Arbitres ſouverains de mon ſort deplora-
ble?

Et le barbare auteur des maux dont on
m'accable,
Oſe-t-il ſe ſervir de Themis & de vous,
Pour m'immoler bien-tôt à ſes chagrins ja-
loux,
Et me faire perir pour être trop aimable?

Ah!

Ah! conſultez de grace & vos yeux & vos cœurs;
Ils vous inſpireront d'être mes protecteurs.
Tout ce que fait l'amour n'eſt-il pas legitime?

Et vous qui temperez la ſevere Themis,
Pourrez-vous vous réſoudre à châtier un crime,
Que la plûpart de vous voudriez avoir commis?

* Dès qu'on entre dans le monde, il faut s'apliquer ſans relâche à ſe faire des amis, & comprendre qu'il n'y a que deux choſes qui nous les procurent, la Complaiſance pour ceux que nous pratiquons, & les bienfaits ou les ſervices qu'ils reçoivent de nous. Car nous ne ſommes plus dans un ſiecle, où la vertu toute nuë, ſans intrigue, & ſans apui, atire la fortune ſur un homme de mérite, on ne va point le déterrer chez lui, & s'il n'eſt produit & prôné par des

amis, il languira dans ſon obſcurité avec tous ſes talens, mais ces amis on ne les achete, comme je l'ai dit, que par la Complaiſance, & par les ſervices. Comme tous les hommes ſont naturellement orgueilleux, & intereſſez, c'eſt la premiere de ces qualitez qui exige nôtre Complaiſance, & c'eſt l'autre qui les rend ſenſibles aux ſervices qu'ils reçoivent de nous, & qui par le moyen de ces ſervices nous ouvre la route de leur cœur. C'eſt en flatant ces deux foibleſſes que le Demon ſurprit nos premiers Peres; vous ſerez, dit-il, comme des Dieux; voilà le piege tendu à leur orgueil, & vous ſaurez le bien & le mal, c'eſt par-là qu'il émut leur eſprit intereſſé.

* Jettez les yeux ſur tous ceux qui ont été, ou qui ſont, dans le cours de la faveur & de la fortune: vous verrez qu'il n'y en a pas un qui

qui n'en doive le premier pas à un ami, dont la protection les a introduits & pouſſez. Le Cardinal de Richelieu, pouſſé auprés de Louïs XIII. & introduit dans ſes Conſeils par la Reine Mere, devint premier Miniſtre; & ce fut ſa faveur & ſa protection, qui ouvrirent la porte au Cardinal Mazarin. Celui-ci l'a ouverte aux Miniſtres qui l'ont ſuivi, & l'amitié de ces Miniſtres, par une faveur de reverbere, en a pouſſé une infinité d'autres; en ſorte qu'on peut dire que la fortune n'eſt qu'un enchaînement d'amis en amis, qui ſe reproduiſent & ſe reproduiront continuellement.

* Si les Dames en veulent croire leurs Amans, elles ne ſauroient les empêcher de mourir d'amour.

Je mourrai de trop de déſir,
Si je la trouve inexorable;

Je mourrai de trop de plaiſir,
Si je la trouve favorable.
Ainſi je ne ſaurois guerir
De la douleur qui me poſſede;
Je ſuis aſſûré de perir,
Par le mal ou par le remede.

* Les jeunes Princes rencontrent rarement des Maîtres qui leur donnent de bonnes inſtructions, parce qu'ils s'attâchent plûtôt à les flater qu'à les corriger. Un jeune Prince ayant achevé ſes études & ſes exercices, on demanda à un de ſes domeſtiques ce qu'il avoit le mieux apris, c'eſt, répondit-il, *à monter à cheval, parce que ſes chevaux ne l'ont point flaté.*

* Sur un Boiteux fort âgé.

Le Boiteux Dorilas, ce miſerable drille,
Qu'on a toûjours vû mourant de langueur,
Nonobſtant ſon peu de vigueur,
En clopinant avecque ſa bequille,

Eſt

Eſt pourtant parvenu à l'an quatre-vingt deux ;
C'eſt bien allé pour un Boiteux.

* Un des derniers Rois d'Eſpagne, malheureux en guerre, ayant perdu pluſieurs places, & divers pays conſiderables, ſes Courtiſans ne laiſſerent pas de lui donner le titre de Grand ; *Sa Grandeur*, dit un Eſpagnol, *reſſemble à celle des foſſez, qui deviennent grands, à proportion des terres qu'on leur ôte.*

* Sur un Livre qui donnoit des Régles pour vivre heureuſement dans le Mariage.

S'il arrivoit que cet Auteur,
Si propre à bien gagner l'eſprit de ſon Lecteur,
Chez les gens mariez eût aſſez de créance,
Pour leur faire obſerver ſes régles déſormais,
Son Livre paſſeroit pour le livre de France
Le meilleur qu'on ait fait, & qu'on fera jamais.

* Pendant que le Doge de Genes étoit à Verſailles, & qu'il en viſitoit toutes les beautez, un Courtiſan lui demanda ce qu'il y trouvoit de plus extraordinaire, *C'eſt de m'y voir*, lui répondit-il.

* Tout eſt crime dans celui qui eſt haï. Annius fut accuſé devant le Senat d'un fort plaiſant crime de leze-Majeſté, qui eſt de s'être ſervi indiſcretement dans ſa garde-robe d'un baſſin ſur lequel l'image de Tibere étoit gravée. Tibere, qui ſe trouva au Senat, & qui haïſſoit mortellement Annius, feignit de ne pas vouloir qu'on le condamnât; & ſans néanmoins excuſer ce prétendu crime, dit mollement qu'il défendoit au Senat qu'on le jugeât; mais ſur ce mot de *défenſe* le Senateur Capiton, homme ruſé, qui pénétroit le fond de l'ame de l'Empereur, & qui le connoiſſoit cruel, vindicatif, diſſimulé, ennemi d'Annius, & avide de flate-

terie, s'éleva contre cette *défenſe*, comme étant contraire & injurieuſe à la liberté du Senat, & dit que la clemence exceſſive de l'Empereur ne devoit point violenter les ſuffrages de la Cour, & que ſans ſouſcrire à la violence qu'on lui vouloit faire, elle uſeroit de ſon autorité & de ſa ſeverité, pour punir un crime ſi énorme. L'Empereur feignit de la ſurpriſe & de la colere, & fut neanmoins trés ſatisfait d'un ſentiment ſi conforme à ſes intentions ſecretes; mais craignant qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir ſuggeré cet avis à Capiton, il lui demanda ſi c'étoit de ſon propre mouvement qu'il parloit de la ſorte; mais Capiton redoublant ſa flaterie, lui répondit, que quand il s'agiſſoit de l'autorité & de la liberté du Senat, il n'avoit pas beſoin de prendre avis de qui ce ſoit pour en ſoûtenir les droits contre la violence qu'on voudroit lui faire. Il

n'y eut jamais une flaterie plus artificieuſe ni plus ſubtile, puiſque ſous ombre de reſiſter à l'autorité de l'Empereur, il donna dans ſon intention, & qu'en le taxant d'entreprendre ſur la liberté du Senat, dont il feignoit de ſoûtenir la grandeur, il immoloit un ennemi à ſa vengeance.

* Le Cardinal de Richelieu ayant apris qu'un homme avoit écrit contre lui avec beaucoup de fiel, il s'en fit aporter l'ouvrage, & le lut, & l'ayant trouvé plein d'eſprit, quoique très piquant, au lieu d'en punir l'auteur, comme il le pouvoit facilement, quoiqu'il fût le plus vindicatif & le plus ſanguinaire de tous les hommes, il lui envoya une bourſe de deux mille ecus d'or, & le pria qu'il fût de ſes amis.

* Quelqu'un ayant prété un livre de Devotion à des filles, chez qui il logeoit, elles y avoient mar-

marqué certains endroits contre les tentations de la chair, ſans les démarquer en le rendant ; à quoi un homme d'eſprit ayant pris garde, il fit ces vers ſur ce ſujet.

Si vos aimables hôtelieres,
Dans vôtre Livre de Prieres,
En le liſant, ont paru s'attâcher
A quelques Oraiſons toutes particulieres,
Sur les tentations qui ſurprennent la chair,
Devez-vous le leur reprocher?
N'eſt-il pas libre à tous de prendre en telle affaire,
Ce que l'on ſe croit neceſſaire,
Pour en tirer les fruits & les utilitez?
Chacun ſait ſes neceſſitez.

* Aprés la reduction de la Ville de Paris, un Maréchal de France, qui avoit été du parti de la Ligue, & qui s'étoit fait donner de l'argent pour reconnoître le Roi Henri le Grand, dit au Prevôt des Marchands, qui venoit de faire au Roi les ſoûmiſſions de la Ville, il faut rendre à Cé-

Céſar ce qui eſt à Céſar ; *Oui, Monſieur*, lui répondit le Prévôt des Marchands, *il le lui faut rendre, & non pas vendre.*

* Sur un homme maigre & écorché avec qui l'on voyageoit, & d'une humeur ſi inquiete, qu'il chagrinoit fort ſes compagnons.

Il croit n'être bleſſé ſeulement qu'à la feſſe,
Nôtre voyageur à cu ſec,
Qui, pour dire le vrai, ne l'eſt point par le bec.
Mais qui n'aperçoit pas qu'ailleurs le baſt le bleſſe ;
Car agiſſant, comme ſouvent il fait,
Et tournant à tout vent pour une bagatelle,
On void bien qu'il eſt en effet,
Un peu bleſſé par la cervelle.

* Bacon, fameux Chancelier d'Angleterre, fut viſité par la Reine Eliſabeth dans une Maiſon de Campagne qu'il avoit fait bâtir avant ſa fortune ; d'où vient, lui dit

it cette Reine, que vous avez fait ne ſi petite Maiſon? *Ce n'eſt pas moi, Madame*, lui répondit le Chan-:elier, *qui ai fait ma maiſon trop 'etite, mais c'eſt vôtre Majeſté qui n'a fait trop grand pour ma Mai-ſon.*

* Quelque grand & quelque puiſſant que l'on ſoit, il y a de l'imprudence d'offenſer un homme qui a un eſprit au deſſus du commun, & de la folie de l'offenſer injuſtement. Tôt ou tard on eſt payé avec uſure, car un homme d'eſprit trouve mille manieres de ſe vanger, & d'un trait de plume vous fait racheter bien cherement le déplaiſir que vous lui avez fait.

* Conſeil de Marot ſur le choix d'une Maîtreſſe.

Quand vous voudrez faire une Amie,
Prenez la de belle grandeur,
En ſon eſprit non endormie,
En ſon Tetin bonne rondeur,

Don-

Douceur
En cœur,
Langage
Bien ſage;
Danſant, chantant par bons accords,
Et ferme de cœur & de corps.
Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez peu d'entretien;
Pour durer prenez la brunette,
En bon point, d'aſſûré maintien.
Tel bien
Vaut bien,
Qu'on faſſe
La chaſſe
Du plaiſant gibier amoureux;
Qui prend telle proye eſt heureux.

* Voyez un champ de blé, les épis qui levent leurs têtes le plus haut ſont les plus vuides; il en eſt de même des hommes, ceux que vous voyez s'élever avec le plus de vanité, contez que ce ſont les têtes les plus vuides de jugement, de merite, & de capacité.

* La préſomtion dans le diſcours

ours paroît à deux choſes, qui nt également blâmables. L'une, de vouloir par une autorité imperieuſe forcer les autres à ondeſcendre à nôtre avis; & l'autre, de ne vouloir jamais, par une opiniâtreté incomplaiſante, condeſcendre au ſentiment d'autrui: la premiere vient d'une trop bonne opinion qu'on a de ſoi, & la ſeconde eſt l'effet du mépris qu'on a pour les autres; l'une rend nôtre converſation tyrannique, & l'autre nous jette dans les tempêtes perpetuelles d'une contradiction qui peut devenir injurieuſe; & toutes deux ſont l'effet de la paſſion que nous avons de vouloir paroître plus habiles que nous ne le ſommes, ou de l'opinion dont nous nous flatons que nous en ſavons plus que les autres.

* Sur un Cocu.

Trou-

Trouve à redire qui voudra,
De voir Oronte qui ſe borne
A paſſer pour un homme à corne,
Avec la femme qu'il prendra.
Entre nous, il eſt ſûr qu'Oronte
En l'épouſant y trouvera ſon conte,
Maiſon très bien garnie & coffres pleins d'écus;
Et pour en peu de mots dire ce que j'en penſe,
Si la Corne le met au nombre des Cocus,
Cette Corne eſt pour lui la Corne d'Abondance.

* Un homme de la Cour prenant congé du Roi, qui l'envoyoit en qualité de ſon Ambaſſadeur vers un autre Prince, la principale inſtruction que j'ay à vous donner, lui dit le Roi, eſt que vous obſerviez une conduite toute opoſée à celle de vôtre Predeceſſeur; Sire, lui répartit le nouvel Ambaſſadeur, *je vai faire en ſorte que Vôtre Majeſté ne donne pas une pareille inſtruction à celui qui me ſuccedera.* La juſteſſe avec

ec laquelle il répond à l'ordre
à la penſée que le Roi lui ex-
ime delicatement, & la manie-
nouvelle & détournée, dont
ſe ſert pour exprimer qu'il eſ-
re de faire mieux ſon devoir
e celui qui l'a precedé, rend
tte réponſe fort agreable.

* Sur la lettre Y, que quel-
es uns voudroient retrancher de
tre langue.

ſuis ſurpris de voir certaines gens ſe met-
tre
grand débat entr'eux pour une pauvre
Lettre,
s uns pour la garder dedans nôtre Al-
phabet,
s autres pretendans l'en oſter tout à
fait,
ire autant de fracas & de trouble en
la terre,
mme s'il s'agiſſoit de quelque grande af-
faire.
moin en ſoit l'Ygrec, de chacun ainſi
dit,
depuis ſi longtems parmi nous en cre-
dit,

Qui

Que nous veut retrancher l'ortographe nouvelle,
En faiſant l'i Conſone auſſi bien que Voyelle;
Mais ſans examiner leſquels ont droit ou tort,
Pour bien-tôt terminer cette importune Guerre,
De rejetter l'Y Grec je ſerois bien d'accord;
Mais pourtant, comme il a la figure d'un verre,
Mon ſentiment ſeroit qu'avant qu'aquieſcer,
Aux yvrognes du moins on voulût le laiſſer.

* Benſerade étant à l'Academie y prit la place de l'Abé Furetiere qu'il n'aimoit pas, & dit en s'y mettant, *Voici une place où je vai dire bien des ſottiſes. Courage*, lui répondit Furetiere, *vous avez fort bien commencé.*

* Il y a quatre choſes qui rompent ordinairement l'amitié entre les hommes. La premiere eſt l'incom-

omplaiſance ; la ſeconde eſt l'a-
us de la liberté qu'un ami nous
ermet de prendre auprés de lui ;
a troiſiéme eſt le coup de griffe,
lonné en trahiſon ; & la quatrié-
ne eſt l'interêt. La premiere eſt
e défaut des eſprits ruſtiques ; la
econde eſt le vice des indiſ-
crets ; la troiſiéme eſt celui des
traîtres, & la quatriéme eſt un vi-
ce general, qui eſt la ſource inte-
rieure de la plûpart des ruptures.

* Pour plaire dans la conver-
ſation, il faut laiſſer les gens, pour
ainſi dire, ſur leur apetit, & a-
prés les avoir entretenus de cho-
ſes qui leur plaiſent, il ne faut
pas attendre pour les quitter qu'ils
bâillent, ou qu'ils regardent leur
montre. Ainſi dès que la conver-
ſation commence le moins du
monde à languir, & que celui
qu'on va voir ceſſe de vous prêter
une vive attention, ou que par le
moindre ſigne exterieur il vous

fait

fait connoître que vous lui êtes à charge, il faut prevenir ſon ennui, afin de le laiſſer ſur la bonne bouche.

* Il en eſt des hommes dans le commerce du monde comme des joüeurs, entre leſquels celui qui ne couvre pas ſon jeu donne priſe & avantage ſur lui, au lieu que celui qui ſait mieux le cacher vient plus ſûrement à bout de la partie.

* La diſſimulation eſt la vertu cardinale des Courtiſans; c'eſt le grand gond ſur lequel roulent les portes du temple de la fortune; c'eſt la partie la plus neceſſaire à la vie civile; étant impoſſible de ſe conduire ſans elle avec ſûreté parmi les embûches que nous dreſſe la malice des hommes. Car n'y ayant qu'un certain bien & une certaine quantité d'hommes dans un Etat, l'un ne peut point aquerir que l'autre ne perde, ainſi tous les biens étant expoſez à qui peut les

acquérir, chacun tâche à s'en procurer par ſon travail, & parce que les voyes licites ſont ſouvent trop longues pour ſatisfaire à l'impatience de ceux qui veulent s'enrichir, le commerce du monde n'eſt rempli que de piéges qu'on ſe tend les uns aux autres pour arriver à ſes fins; il faut donc, parmi tant de perſonnes qui ont une même fin, travailler à ſe garentir des piéges des autres, & à venir ſoi-même au but qu'on s'eſt propoſé; & c'eſt ce qu'on ne peut faire que par la diſſimulation.

* Sur la Lettre H.

Etant inceſſamment réduit à déſirer,
Sans pouvoir rien avoir de ce que je déſire,
Je ne voi choſe aucune à quoi me comparer,
Plus proprement qu'à l'H, à cauſe qu'elle aſpire,
Ainſi que je fai ſans finir,
Et ſans jamais rien obtenir.

* Un homme de lettres parlant de la difference qu'il y a entre les Prédications des premiers Peres de l'Egliſe & celles de nôtre tems, quelqu'un lui demanda quelles qualitez il eſtimoit les plus néceſſaires à un Prédicateur. *Autrefois*, répondit-il, *c'étoit le zele & la ſcience, préſentement c'eſt la mémoire & l'effronterie.* Cette réponſe eſt une forte invective contre la maniere dont préchent pluſieurs de nos Prédicateurs, qui au lieu de prêcher de ſource & ſans de longues préparations, comme faiſoient les premiers Peres de l'Egliſe, & d'y être animez par un ſaint zéle, en font un métier pour faire fortune, s'apliquant particulierement à ranger de belles phraſes pour flater les oreilles de leurs auditeurs, & pour aquerir la reputation d'hommes éloquens, ſe ſervent des penſées & des ouvrages d'autrui, en quoi ils n'ont beſoin

ſoin que de memoire & d'effronterie, pour reciter hardiment devant de grandes aſſemblées ce qu'ils ont appris par cœur, & pour s'attribuer des ſermons où ils n'ont preſque aucune part.

* Chacun ſe divertit à ſa maniere.

Chacun ſe fait des plaiſirs à ſa mode,
Et ſelon ſon temperament,
Pour moi, qui ſuis chagrin, & que tout incommode,
Je prens mon divertiſſement
A gronder tant que le jour dure,
Sans pouvoir, je le jure,
M'imaginer comment
Chacun ſe peut divertir autrement.

* Il y a autant de ſortes d'eſprits ue de viſages; tous les viſages ne laiſent pas, il en eſt de même des prits. On a beau l'avoir fin, vif, nétrant, & univerſel, il faut quelе choſe de plus, il faut un je ne ai quoi d'agréable & d'engageant ur plaire.

* Le Pape Alexandre VI. & Céſar Borgia ſon fils étoient les hommes les plus diſſimulez de leur ſiecle, dont l'un ne fit jamais ce qu'il diſoit, & l'autre ne dit jamais ce qu'il vouloit faire, & cependant ils ſe perdirent tous deux à force de diſſimuler.

* On peut être diſſimulé ſans être fourbe ; parce que le vrai fourbe eſt celui qui feint de faire du bien dans l'intention de faire du mal, mais un honnête homme peut uſer de diſſimulation pour ſe parer du mal qu'on lui voudroit faire.

* La plus fine diſſimulation eſt celle qui ſe cache ſous le voile de la franchiſe ; & la fauſſe confidence eſt la voye la plus aſſurée pour trouver la route du cœur des autres & tirer d'eux leur ſecret. *Damis* eſt le plus caché & le plus diſſimulé de tous les hommes, & cependant il paſſe dans le monde & auprés de ſes plus intimes

imes amis non ſeulement pour in homme trop ouvert, mais pour un homme, qui, à ce qu'on croit, ſe fait tort par ſa franchiſe. Cependant avec ſes ouvertures de cœur affectées, il ne dit jamais rien moins que ce qu'il a dans l'ame, & n'affecte ce grand air de franchiſe & de confiance que pour tirer le ſecret des autres. Il vous conſulte du plus grand ſérieux du monde ſur une avanture qu'il feint exprés, & à laquelle il donne des couleurs ſi apparentes qu'il n'eſt pas poſſible de ne le pas croire; cependant tout ce qu'il en fait eſt afin que par les avis que vous lui donnerez il puiſſe juger des ſentimens interieurs que vous avez pour des choſes qui ont relation à ce qu'il vous propoſe.

* Il y a trois choſes qui peuvent extrémement nous ſervir à engager les hommes à nous faire

voir à nud leur cœur & leurs foibleſſes; l'amour, le vin, & le jeu.

* Le jeu eſt la pierre de touche de la patience d'un homme; il eſt difficile qu'un homme y conſerve la diſſimulation; ſon avarice ou ſa liberalité, ſa bonne ou mauvaiſe humeur s'y produiſent.

* La Table, au ſentiment d'un Ancien, eſt un fort mauvais creuſet pour y faire l'eſſai d'un veritable ami.

* Il y a d'excellentes choſes dans Machiavel, c'eſt un genie ſublime, qui entre admirablement dans le ſecret du cœur de l'homme tel qu'il eſt, & non pas tel qu'il doit être; mais il n'eſt pas bon de s'abandonner entierement aux leçons de ſa Politique, qui ſouvent ſe trouvent peu compatibles avec le caractere d'un vrai Chrêtien & d'un honnête homme;

me; & quoi qu'il ſoit trés-utile à tout homme qui entre dans le monde de le lire, & principalement à ceux qui doivent être employez aux affaires publiques, il le faut lire avec grande prudence & circonſpection, pour démêler l'utile & le bon, du dangereux & du criminel, & ne ſe pas empoiſonner en voulant s'inſtruire.

* Sur un Medecin reçû Docteur & marié en un même jour.

Se faire en même jour Epoux & Medecin,
C'eſt à mon ſens une grande entrepriſe,
Puiſque pour l'un & pour l'autre deſſein,
Il faut ſans doute uſer de beaucoup de remiſe:
Avoir de ſes prochains la vie à menager,
Sans le ſalut de ſon ame engager;
Et voir ſa liberté ſous l'hymen aſſervie,
Sans qu'on ſache ſi bien ou mal il en prendra;
Ce ſont deux points auſquels l'homme ſage voudra,
Avant que rien riſquer, penſer toute ſa vie.

* Ce n'eſt pas être ſage que de vouloir ſe mêler de choſes où l'on n'a pas le don de réüſſir & qu'on peut ignorer ſans être blâmé. Il y a quelque tems qu'un Seigneur étranger voulut danſer dans un Bal de la Cour de France, & il y danſa de ſi mauvaiſe grace, qu'il fit rire tous les Spectateurs : *S'il danſe mal, il ſe bat bien*, dit un autre étranger de ſes amis à ceux qui en rioient ; *Qu'il ſe batte donc ; & qu'il ne danſe point*, lui répondit un des rieurs. Il lui fit connoître par là que la valeur, dont il le loüoit, ne le mettoit pas à couvert du ridicule qu'il s'attiroit en danſant mal, parce qu'il pouvoit avoüer ſans honte qu'il ne ſavoit pas danſer.

* Sur les Maîtres d'Ecole.

Lucien, cet Auteur plaiſant & goguenard,
A dit en riant, quelque part,

Une

Une fort bonne & naïve parole,
Que quand quelqu'un n'eſt pas aimé des Dieux,
Ils le font être en ces bas lieux
Tout ſimplement Maître d'Ecole.
En effet il faut être au malheur condamné,
Pour à ce triſte emploi ſe voir abandonné,
Sans pouvoir autrement régler ſes deſtinées;
Et je ne ſache aucun plus digne de pitié,
Qu'un vieillard langoureux ſur ce malheureux pié,
Dés ſes jeunes années,
Dans la dure neceſſité,
D'achever ainſi ſa courſe,
Sans avoir d'autre reſſource
Contre l'affreuſe pauvreté.

*Sur quelques incommoditez de la vie.

Pour combler le chagrin, la peine & l'embarras,

Qui mon peu de vigueur mettent bas toute plate,
Je ſuis fort travaillé des puces & des rats,
Et bien plus encor de la rate.

* L'orgueil, l'interêt, la médiſance, & l'eſprit vindicatif, ſont le partage du faux dévot : ces quatre vices en ſont inſeparables, & c'eſt à ce caractere qu'on le connoît.

* En quelque état que l'on ſoit, ou dans l'emploi, ou dans la vie privée, il faut s'établir pour maxime fixe & inviolable de ne jamais donner ſa parole, fût-ce à vôtre plus grand ennemi, que vous ne la teniez ; car quand en la tenant il vous en arriveroit ſur le champ quelque préjudice, le mal que vous en ſouffririez n'eſt pas comparable à l'avantage que vous procurera la réputation d'être veritablement un homme de probité, & vous acquerrez bien plûtôt cette réputation en tenant une parole qui vous aporteroit quelque préjudice, qu'en tenant vingt paroles qui vous ſeroient avantageuſes ; puiſqu'on peut

peut imputer ces dernieres aux mouvemens de vôtre interêt, au lieu qu'on ne peut imputer l'autre qu'à vôtre vertu & à vôtre candeur ; car celui-là eſt homme d'honneur dans ſon plus haut point, qui l'eſt aux dépens de ſon propre interêt.

* Epitaphe d'une femme belle & vertueuſe.

Ci gît qui parut belle, & très belle, vous dis-je,
Qui n'aima rien que ſon Epoux ;
Ce n'eſt pas un petit prodige,
Ayant le don de plaire à tous.

* Il n'y a point de vice plus univerſellement haï & plus inſuportable que l'orgueil ; c'eſt un poiſon qui gâte toutes les bonnes qualitez d'un homme, & quelque mérite qu'il ait, il ſuffit pour le rendre odieux & mépriſable, qu'il ait ce défaut, qui fait qu'en plaiſant trop à ſoi-même, il déplaît

à tous les autres. C'eſt le premier vice qui s'empare du cœur de l'homme, par l'amour propre qui en eſt la ſource, & c'eſt le dernier qui reſte à ceux qui font tous leurs efforts pour ſe corriger.

* C'eſt un plaiſant tintamarre de converſation, lors qu'elle tombe en contradiction entre deux perſonnes également entêtées de leur capacité, & également obſtinées à ſoûtenir leurs ſentimens. Cela ſe rencontre aſſez ſouvent parmi les femmes & les Philoſophes.

* Il y a deux ſortes de perſonnes contre leſquelles il ne faut jamais entrer en contradiction, ceux qui ſont fort au deſſus de nous, & ceux qui ſont fort au deſſous.

* Si le mariage eſt préferable au celibat?

Qu'il étoit bien inſtruit en fait de Mariage,.

Ce

Ce vieux Philosophe, ce Sage,
Par un Oracle ainsi nommé,
Et chez les Grecs si renommé;
Quand il a dit d'un esprit Prophetique,
En un cas si douteux & si problematique;
Quiconque soyez vous qui desirez savoir
Le sort que vous devez avoir,
Vivant seul, ou lié par la loi conjugale;
A l'un & l'autre égard la chose est toute égale,
Mariez vous, ou libre demeurez,
De tous les deux vous vous repentirez;
C'est dequoi maintes gens, tant mâles que femelles,
Peuvent bien dire des nouvelles.

* Un domestique du Roi Henri IV. qui étoit confident de ses amours, en obtint quelque grace; & alla voir le Chancelier pour lui en demander l'expedition; le Chancelier y trouva de la difficulté, & comme ce Courtisan le pres-

ſoit, & vouloit lui prouver qu'il n'y en devoit pas avoir, il faut, lui dit le Chancelier, que chacun ſe mêle de ſon mêtier; le Courtiſan crut qu'il lui reprochoit la confidence de ſon Maître; Mon métier, lui répondit-il, eſt un ſi bon emploi, que ſi le Roi avoit vingt-cinq ans de moins, je ne le changerois pas pour quatre comme le vôtre.

* Sur un état de grande indolence cauſé par le chagrin.

Quand on eſt à charge a ſoi-même,
Qu'on n'a de vivre aucun deſir,
Que tout fait une peine extrême,
Qu'on ne ſait plus ce que l'on aime,
Que rien ne donne de plaiſir,
Quand on ne fait rien que ſouffrir,
Quand le noir chagrin, qui domine,
Fait faire une fort triſte mine,
Qu'on eſt en tout infortuné,
Qu'en infirmitez on abonde,
De tout repos abandonné,
Et qu'on parle moins qu'on ne gronde;
A quoi faire eſt-on dans le monde?
Ou pourquoi plûtôt eſt-on né?

* La

* La plûpart des hommes, à qui l'on demande conſeil, ne le donnent que par raport à leur propre utilité; & ſi tôt qu'ils trouvent jour pour acommoder leur interêt à un conſeil qui paroiſſe convenable au conſultant, ils ne manquent point de le propoſer. Chryſalde fut demander avis à Geralde ſon oncle touchant une charge qu'on lui propoſoit; ils s'entretinrent plus d'une fois ſur les avantages ou les agrémens qu'elle pouvoit avoir; Mais la conſultation ayant fait naître à l'oncle l'envie d'y penſer pour ſoi même, il en détourna ſon Neveu en lui faiſant une peinture dégoutante de tout ce qu'elle avoit de deſavantageux, & l'en ayant effectivement dégouté, l'Oncle acheta la Charge pour ſoi même. Les Conſeils de la plûpart de hommes ſont de cette nature.

* Quoiqu'il y aît une infinité de

de perſonnes, qui ne demandent conſeil à leurs amis, qu'aprés avoir pris d'eux mêmes leur reſolution, & afin qu'on aplaudiſſe à leurs ſentimens; cependant, comme tout homme qui en conſulte un autre, lui donne la liberté de dire franchement ſon ſentiment, l'on pécheroit par l'excez d'une lâche complaiſance, ſi pour n'oſer le contredire on le laiſſoit dans l'erreur, ou dans une reſolution préjudiciable à ſes interêts; Ce ſeroit mettre l'épée à la main d'un homme qui cherche à ſe vanger, ce ſeroit pouſſer dans le precipice, celui qui eſt ſur le bord; & ce ſeroit le laiſſer noyer faute de lui tendre la main. Ainſi en donnant conſeil il ne faut jamais déguiſer ſes veritables ſentimens, quand même ils ſeroient entierement opoſez aux ſentimens de celui qui vous conſulte; parce que ne l'ayant point flaté, & lui ayant

don-

donné un conſeil dans la droiture de vôtre cœur, ſoit qu'il le ſuive ou non, il vous en eſtimera toûjours; & ſi au contraire vous aplaudiſſez à la mauvaiſe reſolution qu'il prend, il vous en imputera le mauvais ſuccez, & perdra l'eſtime, & par une ſuite neceſſaire, l'amitié qu'il avoit pour vous; car dès qu'on ceſſe d'eſtimer un homme on ceſſe de l'aimer.

* Sur le ſommeil d'Adam.

Sans doute ce n'eſt pas ſans beaucoup de miſtere,
Que lors que Dieu voulut donner
Une femme aux beſoins de nôtre premier Pere,
Il le fit au ſommeil ſi fort abandonner;
Car outre ce que ſouffre un homme à qui l'on ôte
A ſes yeux une côte,
Adam auroit-il pû paſſer ſi promtement
De libre qu'il étoit dans un long eſclavage,

Tel

Tel que celui du Mariage,
S'il n'eût dormi profondement?

* Quinault étoit avec un homme de la Cour à la repreſentation d'une Piece de theatre de ſa façon, & lui en expliquoit le deſſein. La Scene, lui diſoit-il, eſt en Cappadoce, & il faut ſe tranſporter dans ce pays là, & entrer dans le genie de la Nation, pour bien juger de cette Piece; *Vous avez raiſon*, répondit le Courtiſan, *& je croi qu'elle ſeroit bonne à joüer ſur les lieux.* Il ne pouvoit lui faire connoître plus plaiſamment qu'elle n'étoit pas à ſon gré, qu'en l'envoyant en Cappadoce pour y être repreſentée.

* Sur un Cenſeur médiſant, ignorant & ridicule.

Maledic, que l'on voit avec ſon large dos,

Sous

Sous ſon chapeau trouſſé, ſous ſa graſſe calote,
D'un ton de voix impertinente & ſote,
Juger en ignorant de tout mal à propos,
En matiere ſur tout de bon & beau langage,
De quelqu'un ayant lû l'ouvrage,
Sur ſon original d'une autre main écrit,
Et n'y rencontrant rien digne de ſa cenſure,
Cela, dit-il, n'eſt pas mal dit,
Mais voilà dedans l'écriture
Un vice d'ortographe, ainſi qu'on peut juger,
Qu'un lecteur clairvoyant y trouve à corriger.
A ſi judicieuſe & ſi belle critique
Fort juſtement s'aplique
La remarque que fit Momus,
Le grand auteur de la Satyre,
Quand aprés avoir bien conſideré Venus,
Il ne put voir en elle autre choſe à redire,
Sinon que cette exquiſe & celeſte beauté,
Quoique fort bien dreſſée,
N'étoit pas bien chauſſée.
Que cela fût, ou non, ſelon la verité,

Ain-

Ainſi que Maledic, il lui fallut tout mordre,
Et la choſe le mieux en ordre
La dent de tous les deux n'a jamais évité.

* Les envieux ſe font un ſujet de déplaiſir du bonheur d'autrui, & de la juſtice qu'on rend aux gens de merite. Un Courtiſan fort envieux étoit un jour fort triſte, quelqu'un demanda s'il lui étoit arrivé quelque malheur, non, répondit un autre Courtiſan, *c'eſt que le Roi a fait du bien à Monſieur de.... qui l'a merité.*

* Il y a long tems que l'on a dit que la maniere de donner fait plus de plaiſir que le don même. Benſſerade vit entrer un jour dans ſa chambre entre ſept à huit heures du matin, qu'il étoit encore au lit, un de ſes amis, qui étoit premier Valet de Chambre du Roi, qui l'aborda avec un viſage fort ſerieux,

rieux, & lui dit, Monſieur, je voudrois avoir de meilleures nouvelles à vous aporter que celle que je vous aporte ; mais il faut vous bien preparer à la bien recevoir, & à obeïr à Sa Majeſté. Benſſerade fut fort ſurpris de ce diſcours, & crut que du moins on lui donnoit ordre de ſe retirer de la Cour, & examinant en lui même d'où cela lui pouvoit venir, dit en ſe tournant dans ſon lit ; Ah ! ce ſera ſans doute quelqu'un qui ne ſera pas ſatisfait de ce que j'aurai dit de lui dans mes Ballets, qui m'aura rendu de mauvais offices, cependant ce que j'en ai fait n'a été que pour divertir le Roi ; mais enfin qu'y a-t-il ? & que faut-il, Monſieur, que je faſſe ? Il faut, Monſieur, repliqua l'autre, que vous preniez les trois cens piſtoles que je vous apporte, & que vous vous en contentiez ; car le Roi, qui avoit promis de vous donner ce qu'il gagne-

gneroit hier au ſoir, n'ayant gagné que trois cens piſtoles, ne vous envoye auſſi que cela. Benſſerade crut qu'il dormoit encore, ou qu'il ſongeoit en veillant, & pour voir ſi ce n'étoit point une illuſion, ſe frotant les yeux de la main gauche, il mit la main droite ſur la bourſe, qui étoit poſée ſur la table, la tâta, la peſa, l'ouvrit, & l'alloit conter, quand celui qui l'avoit aportée, lui dit; cela ſeroit trop long, Monſieur, il faut que je prenne congé de vous pour être au lever de Sa Majeſté, car, comme vous ſavez, je ſuis en quartier, & là deſſus il ſe leva. Benſſerade, ſans quitter la bourſe, ſe leva auſſi pour l'embraſſer, & cela avec tant de précipitation, qu'il ſe jetta à ſon cou tout nu, & l'accompagna juſqu'à la porte de ſa chambre, lui diſant qu'il lui permettoit de le ſurprendre toutes fois & quantes il lui plairoit auſſi agreablement qu'il avoit

avoit fait, qu'il ne pouvoit l'accompagner plus avant en l'état où il se trouvoit, outre qu'il étoit dans la Maison du Roi, où les cérémonies se bornent au bout de l'apartement, & qu'il alloit s'habiller au plus vîte, pour aller remercier Sa Majesté.

* Sur les souffrances de Job.

Quand Dieu permit au Tentateur infame
D'affliger Job, en son corps, en son bien,
Jusques à ne lui laisser rien,
Que son impertinente femme,
Pour sans relâche l'insulter;
Afin de sa peine augmenter
Pouvoit-il mieux le rendre miserable,
Sachant que pour le faire enrager jusqu'aux dents,
Elle en savoit plus que le diable,
Et que pour mettre à bout sa constance admirable
Elle avoit plus que lui d'adresse & de talents?

* Une

* Une fille galante reçût un ordre de la Reine Mere alors Regente de ſe retirer dans un Convent, celui qui lui annonça cet ordre dit que la Reine lui permettoit de choiſir le Convent qu'elle voudroit pour ſa retraite. *Puiſqu'on m'en laiſſe le choix*, répondit-elle, *qu'on me mene donc chez les Peres.... d'un tel Convent.*

* Contre la Science ſecrete ou Cabaliſtique du Comte de Gabalis.

Se peut-il qu'on ſoit fanatique,
Au point que par fois je le lis,
Pour être autant Cabaliſtique,
Que le Comte de Gabalis?
Ces Habitans Elementaires,
Que ces ſortes de fous Archiviſionnaires
Veulent, dans leurs égaremens,
Trouver dans les quatre Elemens,
Les Salamandres joints aux Sylphes & Sylphides,
Les Nymphes & Gnomes enfin,
Que pour les voir l'œil le plus fin
N'a que des regards invalides,

Sont

Sont franche & pure viſion
De ces gens à creuſe cervelle,
Ou bien plûtôt illuſion
Du Demon, qui les enſorcelle;
Lequel, pour les mieux decevoir,
Quitant ſa figure difforme,
Revêt quelque agreable forme,
Deſſous laquelle il ſe fait voir;
Et de la ſcience indiſcrete,
Qu'ils appellent Secrete,
Voilà bien proprement toute l'utilité,
Qu'en a leur curioſité.

Les Salamandres ſont les habitans du feu, les Sylphes avec les Sylphides leurs femelles habitent l'air, les Nymphes habitent les eaux, & les Gnomes la Terre, tous ſous une forme humaine, qui n'eſt viſible qu'à ces gens là.

* Peu de choſe nous conſole, parce que peu de choſe nous aflige.

* La volonté eſt un des principaux organes de la creance: non qu'elle forme la creance; mais parce que les choſes paroiſſent

vrayes ou fauſſes, ſelon la face par où on les regarde. La volonté qui ſe plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'eſprit de conſiderer les qualitez de celle qu'elle n'aime pas; & ainſi l'eſprit marchant d'une piece avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime, & en jugeant par ce qu'elle y voit, il regle inſenſiblement ſa creance ſuivant l'inclination de la volonté.

* Qu'on choiſiſſe telle condition qu'on voudra, & qu'on y aſſemble tous les biens, & toutes les ſatisfactions qui ſemblent pouvoir contenter un homme. Si celui qu'on aura mis en cet état eſt ſans occupation & ſans divertiſſement, & qu'on le laiſſe faire reflexion ſur ce qu'il eſt; cette felicité languiſſante ne le ſoûtiendra pas. Il tombera par neceſſité dans des vûës afligeantes de l'avenir: & ſi on ne l'occupe hors de lui, le

le voila neceſſairement malheureux.

* L'homme eſt viſiblement fait pour penſer, c'eſt toute ſa dignité, & tout ſon merite. Tout ſon devoir eſt de penſer comme il faut ; & l'ordre de la penſée eſt de commencer par ſoi, par ſon auteur, & ſa fin. Cependant à quoi penſe-t'on dans le monde ? Jamais à cela, mais à ſe divertir, à devenir riche, à acquerir de la reputation, à ſe faire Roi ; ſans penſer à ce que c'eſt que d'étre Roi, & d'étre homme.

* Nos ſens n'aperçoivent rien d'extréme. Trop de bruit nous aſſourdit ; trop de lumiere nous ébloüit, trop de diſtance & trop de proximité empêchent la vûe ; trop de longueur & trop de briéveté obſcurciſſent un diſcours ; trop de plaiſir incommode, trop de conſonances déplaiſent.

ſent. Nous ne ſentons ni l'extréme chaud, ni l'extréme froid. Les qualitez exceſſives nous ſont ennemies, & non pas ſenſibles. Nous ne les ſentons plus, nous les ſoufrons. Trop de jeuneſſe & trop de vieilleſſe empêchent l'eſprit; trop & trop peu de nourriture troublent ſes actions; trop & trop peu d'inſtruction l'abêtiſſent. Les choſes extrémes ſont pour nous comme ſi elles n'étoient pas; & nous ne ſommes point à leur égard. Elles nous échapent, ou nous à elles.

* Les Navets.

Une jeune Demoiſelle,
De conſiderables parens,
Qui pour ſa perſonne étoit telle,
Qu'eſt toute fille à douze, à treize & quatorze ans,
Ayant à ſon dîné mangé de ce legume,
Plein de ventoſitez, que l'on nomme Navets,
Et que le peuple a de coûtume

D'a-

D'apeller Articles de pets;
Par la concoction la vapeur toute prête
A s'épandre au dehors commence à s'agiter,
Et la Jouvencelle à peter,
N'eut pas ſi tôt beſogne faite.
Comme alors en ſautant la belle décendoit
Un tournoyant degré d'aſſez longue étendue,
D'un ami du logis, qui vers elle montoit,
Elle fut dès l'abord clairement entendue,
Diſant à chaque marche, ainſi qu'à tous les pets,
Un navet, deux navets, trois, quatre & cinq navets:
Toûjours de même d'une file,
Elle auroit été juſqu'à mille,
Sans que ce Cavalier, qui par diſcretion,
Pour ne pas lui donner de la confuſion,
En bas s'étoit tenu, tandis que la fillette
Sonnoit ſi bien de ſa trompette;
Mais à ſes yeux à la fin paroiſſant,
Déconcertée, & bien fort rougiſſant,
Hé, Monſieur, lui demanda-t-elle,
Depuis quand vous tenez vous-là?
Depuis, dit-il, Mademoiſelle,
Le troiſiéme navet: après il détala,
La laiſſant ſeule, afin de mieux permettre,
Que de ſon trouble elle ſe pût remettre.

* La prétention mal fondée.

Une femme fort débauchée,
Disant à l'un de ses Galants,
Qu'elle savoit bien être un des plus opulents,
Que depuis quelques jours elle étoit accouchée,
Ou d'une fille ou d'un graçon,
Qu'elle lui soûtenoit être de sa façon.
Si vous aviez, dit-il, passé par des épines,
Dont plusieurs pointes fines
Vous auroient su piquer toutes également,
Pourriez-vous bien precisément
Connoître & dire de laquelle
La douleur seroit plus cruelle?
Ce qui s'ajuste & s'acorde si bien,
Que je ne pense pas que la pauvre Donzelle,
Tant habile fût elle,
Aparemment y pût repliquer rien.

* Si tôt qu'on y veut faire attention, on a bien tôt connu la trempe & l'étendue de l'esprit d'une femme, mais il est plus difficile d'en connoitre la douceur; & même plus une femme a d'esprit, plus el-

elle en cache les défauts; en ſorte que ſachant combien cette douceur a des charmes pour attirer les cœurs, elle aplique tous ſes ſoins à s'en donner les aparences, & à cacher ſes aigreurs & ſes caprices; en ſorte que ſouvent un homme n'eſt pas plûtôt marié, qu'il voit ſa Colombe changée en Dragon, & ſon Agneau devenir Panthere.

* Dès qu'une femme montre qu'elle veut dominer, elle ne domine jamais; mais elle ſe rend maîtreſſe, dès qu'elle fait croire à ſon mari qu'elle ne le veut pas être, & ce n'eſt que par la complaiſance qu'elle peut arriver à ce point heureux.

* Je ſuis perſuadé que l'on ne trouvera pas un ſeul mariage troublé, que ſon deſordre ne vienne de l'une de ces ſources. Ou parce que la femme eſt folle, ou

joüeuſe, ou bigote, ou un dragon de vertu, ou avare, ou proſtituée; ou parce que le Mari eſt jaloux, ou yvrogne, ou brutal, ou chicaneur.

* Tout homme qui ſe marie doit avoir trois idées. Vivre tranquillement & heureuſement dans la ſocieté d'une femme; établir ſolidement ſa maiſon ſelon l'état où l'on ſe trouve; & donner quelque ſatisfaction à ſes ſens. La douceur de la vie paiſible doit l'emporter ſur les autres, & l'établiſſement de la fortune doit marcher devant les vûes du plaiſir. L'eſprit & la vertu d'une femme donnent le premier, la richeſſe le ſecond, & l'agrément du corps le dernier. Mais par un malheur, ou plûtôt par un aveuglement étrange, la plûpart renverſent l'ordre, & préferent le plaiſir à la fortune, & la fortune à la tranqui-

quilité de la vie, & de là viennent tant de mauvais ménages entre ceux qui n'ont eu que des vûes de plaiſir, ou des vûes d'interêt : car le plaiſir paſſe & s'éteint, ou par la poſſeſſion qui amortit le deſir, ou par l'âge qui détruit les agrémens ; & ſouvent les biens ſe diſſipent, & ne laiſſent à un homme qu'une idole depoüillée de l'or qui en faiſoit le prix ; mais l'eſprit & la vertu demeurent toûjours, & ne ſont ſujets ni au dégoût, ni au changement.

* Si l'on cherche une femme accomplie, il faut qu'elle aît quatre qualitez ; une pieté ſincere, un eſprit ſolide, une grande douceur, & une parfaite complaiſance.

* Sur un Derriere écorché.

Depuis ſix jours que je chemine,
Je fais, avant que je le puis

Dans le pauvre état où je ſuis,
A fort mauvais jeu bonne mine.
Fatigué d'avoir tant marché,
Aſſis ſur une ſelle dure,
Où mon Derriere à la torture
En pluſieurs lieux eſt écorché.
Je ſens fort bien en repaſſant ma vie,
Que ſi ma chair ainſi je mortifie,
Je ne ſuis pas aſſûrement
Mortifié ſans fondement.

* Une Courtiſane de Rome vint ſe placer dans une Egliſe auprés d'une Dame vertueuſe; cette Dame, qui la connut, ſortit auſſi-tôt de ſa place pour s'en éloigner. Pourquoi vous éloignez vous de moi, Madame? lui dit la Courtiſane qui s'en aperçut; *Mon infirmité n'attaque jamais que celles qui la ſouhaitent.*

* Le Harangueur interrompu par lui même.

Un quidam, d'une humeur un peu drôle,
A quelque homme de poids faiſant un compliment,

D'au-

D'autres ſe trouvant là, par deſſus ſon épaule
L'écoutoient attentivement ;
Comme il étoit encor à ſon préliminaire,
En s'inclinant fort bas, comme en tel cas il faut,
Un ſouffle à contre-tems lui ſortit du derriere,
Qui malheureuſement ſe fit oüir bien haut.
Un autre moins hardi, ſans plus ouvrir la bouche,
En ſeroit demeuré muet comme une ſouche ;
Mais lui ſe relevant, ſans paroître étonné,
Et s'étant vers ſon cu froidement retourné,
Si vous voulez parler, dit il, ne vous déplaiſe,
Il faudra donc que je me taiſe ?
Et puis reprit en ce moment
La ſuite de ſon compliment.
En quoi l'on peut ſûrement dire,
Qu'au lieu de ſe voir baloté,
Il eut lui même occaſion de rire,
Et les rieurs furent de ſon côté.

* On ne peut pas exprimer plus noblement que fait Corneille dans ſon Oedipe ce qu'il y a de plus difficile dans la Morale & dans la Theologie, qui eſt d'accorder les Decrets divins avec la liberté de l'homme. Voici comment Theſée parle dans la Scene cinquiéme du troiſiéme Acte.

Quoi ! la neceſſité des vertus & des vices
D'un Aſtre imperieux doit ſuivre les caprices ?
Et l'homme ſur ſoi même a ſi peu de credit,
Qu'il devient ſcelerat quand Delphes l'a prédit ?
L'ame eſt donc toute eſclave ? une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne ?
Et nous ne recevons, ni crainte, ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir ?
Attachez ſans relâche à cet ordre ſublime,

Ver-

Vertueux ſans merite, & vicieux ſans crime?
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les Autels;
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des Mortels?
De toute la vertu ſur la terre épandu,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt duë?
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir?
Alors qu'on delibere, on ne fait qu'obeir?
Et nôtre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'enhaut leur bras la précipite?
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer,
Le Ciel juſte à punir, juſte à recompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni vôtre œil, ni le mien,
Dans ce profond abîme, où nous ne voyons rien.

* Que chacun examine ſa penſée. Il la trouvera toûjours occupée au paſſé, & à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au preſent; & ſi nous y penſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumiere pour diſpoſer l'avenir. Le preſent n'eſt jamais nôtre but. Le paſſé & le preſent ſont nos moyens; le ſeul avenir eſt nôtre objet. Ainſi nous ne vivons jamais; mais nous eſperons de vivre; & nous diſpoſant toûjours à être heureux, il eſt indubitable que nous ne le ſerons jamais, ſi nous n'aſpirons à une autre beatitude, qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

* Le Chat peſé.

En quelque part une ſervante,
Peut-être trop peu prévoyante,
Par negligence, à ce qu'on croit, laiſſa
Aller le chat, non au fromage,
La pauvre fille étoit trop ſage,
Et jamais ſon devoir elle n'outrepaſſa;
Mais bien à certain coin de beurre,

Que

Que le chat, disoit on, s'en vint à la mal-
heure,
En le prenant au dépourvû,
Manger en tapinois sans d'aucun être vû:
Le poidi en étoit d'une livre,
Ainsi que je l'aprens du livre,
Où l'on m'en a fait le recit;
Dont le bruit ne fut pas petit,
Quand au logis on sut la chose,
La servante eut la bouche close,
Ne sachant pas trop bien comme quoi s'ex-
cuser,
De s'être sotement laissé deniaiser
Par cette adroite & fine bête.
Voici pourtant ce qui lui vint en tête,
Pour disculper elle même & le chat,
De qui le ventre étoit trop plat,
Et tout le corps de trop legére taille,
Pour avoir pû loger tant de mangeaille;
Elle prit donc balance en main,
Et pesant la bête soudain,
En presence de tout le monde,
Lequel autour faisoit la ronde,
Trouve que ce preneur de souris & ra-
tons
Ne pese que trois quarterons,
Et qu'à moins de crever à leurs yeux tout à
l'heure,
Il n'auroit pû manger une livre de beurre,

Ainsi

Ainſi que l'on l'en accuſoit,
Et qu'il faloit qu'une autre bête
A deux piés, dont la griffe à prendre eſt toûjours préte,
Eût fait le coup dont elle s'excuſoit;
Avec evidence ſi grande,
Qu'on mit fin à la reprimande,
Et qu'on porta le ſoupçon autre part,
Pour trouver qui pourroit avoir mangé le lard,
Ou bien le beurre, mais qu'importe,
C'eſt toûjours là le ſens exprimé de la ſorte.

* Loüis XII. Roi de France étant Duc d'Orleans avoit reçû pluſieurs déplaiſirs de Madame de Beaujeu, & de Briçonnet, qui étoient en faveur durant les precedens regnes, quelqu'un de ſes confidens l'excitoit à leur en témoigner ſon reſſentiment. *Il eſt indigne du Roi de France*, répondit-il, *de vanger les injures faites au Duc d'Orleans.* Cette réponſe eſt digne de la ſageſſe & de la bonté de ce Roi, qui a été honnoré à juſte ti-

titre de la glorieuſe qualité de Pere du peuple.

* Suivant les Régles de la Phyſionomie, verifiées par mille experiences, le ton de la voix marque preſque toûjours le caractere de l'eſprit. La voix aigre eſt une marque de preſomption & d'opiniâtreté ; la rauque ou groſſe par excez montre un eſprit épais & ruſtique ; la voix mâle & argentine, un homme genereux & magnanime ; l'effeminée, un homme lâche & mou ; la douce & forte, un homme juſte, droit & bon ; la flexible, un homme ſouple & adroit ; la broüillée, un eſprit qui n'eſt pas net dans ſes conceptions ; celle qui eſt trop lente, un pareſſeux ; la precipitée, un étourdi ; & lors qu'elle eſt promte & embarraſſée, un brouillon.

* Voici le portrait d'un Predicateur acompli, que tous ceux qui ſe deſtinent à ce ſaint miniſtere devroient

vroient avoir toûjours devant les yeux, afin de faire tous leurs efforts pour parvenir à ce dégré de perfection.

Comme la pieté eſt le fondement de toutes ſes actions, c'eſt par un pur zele, ſans aucune vûe d'interét ni d'ambition, qu'il a entrepris ce penible Miniſtere; ſon eſprit eſt vif & penetrant, ſon jugement ſolide, ſon imagination élevée, ſa memoire fidele; il conçoit avec une netteté merveilleuſe, il poſſede l'Ecriture comme ſi ſa téte en étoit le livre vivant, & les grandes lumieres des premiers ſiecles de l'Evangile n'ont rien dit de beau qui ne lui ſoit preſent; ſes penſées ſublimes, qui coulent de ſa bouche comme des fleuves rapides, en ſortent avec autant d'ordre que d'abondance; rien ne s'y gêne, rien ne s'y confond; aucun vuide n'en coupe les beautez; tout eſt à ſa place, &

& tout y plaît ; c'eſt la nature qui choiſit ſes paroles, un art imperceptible les arrange, & la grace leur fournit ſon efficace ; ſa voix s'inſinue avec un charme ſenſible juſques dans les plus ſecrets replis du cœur ; & après qu'elle en a tiré la peinture naïve des paſſions vicieuſes, dont il eſt corrompu, elle excite dans ce même cœur, par une violence agreable, cette douleur ſalutaire, qui eſt le premier pas à la correction ; ſon viſage ouvert, ſes yeux modeſtes, quoique pleins d'un feu divin, & ſon air rempli de majeſté, ſecondent admirablement ſon Geſte, qui n'a rien ni de languiſſant, ni d'outré, ni de forcé, mais qui toûjours convenable à la matiere dont il traite, ne fait que prêter à ſon diſcours les mouvemens neceſſaires pour mieux fraper ; s'il tonne contre le peché, le coupable en conçoit une ſainte horreur ; s'il con-

conſole ceux qu'il a relevez, le penitent s'affermit dans ſon eſpoir ; & s'il explique aux fideles quels ſont les abîmes de la Miſericorde, les juſtes reſſentent toute l'onction de la Grace, qui acompagne ſes diſcours. Avec des talens ſi merveilleux, ſoûtenus d'une ferveur ſainte, & d'une vie pleine d'integrité, il a percé les nues comme un aigle, & aquis la plus haute réputation que la Chaire puiſſe donner.

* Contre les Philoſophes & les Medecins.

Qui voudra s'attacher s'attache
Aux Philoſophes vieux, encor plus aux nouveaux,
Pour moi je les tiens tous égaux,
Et leur dirois à leur mouſtache,
Que ce ſont des reveurs, ou bien plutôt des fous,
Qui ſemblent ne vouloir que ſe moquer de nous:
Temoin en ſoit Deſcartes même,

Qui

Qui parmi ſes amis traitoit tout franchement
De Chimere† ſon beau ſyſteme,
Et qualifioit de Romant
Sa nouvelle Philoſophie.
Et l'on pretend après cela
Aveuglement que je me fie
Aux viſions de ces gens là?
Eſt-il quelqu'un qui me réponde,
Que les hommes ſoient vûs plus ſages & plus ſains,
Depuis que ſont venus au monde
Philoſophes & Medecins?
Ceux-ci jadis, comme peſtes publiques,
Furent bannis des Republiques,
Et les autres devroient, ne nous ſervant de rien,
En être auſſi chaſſés; ſi chacun faiſoit bien.
Mais à ſon dam tout le monde s'entête,
Bien ſouvent ſans ſavoir dequoi,
Et l'homme, qui d'ailleurs fait tant du quant à moi,
Se laiſſe ſotement mener comme une bête.

* On vouloit envoyer une demoi-

† *Au rapport du Pere Rapin.*

moiſelle galante aux filles répenties, je n'en ſuis pas d'avis, dit une Dame; & pourquoi, lui demanda-t-on; c'eſt répondit elle, *parce qu'elle n'eſt ni l'une ni l'autre.*

* Sur les Barbiers.

Tant que Barbiers ſeront au monde,
De Barbiers babillars le monde aura foiſon,
En babil indiſcret cette race eſt feconde;
Et ſi l'on n'en ſait pas au juſte la raiſon,
Suffit que le métier en exemples abonde.

* Prenez garde, jeunes aſpirans, à ménager tout le monde, & à ne vous faire aucuns ennemis. Imitez dans vôtre conduite celle de ces ſages têtes du Sacré College, qui ont des vûes pour le Pontificat, & qui dès le premier pas qu'ils font dans le monde mettent toute leur aplication à ſe ménager avec adreſſe auprès de tous les partis, pour

pour ne ſe point attirer d'excluſion ; parce qu'il eſt bien plus aiſé de nuire que de ſervir. Il faut de grands & de forts patrons pour s'élever, & pour étre diſtingué parmi la foule prodigieuſe des prétendans, mais les moindres petits ennemis peuvent faire obſtacle à vôtre élevation.

* Pour réüſſir dans les Armes il faut ſurtout y être appellé par la voix du cœur ; ſans cette Vocation on n'y réüſſira jamais. C'eſt être fort imprudent de s'y engager, lorſqu'on eſt comme Monſieur Trepidonius, qui dînant avec ſes Camarades commandez pour monter le ſoir avec lui à l'aſſaut, mangeoit avec peu d'apetit, & comme on lui demandoit pourquoi il mangeoit ſi peu ; C'eſt, dit-il, que je n'ai point de plaiſir à manger, lorſque je ne ſuis pas aſſûré de la digeſtion.

* La Profeſſion des Armes a un grand

grand avantage ſur les autres, de pouvoir aplaudir à ſon ambition, & voguer à la fortune à voiles déployées ; tout eſt brillant, tout eſt attrayant dans les dehors de cette Profeſſion. L'éclat des recompenſes frape vivement le cœur ; les airs diſtinguez qu'on y prend, & qui donnent près de l'un & de l'autre ſexe des entrées favorables, la pompe des habits & des équipages, qui n'y eſt pas ſeulement autoriſée, mais neceſſaire, l'élevation qui arrive par dégrez, & que l'on croit devoir à ſoi-même & à ſon merite propre, les relations avec les Grands, la liberté d'une vie moins circonſpecte ſur les plaiſirs que celle des autres, toutes ces choſes ſont autant d'apâts, qui attirent à l'hameçon la Jeuneſſe, qui ſe laiſſe fraper par les dehors, & qui ne connoit ſouvent les fatigues & les chagrins, dont ces avantages ſont con-

contrebalancez, que lors qu'ils y ſont engagez.

* La véritable Bravoure eſt une intrepidité d'ame, par laquelle, quoique nous voïons & connoiſſions le peril, nous ſomme determinez à nous y expoſer avec prudence, & par un principe d'honneur, & en conſervant nôtre jugement au milieu du peril avec autant de preſence d'eſprit comme ſi nous n'y étions pas. C'eſt là la veritable Valeur; qui ne ſe trouve point dans trois ſortes de perſonnes, dans les Temeraires, dans les Poltrons, & dans les faux Braves.

* Le Sifflet.

Une femme de qualité,
De corps & d'eſprit fort bien faite,
Au ſortir d'une couche ayant reſté ſujete
A certaine incommodité,
Qui lui faiſoit avoir grand' peine
A retenir par embas ſon haleine;

Comme en tous inconvenients
Le Sexe eſt inventif en prompts expedients,
Le meilleur & plus ſûr qu'en ſoi même elle ſonge,
Pour empécher ſon ſouffle de partir,
Et de ſe faire entendre, ou tout au moins ſentir,
Ce fut d'avoir un Port-Eponge,
Autrement un petit laquais,
Qui ſe tenant d'elle aſſez proche,
Eût des tapons en reſerve à ſa poche,
De bois leger & poli, toûjours prêts
A lui mettre en cet acceſſoire,
Où l'on fourre un ſuppoſitoire.
Mais il n'avoit à ſe donner ce ſoin,
Que lorſque l'infirme femelle
Devoit avoir quelques gens avec elle;
Sans cela de tapons il n'étoit pas beſoin,
Etant ſeule elle avoit liberté toute entiere
De reſpirer par le derriere,
Lequel ne manquoit pas de ſe donner carriere,
Dans le ſecret & ſans témoin.
Comme un valet un jour à la Dame vint dire,

Qu'un

Qu'un homme de distinction
D'avoir sa conversation,
Et l'honneur de la voir en ce moment desire,
Pour être prête à recevoir
Cette honorable & soudaine visite,
Son laquais elle apelle vîte;
Qui s'aquitant de son devoir,
Fort à l'improviste lui bouche
Sa posterieure & babillarde bouche.
Mais le lecteur notera, s'il lui plaît,
Que par malheur ce petit drille
Dans sa pochette alors n'ayant point de cheville,
Y suplea par un sifflet,
D'une forme à peu près pareille,
Qui de bien siffler fit merveille,
Ainsi qu'on s'en va le savoir.
Car lors que la ceremonie
Des complimens d'entrée en deux mots fut finie,
Que Madame & Monsieur furent venus s'asseoir
Devant un grand feu dans la sale,
Cette turbulente vapeur,
Qu'émeut aussi-tôt la chaleur,
De tems en tems en l'air s'exhale;
Et la Dame du fait n'ayant aucun soupçon,

S'en prenoit au petit graçon,
Qu'elle entendoit parfois fluter de cette
sorte,
Dans l'antichambre au travers de la
porte,
Si bien qu'elle cria tant & plus, petit
sot,
Allez siffler plus loin, ou bien faites si-
lence:
Mais las! toute cette défense
Servit autant que de ne dire mot.
Toûjours le sifflet, sans se taire,
Poursuivoit son train ordinaire;
Ce qui sa bile à la fin émouvant,
Elle s'excuse en se levant,
Pour aller châtier ce pauvre petit drô-
le,
De ne pas obéir à sa seule parole;
Mais dans l'endroit ne le rencontrant pas,
Elle revint aussi-tôt sur ses pas,
Et comme elle faisoit une humble reve-
rence,
Et reverence à cul ouvert,
Selon le terme dont se sert
Le vulgaire en telle occurrence,
Le sifflet n'étant plus de la sorte empê-
ché
De bien rossignoler à l'aise,
Comme il l'étoit dessus la chaise,

Qui

Qui le tenoit plus qu'à demi bouché,
De flu, flu, flu, flu, flus une longue tirade,
Ou ſi vous voulez petarade,
Se fit alors oüir en l'air.
Et ce ſouffle indiſcret & fort digne de blâme
Déconcerta ſi fort cette honteuſe Dame,
Que de confuſion elle ne put parler;
Le Cavalier non plus ne ſachant que lui dire,
La ſalüe, & puis ſe retire,
Prenant la choſe de ſa part
Comme un joyeux ſon de trompette,
Ou comme une ſalve ainſi faite
Pour l'honorer à ſon départ,
Qui fut prompt en gagnant la porte,
Et la tirant bruſquement après ſoi,
Preſſé d'en aller rire ailleurs de bonne ſorte,
Comme il le pouvoit bien, ayant aſſez dequoi,
Car ceci n'eſt pas une fable,
Mais une hiſtoire veritable.

* Ce n'eſt pas l'abondance des biens qui nous peuvent rendre heureux, mais l'uſage qu'on en fait.

Auſſi Horace ne ſe contente pas de demander aux Dieux des Biens, mais il leur demande encore l'art d'en jouïr & d'en faire un bon uſage. *Opes*, dit-il, *artemque fruendi.*

* Quelqu'un avoit choiſi un homme ignorant pour être ſon Bibliothequaire ; *C'eſt*, dit une Dame d'eſprit, *le Serrail qu'on a donné à garder à un Eunuque.*

* Le derriere découvert.

La ſuivante que l'on va mettre
Eſt encore vraye à la lettre.
Une autre Dame du bel air,
Et des premieres de ſa ville,
A ſe cadoler fort habile,
L'après midi d'un jour d'hiver,
Après s'être dedans ſa chaiſe
Par devant chauffée à ſon aiſe,
Voulant que le derriere en eût auſſi ſa part,
Se leve, & faiſant volte face,
Ses gens fors la ſuivante étans tous à l'écart,

Pour

Pour empêcher que rien n'y faſſe
D'obſtacle ni d'empêchement,
Fait trouſſer tout ſon vêtement,
Manteau, Jupes, Courtin, & même la chemiſe,
Qui ſur chaque épaule fut miſe,
Et fort bien attachée; afin qu'en cet état
Elle pût à ſon gré ſe chauffer le derriere,
Sans prévoir qu'accident aucun en arrivât,
Comme il avint pourtant, & de cette maniere.
La ſuivante obligée en ce tems de ſortir,
Pour quelque affaire qui la preſſe,
Laiſſe là ſeule ſa Maîtreſſe;
Mais avant qu'elle pût près d'elle revenir,
Une troupe de gens de deux ſexes mêlée,
Qui ſe trouvoit par fois chez la Dame aſſemblée,
Dans ſa chambre entre bruſquement,
Sans en avertir nullement,
En uſant ainſi d'ordinaire
Entre'eux ſans façon ni myſtere.
La Dame en les voyant ſongeant ſans doute ailleurs,
Qu'à l'état auquel ils la prennent,

Vers les Dames & les Meſſieurs,
Qui leur ris à l'abord mal aiſement re-
frénent,
S'avance pour les recevoir:
Après la reverence faite,
Devant, à la gauche, à la droite,
Elle vint à s'appercevoir,
Que leur contenance forcée
Procedoit de la voir trouſſée;
Et jettant un grand cri s'élance, comme
un trait,
Confuſe dans un Cabinet,
Où, pour de ce deſordre imprevû lui per-
mettre
Plus aiſement ſe remettre,
Avecque ſa ſuivante enfin qui s'y rangea,
La Compagnie à l'inſtant délogea.

* Pour reconnoître ſi un homme eſt avare ou brutal, il faut le voir joüer; celui qui a ces défauts a beaucoup de peine à les cacher dans le jeu.

La Fleurete eſt une des ces choſes que les femmes gobent toûjours volontiers, de quelque main que cela leur ſoit preſenté.

* Les.

* Les Faux Braves ſont juſtement comme la Baſſin d'une Balance, qui s'éleve quand l'autre s'abaiſſe, & qui s'abaiſſe quand l'autre s'éleve. Quand ils ſe trouvent avec ceux qu'ils croyent plus poltrons qu'ils ne le ſont eux mêmes, ils s'élevent contre eux juſqu'à l'inſulte; mais ſont ils devant un homme qu'ils connoiſſent pour vrai Brave? ils s'abaiſſent, & ſouffrent avec lâcheté toute ſorte d'outrages.

* Tout homme, quel que ce puiſſe être, s'il n'eſt fou, ſent la Nature ſe remuer à la vûe du peril; & quand vous entendez un homme qui vous dit qu'il a connu le peril, qu'il s'y eſt jetté, & qu'il n'a point ſenti ce mouvement de la Nature, concluez, ou que cet homme eſt un faux Brave, dont la vanité vous impoſe; ou que c'eſt un Temeraire, qui n'a pas con-

nu le peril. Le vrai Brave ſent avant l'action, dans la connoiſſance du peril, cette ſecrete émotion; mais la vûe de ſon devoir, l'honneur dont il eſt plein, la confiance qu'il a dans ſes propres forces, & le deſir de vaincre ſon ennemi, qu'il ſait n'être pas invincible, triomphent de cette émotion, qui ne ſe fait plus ſentir dans l'Action même, où les faux Braves & les Poltrons la ſentent encore plus qu'auparavant l'Action.

* Il n'y a pas de Profeſſion qui demande plus de ſageſſe que l'Epée, & tout homme qui la met à ſon côté, & qui veut réüſſir, doit ſe faire un principe d'être dix fois plus ſage que s'il étoit dans quelque autre condition que ce fût; & la raiſon, c'eſt que les occaſions de faire des folies ſont plus frequentes dans cet état que dans tout autre.

Si

* Si j'ai bien aprofondi les hiſtoires que j'ai lûes, il faut que la furie du Duel ait été inconnue dans la Republique Romaine, & qu'elle ne ſe ſoit fait connôître dans cet Empire que depuis que l'inondation des Gots y aporta la barbarie; car quelque hiſtoire que j'aye feuilletée, je n'ai pas vû un ſeul exemple de Duel entre deux Romains. Et l'unique endroit, où j'en ai apperçû une ombre, c'eſt de deux Officiers, dont l'un, qui ſe croyoit offenſé de l'autre, voulut, ſur le point qu'une bataille étoit préte à ſe donner, l'obliger à ſe battre contre lui. Mais ce ſage Romain lui répondit; *La Republique a beſoin de vous & de moi, nous allons charger les ennemis, combattons à qui de nous deux en tuera le plus.*

* Quelqu'un demandant un jour à un vieux Courtiſan, de quelle maniere il s'étoit fait tant

d'amis à la Cour, où l'on en trouve ſi peu, & par quelles voyes il s'étoit ſi avantageuſement établi, ſans avoir eſſuyé aucune ſecouſſe ni traverſe ; *C'eſt*, répondit-il, *non ſeulement en ſouffrant avec patience les injures, mais en remerciant quelquefois ceux qui me les faiſoient.*

* Le Chartier embourbé.

Un Chartier étant ſeul à mener ſa charette,
Par un chemin bourbeux, arriva dans un lieu,
Où demeurant au beau milieu,
Lui ſeul à s'en tirer n'eut pas beſogne faite.
Après avoir par cent efforts
Donné la torture à ſon corps,
Et juré doctement, comme en telle avanture
Tout embourbé Chartier ordinairement jure,
Ne voyant point d'humain ſecours,
En reprenant haleine, il eut à Dieu recours,

Au-

Auquel, tout pantelant, d'une voix demi morte,
Il parla de la ſorte.
Seigneur, vous ſavez de tout tems
Combien peu je vous importune,
Et que déja depuis vingt ans
Vous n'avez entendu de moi priere aucune,
Si vous daignez prendre le ſoin
De m'aſſiſter en ce beſoin,
Comme vôtre pitié bien fort vous y convie,
Dès à preſent je vous promets
De ne demander rien jamais,
Et ne vous prier de ma vie.

* Une des plus belles qualitez qu'un Prince puiſſe avoir c'eſt d'oublier les injures, qu'il a reçûes, & ſe ſouvenir des ſervices qu'on lui a rendus. Jean deuxiéme Duc de Bourbon étant en ôtage en Angleterre pour le Roi Jean, pluſieurs Gentils-hommes des Vaſſaux de ce Duc cabalerent contre lui durant ſon abſence, & empieterent ſur ſes droits. Un de ſes Of-

ficiers en fit des memoires exacts, & en preſenta un gros recueil au Duc à ſon retour, afin qu'il en fît faire juſtice ; ſur quoi le Duc lui demanda s'il avoit auſſi tenu regître de tous les bons ſervices qu'ils lui avoient rendus auparavant ; & l'Officier lui ayant répondu que non, *Il n'eſt donc pas juſte que je faſſe aucun uſage de celui-ci*, repliqua le Duc, en le jettant au feu.

* Dans la Scene de l'Empereur de la Lune, on y fait une agreable Satyre de nôtre ſiécle.

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*

Comme ainſi ſoit, Docteur, que la Lune & l'Amour ont été de tout tems les reſſorts principaux qui meuvent la tête des femmes, & quelquefois auſſi celle des hommes, d'où il arrive que l'Amour produit ſouvent le Mariage, & le Ma-

Mariage produit preſque toûjours le Croiſſant, c'eſt ce qui m'a fait décendre de mon Empire ici-bas pour vous demander Iſabelle en mariage, eſperant ſous vôtre bon plaiſir d'en faire bien-tôt une pleine Lune, & ne doutant pas qûe par la ſuite de ce Mariage il n'en ſorte une couvée de petits Croiſſans. Quel bonheur pour un Medecin, d'avoir engendré la Sultane de mon Empire!

LE DOCTEUR.

Seigneur, Vôtre Hauteſſe a bien de la bonté de venir de ſi loin faire infuſer des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieilleſſe ne me permet pas de ſuivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oſerai-je demander à vôtre Hauteſſe de quelle humeur ſont ſes ſujets?

AR-

ARLEQUIN.

Mes ſujets ? Ils ſont quaſi ſans défaut, parce qu'il n'y a que l'interét & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autrui, & la plus grande vertu dans mon Empire, c'eſt d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme ici.

ARLEQUIN.

Croiriez vous que dans mes Etats il n'y a point de Bourreaux?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables?

AR-

ARLEQUIN.

Malepeſte, fort ſeverement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux Medecins, qui les font mourir auſſi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoi, Seigneur, là haut les Medecins tuent auſſi le monde? Monſieur, c'eſt tout comme ici.

ISABELLE.

Et dans vôtre Empire, Seigneur, y-a-t-il de beaux Eſprits?

ARLEQUIN.

C'en eſt la ſource. Il y a plus de ſoixante & dix ans que l'on travaille après un Dictionaire, qui ne ſera pas encore achevé de deux ſiécles.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici. Et dans vô-

vôtre Empire, Seigneur, fait-on bonne Juſtice?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les juges, Seigneur, ne s'y laiſſent ils point un peu corrompre?

ARLEQUIN.

Les femmes, comme ailleurs, les ſollicitent. On leur fait par fois quelques preſens. Mais à cela près tout s'y paſſe dans l'ordre.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme ici. Seigneur, dans vôtre Empire, les Maris ſont ils commodes?

ARLEQUIN.

La mode nous en eſt venue preſque auſſi-tôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y accoûtumer; mais pre-

preſentement tous le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici. Et les Uſuriers, Seigneur, y font ils bien leurs affaires?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne ſouffre point de ces canailles là. Ce ſont des peſtes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honnétes gens fort accommodez, qui prétent ſur de la vaiſſelle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'eſt tout comme ici. Et les Femmes ſont elles heureuſes, Seigneur, dans vôtre Empire?

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas comprendre.

Ce-

Ce ſont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépenſe. Les Maris n'ont d'autre ſoin que de faire payer les revenus, & reparer les maiſons.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici.

ARLEQUIN.

Jamais nos Femmes ne ſe levent qu'après midi. Elles ſont regulierement trois heures à leur Toilette; enſuite elles montent en caroſſe, & ſe font mener à la Comedie, à l'Opera ou à la promenade. De là elles vont ſouper chez quelque ami choiſi. Après le ſouper l'on joüe, ou l'on court le bal, ſelon les ſaiſons; & puis ſur les quatre ou cinq heures après minuit, les femmes viennent ſe coucher dans un apartement ſeparé de celui du Mari; en telle ſorte qu'un pauvre Diable eſt quelque fois ſix ſemaines ſans rencontrer ſa femme

me dans ſa maiſon, & vous le voyez courir les rües à pié, pendant que Madame ſe ſert du caroſſe pour ſes plaiſirs.

Tous enſemble.

C'eſt tout comme ici.

* Un Ancien ſe plaignoit de ce que les hommes s'attachoient à tenir un calcul exact du nombre de leurs chevres & de leurs moutons, & qu'ils ne ſe mettoient point en peine de ſavoir le nombre de leurs amis, qui leur doivent être bien plus chers. Il n'auroit pas fait ce reproche à mon voiſin Monſieur Lycas, car ces jours paſſez, comme j'étois dans ſon Cabinet, je trouvai ſur le rébord de ſa cheminée un livre en forme de petit Regître; je l'ouvris, & y vis un Manuſcrit qui avoit pour titre ces mots; *Catalogue de ceux qui ſe diſent de mes Amis, & leur diſtinction.* Ce titre plaiſant excita ma curioſité

je

je tournai le premier feuillet, & en tête je vis un *Cœur*, & au deſſous un fort petit nombre de noms. Au ſecond feuillet il y avoit une *Bourſe*, & au deſſus j'y aperçûs huit ou dix noms, mais je vis que la plûpart en avoient été effacez. Sur le troiſiéme, il y avoit une *Bouteille*, & audeſſous une infinité de noms. Et enfin au quatriéme feuillet on avoit mis un *Maſque*, & au deſſous un ſi grand nombre de noms, qu'ils rempliſſoient tout le reſte du Regître.

* Quand on ſe porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire ſi on étoit malade; & quand on l'eſt, on prend medecine gayement; le mal y reſout. On n'a plus les paſſions & les deſirs des divertiſſemens & des promenades, que la ſanté donnoit, & qui ſont incompatibles avec les neceſſitez de la maladie. La nature don-

donne alors des passions & des desirs conformes à l'état present. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous mêmes, & non pas la nature, qui nous troublent, parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas.

* La Raillerie Cardinale.

Un Prélat à rouge calote,
Un jour étant en belle humeur,
Demandoit à son Confesseur,
Comme un bon Ecrivain le note,
Combien de Messes il faloit
Pour pouvoir delivrer une ame,
Que le Purgatoire brûloit
Dans son impitoyable flamme.
C'est, dit le Confesseur, ce que je ne sai
point,
Par la raison que c'est un point
Qu'à decider ne s'est point mise
Jusqu'ici Sainte Mere Eglise.
Vous n'êtes en ce cas, repliqua le Prélat,

Rien

Rien qu'un ignorant tout à plat;
Et moi je m'en vai vous l'aprendre,
Sans un moment vous faire attendre.
Sachez donc, pour le faire court,
Qu'il en faut autant, vous dirai-je,
Qu'il eſt beſoin de pelotes de neige,
Pour pouvoir bien chauffer un four.
Et voilà comment ces bons ſires
Aux dépens des nigauts font ainſi les railleurs;
Tant il eſt vrai que d'entr'eux les meilleurs
Ordinairement ſont les pires.

* Un Gentilhomme ſujet à la goute étant preſſé par les Medecins de ne point manger de viandes ſalées, répondit plaiſamment, que dans la violence du mal il vouloit avoir à qui s'en prendre, & que maudiſſant tantôt la langue de bœuf & tantôt le jambon, il ſe ſentoit ſoulagé.

* La

* Le Vaillant Guerrier.

Je ne m'étois encor nullement mis en peine
De ſavoir ſi ce Grec d'un immortel re-
nom,
Que l'on appelle Demoſthene,
Avoit été vaillant ou non.
Mais ayant lû depuis naguere,
Que fuyant d'un combat, auquel il ſe
trouva,
Un buiſſon épineux l'acrochant par der-
riere,
Qu'il n'étoit pas fort brave à l'inſtant me
prouva;
Car croyant qu'un Soldat d'humeur avan-
turiere,
Le vouloit faire priſonnier,
Sans tourner la vûe en arriere,
A ce pauvre buiſſon il demanda quartier.

* Défauts des geſtes de pluſieurs Prédicateurs. Les uns par leur immobilité ôtent l'ame & la grace à leurs diſcours; d'autres ſont dans des mouvemens qui tiennent d'une eſpece de fureur; d'autres par l'unité & le balancement pen-

dulaire & continuel du même geſte toûjours repeté fatiguent les regards de ceux qui les écoutent ; Theobon écrit en l'air tout ce qu'il dit ; Timante finit toutes ſes periodes par un enfoncement de ſon bonnet ; Philon ſemble chercher ſans ceſſe dans les voûtes ce que lui fournit avec peine ſa memoire chancelante ; on croiroit que Deïphobe avec ſes yeux fermez craint que la ſienne ne ſe noye dans les flots ondoyans des têtes heriſſées de cornettes qui ſont au bas de ſa chaire ; & Agathon laiſſe de tous côtez vaguer ſes regards errans ſans régle & ſans diſtinction ; au lieu que Theodule ne les détourne pas de l'unique endroit où ſes yeux ſe ſont d'abord attachez. Ce ſont des défauts qu'un Predicateur doit éviter avec ſoin , & lors qu'on veut triompher des cœurs de ſon Auditoire , il faut ſatisfaire les yeux

yeux & plaire aux oreilles, qui en ſont les routes.

* Quand un Predicateur a un bel exterieur, & un grand fond de capacité, il faut que ſuivant ſon propre genie, & par raport au goût du ſiecle, il ſe faſſe une Rhetorique propre; car il en eſt de toute ſorte de façons: mais telle que vous vous l'établiſſiez, tout le ſecret conſiſte dans le bel ordre des parties, dans la preuve ſolide de tout ce qu'on avance, & dans la beauté du langage, tant pour l'arrangement des periodes, que pour la pureté des expreſſions; mais de ſorte que le tout ſoit animé par le feu continuel d'un eſprit fecond, qui ne laiſſe jamais languir ni les penſées ni les paroles.

* Un homme d'eſprit a remarqué fort agreablement, que l'Egliſe ne connoiſſoit autrefois que le Vocatif, c'étoit la Voca-

tion pure & ſincere qui en ouvroit la porte ; mais depuis on s'eſt peu à peu acoûtumé à decliner par tous les cas. Les Nominations attâchées à de certains Benefices, ou accordées par les Concordats & les Indultes, ſont le Nominatif. Les Reſignations ou Collations, qui n'ont en vûe que l'interêt du ſang, & l'avancement de ſes proches, ſont le Genitif. La Simonie a le Datif pour elle ; comme l'Accuſatif eſt le partage du Devolut ; & l'Ablatif, c'eſt quand par violence, par procez injuſtes, ou par ſeductions, on arrache un Benefice au legitime Titulaire. Le Vocatif eſt aujourd'hui le moins en uſage, & la pluſpart n'entrent dans l'Egliſe que par le Genitif, ou par les autres cas.

* Tel homme paſſe ſa vie ſans ennui en joüant tous les jours peu de choſe, qu'on rendroit mal-

heu-

heureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point joüer. On dira peut-être que c'eſt l'amuſement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain. Mais qu'on le faſſe joüer pour rien, il ne s'y échauffera pas & s'y ennuyera. Ce n'eſt donc pas l'amuſement ſeul qu'il cherche; un amuſement languiſſant & ſans paſſions l'ennuyera. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il ſe pique lui même, en s'imaginant qu'il ſeroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât à condition de ne point joüer; & qu'il ſe forme un objet de paſſion, qui excite ſon deſir, ſa colere, ſa crainte, ſon eſperance.

* Il faut tâcher de ne s'afliger de rien, & de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je croi que c'eſt un devoir, & qu'on peche en ne le faiſant pas. Car en-

fin la raiſon pour laquelle les pechez ſont pechez, eſt ſeulement parce qu'ils ſont contraires à la volonté de Dieu. Et ainſi l'eſſence du peché conſiſtant à avoir une volonté oppoſée à celle que nous connoiſſons en Dieu, il eſt viſible, ce me ſemble, que quand il nous découvre ſa volonté par les évenemens, ce ſeroit un peché de ne s'y pas accommoder.

* On ſe corrige quelquefois mieux par la vûe du mal, que par l'exemple du bien; & il eſt bon de s'accoûtumer à profiter du mal, puis qu'il eſt ſi ordinaire, au lieu que le bien eſt ſi rare.

* Remerciment d'honnêtetez.

Un Lecteur aſſez curieux,
En abordant à la boutique
D'un Libraire des plus fameux,
Selon que cela ſe pratique,
Demande à voir ce qu'il avoit de beau,
De meilleur & de plus-nouveau.

Son

Son homme, ſuivant la coûtume,
Sans ſe le faire repeter,
S'en vient volume après volume
Pluſieurs livres lui preſenter,
Dont les titres qu'il vit en tête
Commençoient par le mot honnéte,
Ainſi que l'honnéte Homme, & l'honnéte Garçon,
L'honnéte Femme, & puis l'honnéte Fille,
Et d'autres de même façon,
Comme branches d'une famille,
A qui le bon ou le mauvais renom
Donne un quolibet pour ſurnom;
Mais ce Lecteur voyant toûjours le pareil titre,
Quoique ſur different chapitre,
Après les avoir tous ſur la table jettez,
De ces Ouvrages là fort peu je me ſoucie,
Dit-il en s'en allant, & je vous remercie
De toutes vos honnétetez.

* La plûpart des femmes, j'entens de celles qui n'aiment pas du cœur, mais qui aiment pour elles mêmes, reduiſent l'amour en art lucratif; & autant d'hommes qui s'attachent auprès d'elles, ce ſont autant de grapes qu'elles mettent

ſous le preſſoir, & qui n'en ſortent que ſecs comme le marc.

* Le Harangueur qui fait fuer.

Un Harangueur haranguant aſſez mal
Un certain General,
Et le loüant de ce que dans la guerre,
En cent occaſions, de ſieges, de combats,
Et d'autres qu'on ne nomme pas,
Avec gloire il avoit ſeu faire,
S'embaraſſa ſi fort dans ſon diſcours,
Dont il perdit le fil, & revenant toûjours
A ſotement parler de combats, de batailles,
De ſieges, d'aſſauts de murailles;
Que ce General fatigué
De ſe voir ſi mal haranguê,
Lui dit en l'arrêtant, hé! oüi je vous aſſeure,
Je me ſuis vû ſouvent en chaque occaſion,
Dont vous me faites mention,
Quoiqu'il y fît bien chaud, cependant je vous jure,
Que je ne ſuai jamais tant
Que je ſue en vous écoutant,
C'eſt pourquoi je vous quite, & m'en vai ſans remiſe
De ce pas changer de chemiſe.
Dequoi le pauvre harangueur
Eut ſi grand' honte & ſi grand mal au cœur,
Qu'en

Qu'on juge bien que de ſa vie
De haranguer il n'eut envie.

* Le Roi Henri IV. fut complimenté par des Députez du Parlement de Paris ſur une Victoire qu'il avoit remportée, le Maréchal de Biron, qui y avoit eu beaucoup de part, ſe trouva à leur Audience, *Meſſieurs*, leur dit le Roi, en leur montrant ce Maréchal, *Voilà un homme que je preſente également à mes amis & à mes Ennemis.* Cette loüange, & le tour ingenieux avec lequel elle eſt exprimée, fait autant d'honneur à celui qui l'a donnée qu'à celui qui l'a reçûe.

* Sur le Merite & ſur l'Eſprit.

Le Merite & l'Eſprit, dénués de fortune,
Ne ſont que des zero bien veritablement,
Mais quand bon nombre de pecune
Les precede, on voit clairement,

Que ces zero, qui n'ont tout ſeuls valeur aucune,
Valent alors extrémement.

* Il eſt quelquefois arrivé à de grands Capitaines de s'ôter tout eſpoir de retraite pour animer le Soldat à vaincre ou perir. Le Prince Maurice, à la Bataille de Nieuport, fit écarter ſes Vaiſſeaux, qui auroient pû ſervir de retraite à ſes Troupes, & les menant au Combat leur dit; *Vous avez derriere vous Nieuport, qui eſt aux Ennemis, la Mer à gauche, une riviere à droite, & les Ennemis en tête; il ne vous reſte qu'un chemin, qui eſt de paſſer ſur le ventre à vos Ennemis*; & par cette vigoureuſe reſolution il gagna une Bataille, qui fut la cauſe du ſalut de la Republique.

* Quelqu'un en parlant de la vie de la Cour, a dit fort agreablement, que c'eſt un tumulte perpetuel dans le ſein de l'oiſiveté; un Bal, où l'on n'entre que maſqué, &

& toûjours prêt à danſer à la fantaiſie des autres & jamais à la ſienne; une Banque, où l'on ne commerce qu'en lettres de Change de paroles & de complimens; & une Table, où, quelque rempli que l'on ſoit de mets ſolides, on ne laiſſe pas de ſe repaître toûjours de nouvelles eſperances & de nouvelles idées.

* Il en eſt de la Coqueterie comme du vinaigre, dit Colombine; quand on en met trop dans une ſauce, elle eſt trop piquante & inſupportable; quand il y en a trop peu, elle eſt ſi fade qu'on n'en ſauroit tâter; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'apetit, on mangeroit ſes doigts. Une petite pinſée de Coqueterie répandue dans les maniéres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus apetiſſante.

* On aprend peu dans l'Ecole les airs de la Cour, parce que dans

l'une on ne ſe fait valoir qu'à force de parler, & que dans l'autre la grande ſcience eſt de ſe taire. Platon, tout genie ſublime, & tout grand Philoſophe qu'il fut, ſe fit voir un très malhabile Courtiſan, lors qu'en parlant avec trop de liberté à Denis Roi de Syracuſe, il irrita ce Tyran, qui pour s'en vanger le fit vendre comme un eſclave.

* Qui aime tout, n'aime rien; puiſque l'Amitié n'eſt qu'une diſtinction que l'on fait de ceux qu'on eſtime d'avec ceux pour qui l'on eſt indifferent.

* La Railleur raillé.

Ce n'eſt pas tout que de vouloir railler,
Il faut, comme chacun l'avoüe,
Avant qu'un coup de langue à ſon prochain bailler,
Savoir connoître à qui c'eſt qu'on ſe joüe,
Autrement le railleur loin de s'en divertir,
A tout lieu de s'en repentir.
Témoin un homme fort en gueule,
Qui

Qui ſa fortune ne devoit
Qu'à ſa mediſance ſeule,
Comme au beau talent qu'il avoit
De s'entendre en maquerelage
Mieux qu'aucun autre, & d'avantage
D'être coeu d'un belle hauteur.
Un jour que cet entremetteur
De la volupté non permiſe
Entrouvrit une chambre, où dans un coin aſſiſe
Une fille d'eſprit liſoit ſeule un Auteur,
Mais dont le corps un peu difforme
D'une tortue avoit la forme.
Ce drôle donc, qui la connoiſſoit bien,
Deçà delà regarde, en homme qui s'étonne
De ne découvrir là perſonne;
Et dit en s'exprimant d'une oblique façon,
Ho! ho! l'on n'aperçoit ici chair ni poiſſon;
Vous en avez menti, répond la Demoiſelle,
En levant vers lui le muſeau,
J'ai meilleurs yeux que vous, ajouta-t-elle,
Car avec un Coucou j'y vois un Maquereau.
Après cette réponſe & ſi juſte & ſi preſte,
Sans repliquer un mot ni deux,
Il ſe retira tout honteux,
Et ſans attendre ou demander ſon reſte.

* Metellus, qui étoit fils d'une mere qui avoit été fort galante, voulant railler Ciceron ſur la baſſeſſe de ſa naiſſance, *aprens moi*, lui dit-il, *qui étoit ton pere; il te ſeroit bien plus difficile de dire qui étoit le tien*, lui répondit Ciceron.

* La Poule & l'Oeuf.

Une bonne femme preſſée
De faire ſes neceſſitez,
N'alla pas ſe cacher dans des lieux écartez,
Mais vîtement s'étant baiſſée
En un endroit aſſez paſſant;
Par hazard un homme puiſſant
Et de reſpect vint à paroître,
Devant qui ne voulant pas être
En un état ſi peu decent,
Cette vergogneuſe ſemelle
Se voulut relever quand il fut proche d'elle;
Mais il l'en empêche ſoudain
En lui mettant la main
Sur le haut de la tête,
En diſant; ne bougez, car par la vertu bien,
J'aime en un cas ſi malhonnête
Bien mieux voir la poule que l'œuf.

* Il

* Il eſt de l'honête homme de ſe reconcilier de bonne foi & ſincerement, mais il eſt de l'homme ſage de ne ſe fier qu'avec de très grandes circonſpections à l'ennemi reconcilié. La nature des hommes eſt ſi maligne, les replis de ſon cœur ſi doubles, & ſi impenetrables, que la confiance de celui qui nous a une fois voulu du mal eſt une choſe très dangereuſe.

* Il n'y a pas au monde un plus mauvais ni plus dangereux caractere que d'être connu pour irreconciliable. Comme tous les hommes ſont fautifs, & qu'il n'y en a pas un à qui il ne puiſſe arriver, ou par imprudence, ou par hazard, d'en offencer un autre, lors même qu'il en a le moins d'intention; tout homme bien ſenſé, & qui connoît la foibleſſe humaine, fuira ces ſortes d'eſprits irreconciliables, pour ne pas

pas tomber dans l'inconvenient de s'attirer un ennemi mortel & ſans retour.

* La Fortune & l'Envie ſont comme le feu & la fumée. Quand le feu n'eſt pas bien allumé, & qu'il commence ſeulement à ſe prendre, il eſt envelopé d'une groſſe fumée, mais lorſque la flamme eſt grande & victorieuſe, cette fumée, qui triomphoit, ſe diſſipe & s'évanoüit ; ainſi les fortunes naiſſantes ſont accablées de l'envie, mais lors qu'elles ſont bien établies cette envie ſuccombe.

* Il faut bien du bonheur, bien du courage, & bien de la prudence, pour ſurmonter l'envie. Entreprendre de l'étouffer entierement, cela ne ſe peut ; mais il n'eſt pas impoſſible de reduire les envieux à ne nous point traverſer ; on peut venir à bout de cela par deux moyens ; c'eſt de n'avoir point d'or-

d'orgueil, & de ſe ſervir de ſa fortune pour faire du bien à ceux mêmes qui l'envient. Rien n'excite, ne nourrit & n'aigrit l'envie, comme l'orgueil, c'eſt le poiſon de la fortune.

* Le Scrupule à contre-tems.

Certain Juif, ſcrupuleux d'une étrange maniere,
Etant en un jour de Sabat
D'avanture tombé tout plat
Dans une ſale fondriere,
Aima mieux, pour ne pas pécher contre la Loi,
Qui défend en ce jour toute ſorte d'ouvrage,
Faire dans cette ordure un fort triſte naufrage,
Que de prendre aucun ſoin de ſoi,
Pour s'ôter de cet acceſſoire;
Où reſtant étouffé de trop manger ou boire,
Il merita d'avoir en cet endroit poſé
Sur ſa noble perſonne, en tel ſepulcre encloſe,
Cet Epitaphe: Ici répoſe,
Pour s'être helas! un peu trop repoſé,
Le devot de ſon tems le plus malaviſé.

* Le

* Le Pet Autentique.

Deux Notaires amis & voiſins, comme il ſemble,
Un jour s'entretenoient enſemble,
Dans la rue entre chien & loup,
Quand vint à paſſer tout à coup
Un homme qui près d'eux fit un pet magnifique.
Quelqu'un l'ayant oui, dit en hauſſant la voix,
Pour ſe faire entendre d'eux trois,
Voilà ſur mon honneur un pet bien autentique;
Oui, répond le Peteur, en ſe tournant vers lui,
Car ce pet eſt paſſé par devant deux Notaires,
Et peut-être n'ont ils fait aucunes affaires
Plus autentiques aujourd'hui.

* Voici un diſcours digne de Scipion l'Afriquain, qui après avoir défait Hannibal & les Carthaginois fut accuſé devant le Peuple Romain, mais au lieu de répondre à ces acculations; *Il me ſouvient*, dit-

dit-il, *qu'un tel jour qu'aujourd'hui je remportai une victoire ſignalée contre les Ennemis de la Republique, allons en rendre graces aux Dieux*, ajoûta-t-il, en s'en allant vers le Temple de Jupiter, & le peuple le ſuivit au lieu de le juger.

* La Dame à contes.

Certaine Dame d'aparence,
Chez qui pour ſe remplir la panſe
Autant de gros que de menu
Chacun étoit le bien venu,
Voulant un jour rendre ſa table
Auſſi bien en diſcours qu'en bons mets delectable,
Après avoir trinqué pluſieurs bons petits coups,
Pour bien faire raiſon à tous,
Commença la premiere à dire
De beaux petits contes pour rire;
Ce qu'en train elle mit ſi bien,
Que tout le monde fit le ſien,
Hors un Cordelier, fort bon frere,
Qui les yeux bas ne diſoit rien,
Ou par pudeur, ou par myſtere.
Ce que la Dame appercevant,
Quoi, dit-elle, mon Reverend,

Pen-

Penſeriez vous en être quitte
Pour faire ainſi la chatemite?
Etes vous, vous autres devòts,
Si fort ennemis des bons mots?
Là, là, ſans façon, & ſans honte,
Faites moi quelque petit conte.
A quoi le Moine répondit,
En faiſant l'humble & le petit,
Je ne puis vous faire, Madame,
Un petit Comte, ſur mon ame,
Cela n'eſt point de mon gibier,
Mais je vous ferois bien un petit Cordelier.

* Quelqu'un démandant à Caton pourquoi ayant ſi bien merité de la Republique, on ne lui avoit point érigé des Statues; *j'aime beaucoup mieux*, repondit-il, *qu'on faſſe cette démande, que ſi on démandoit pourquoi on m'en a érigé.*

* Il n'y a rien de ſi dangereux que de donner conſeil à un Prince. Ou il vous demande conſeil, ou non; s'il ne vous le demande pas, c'eſt une temerité de ſe produire ſoi même pour le donner, & c'eſt ſe charger de l'évenement; mais

mais lors qu'il vous le demande, il eſt rare qu'il n'ait pas déja lui même pris ſon parti ; ainſi ce n'eſt ſouvent que pour avoir vôtre aplaudiſſement à ce qu'il a reſolu, & ſur qui en pouvoir jetter le mauvais ſuccez. Avant donc que de haſarder à lui donner le conſeil qu'il demande, il faut avec une grande prudence ſonder ſes intentions, penetrer ce qu'il deſire & ce qu'il a reſolu, & entrer enſuite autant qu'il ſe peut dans ſon ſens. C'eſt dans cette occaſion qu'il eſt neceſſaire de connoître à fond l'humeur & les qualitez de l'eſprit du Souverain, parce qu'il faut que les conſeils qu'on lui donne s'acommodent toûjours à ſon humeur & à ſon inclination.

* Aveu ſincere du Pape Leon X.

Un Pape d'auſſi bonne foi
Qu'aucun autre le ſauroit être,
Cela veut dire, autant qu'un Prêtre
Peut donner en jurant bonne opinion de ſoi,
Proteſtoit hautement en Pape très ſincere,
Qu'au Paradis il ne ſongeoit plus guere;
Car, diſoit cet homme de bien,
Et ſucceſſeur du premier des Apoſtres,
Je l'ai déja vendu tant de fois à tant d'autres,
Que deſormais je n'y pretens plus rien.

* L'Empereur Charlesquint s'étant un jour égaré à la chaſſe dans une forêt & écarté aſſez loin de ſa troupe, il ſe trouva après pluſieurs detours proche d'une Auberge, où il entra pour ſe délaſſer. Etant entré, il voit quatre hommes dont la mine ne lui preſageoit rien de bon, il s'aſſied cependant, & demande ce dont il avoit beſoin. Ces hom-

hommes étoient couchez, & faiſoient ſemblant de dormir ; le premier ſe leve & s'étant aproché de l'Empereur, il lui dit, qu'il avoit ſongé qu'il devoit lui ôter ſon chapeau, & en diſant cela il le lui prend ; le ſecond lui dit, qu'il avoit ſongé que ſa caſaque l'accommoderoit bien, & la lui ôte en même tems ; le troiſiéme jette l'œil ſur ſon bufle, & l'en dépouille ; le quatriéme ſonge auſſi à ſon tour, & dit au Prince de ne pas lui ſavoir mauvais gré, s'il ſe donnoit la peine de le fouiller, & lui voyant au cou une chaîne d'or, où pendoit un flageollet, & ſe mettant en devoir de la lui enlever ; Attendez, mon ami, lui dit l'Empereur, avant que de me priver de ce cher ſifflet, permettez que je vous en aprenne la vertu, & en même tems il ſe met à ſiffler. Ses gens qui le cherchoient s'étant rendus par hazard près

près de cette Auberge, en ayant entendu le ſon, y entrent, & furent bien ſurpris de le voir en l'état où il étoit. Voici des gens, leur dit-il en les voyant, qui ont ſongé tout ce qu'ils ont voulu, je veux auſſi ſonger à mon tour; & ayant un peu revé, il dit, j'ai ſongé que ces Meſſieurs les ſongeurs étoient tous quatre dignes du gibet, & je veux que mon ſonge s'acompliſſe tout à l'heure. On les pendit ſur le champ tous quatre vis à vis de ce logis.

* Quoique l'on diſe communement que la Fortune change les mœurs, cela ne regarde que l'exterieur, car elle ne change point le fond; mais ce que l'on tient caché dans un tems, éclate dans un autre; & quand Caligula du meilleur ſujet du monde devint le plus méchant maître, ce n'eſt point la puiſſance ſouveraine qui le fit changer d'eſprit;

prit, mais la Politique avoit caché ce que la Fortune découvrit, lors qu'il n'aprehenda plus de paroître ce qu'il étoit.

* Les Rois ont deux perſonnes, la publique & la privée. La publique n'eſt ſouvent qu'un maſque, & les Grands ne voyent preſque jamais que celle là; mais la privée, c'eſt le veritable viſage, & c'eſt ce qu'ils communiquent à leurs familiers & domeſtiques, c'eſt devant eux que ſouvent ils mettent bas le maſque de cette grandeur fiere, & ſerieuſe, pour s'ouvrir avec plus de familiarité, & l'on peut dire que ces momens de rélâchement ſont les plus agreables de leur vie; & qu'ils ne ſont jamais plus contens, que lors qu'ils ont auprès d'eux des perſonnes, avec leſquelles ils s'ouvrent avec plus de liberté.

* Pour l'ordinaire l'ennemi

qui nous a offenſé eſt plus irreconciliable que celui qui a reçû une offence ; *Chi t' ha offeſo non ti perdona mai*, dit l'Italien. Celui qui t'a offencé ne te pardonne jamais. Et la raiſon, c'eſt que meſurant l'eſprit de l'offenſé au ſien propre, il ſe perſuade qu'il ne ſe reconcilieroit que pour diſpoſer ſa vangeance ; de ſorte que cette perpetuelle défiance ne permet pas qu'il ſoit un ſeul moment reconciliable.

* Nouvelliſte & faineant, qui dit le premier dit l'autre, & ces deux mots ſont auſſi étroitement mariez que Chantre & bûveur.

* Le Rembarreur de Moines.

Certain Miniſtre quelque part
S'étant rencontré par hazard
Avec une troupe de Moines,
Ou peut-être bien de Chanoines,
Car de ſçavoir leſquels il ne nous touche en rien,

Puiſ-

Puiſque tous s'entrevalent bien:
L'un de ces drôles là regardant ce Miniſtre,
D'un air dédaigneux & ſiniſtre,
Et croyant bien s'en divertir,
Saül auſſi, dit-il d'un vrai ton de goguetes,
Eſt il donc entre les Prophetes?
Oui pour chercher, vint à lui répartir
Le Prédicant d'un ton ſevere,
Les anes perdus de ſon Pere.
Ce qui rendit l'autre ſi ſot,
Qu'il ne repliqua pas un mot.

* La Triſteſſe eſt une paſſion que le monde a entrepris d'honorer, il en habille la ſageſſe, la vertu, la conſcience. Sot & vilain ornement! Les Italiens ont plus à propos baptiſé de ſon nom la malignité, car c'eſt en effet une paſſion toûjours mauvaiſe, folle, & baſſe, & dont les Stoïciens défendoient même le ſentiment à leurs ſages.

* Le Camus avec un pié de nez.

Un bon railleur contre un Camus plaidoit,
Et s'en venant le joindre à l'Audience,
Lors que le Juge eut donné ſa ſentence,
Fort oppoſée à ce qu'il prétendoit.
Comme le ſerieux ce premier ſavoit feindre,
Vous n'étes pas, dit il au ſecond, fort à plaindre,
Car perdant d'un coſté, de l'autre vous gagnez.
Comment l'entendez vous? répond l'autre en colere,
C'eſt reprit la railleur, qu'en perdant vôtre affaire,
Vous n'étes plus camus, ayant un pié de nez.

* Chaſteté de langue, bon effet d'un mauvais principe; ce n'eſt pas la modeſtie, c'eſt l'impureté qui l'a fait naître. Nos Peres

res oſoient nommer par leur nom des choſes dont nous ne pouvons ſoûtenir l'idée ; la Venus de Medicis n'auroit fait aucune impreſſion ſur leurs cœurs. Ils étoient purs en effet, & peu chaſtes dans leur langage ; nous ſommes reſervez, modeſtes, circonſpects dans nos paroles, quelle corruption, quelle diſſolution dans nos mœurs !

* Le fatiguant perſonnage qu'un homme qui croit ne fatiguer jamais ! Je n'en ſache qu'un auſſi incommode, c'eſt celui qui craint de fatiguer toûjours.

* La fille vergogneuſe.

Chacun ſe fait un ſcrupule à ſa mode,
Et les choſes parfois tourne aſſez plaiſamment,
Pour y trouver quelque temperament,
Dont ſa delicateſſe à peu près s'accommode.

Ce qu'on veut dire ici le Lecteur peut ſavoir
Dans le conte ſuivant, s'il lui plaît de le voir.
En cet endroit de la France,
Qu'on nomme ordinairement
Le Païs de ſapience,
La Normandie enfin pour parler clairement,
Une fille encore novice,
Et qui guere n'en ſavoit,
Quoiqu'elle eût, long tems y avoit,
Ceſſé de tetter ſa nourrice,
S'étant miſe en condition
De fille de chambre ou ſoubrette,
Auprès d'une femme bien faite,
Et d'un rang de diſtinction,
Qui Dame de Combas ſe nomme,
Et qui dans ce Païs à pomme
Demeuroit pas du tout ſous le même couvert
D'une autre qu'on nommoit Madame de Convert,
Mais bien au moins fort proche d'elle.
Un matin donc, Madame de Combas
Dit à ſa ſervante nouvelle,
Que de ſa part elle allât de ce pas

Dire

Dire bon jour à ſa voiſine.
Cette fille faiſant grande difficulté
De prononcer ces noms remplis d'obſcenité,
Lui ſembloit-il, un moyen imagine
Par le chemin, pour les dire autrement
Sans bleſſer ſa pudeur; enfin voici comment.
Après avoir heurté, la porte étant ouverte,
Enquiſe de ce qu'elle veut,
Je voudrois ſaluer, dit elle, s'il ſe peut,
Madame de Vergogne Verte,
Et lui faire le compliment,
Dont m'a chargée en ce moment
Madame de Vergogne Baſſe,
Qui ſe recommande humblement
A l'honneur de ſa bonne grace.
Ce modeſte temperament
Ne tomba point du tout à terre;
Ces Dames ſe ſont vû nommer,
Quoique l'une & l'autre aît pû faire,
De ces noms vergogneux, qui les fait renommer
En tous les endroits de la France,
Où l'on en a la connoiſſance.

* Ce que dit Veſpaſien en mourant, eſt une fine raillerie de la ſuperſtition des Romains, & de l'excez de leur flaterie pour leurs Empereurs. *Je ſens bien*, dit il à ſes amis, *que je deviens Dieu*, pour dire qu'il ſe mouroit.

* Il y a des hommes qui ſont nez heureux, & d'autres qui ſont nez malheureux. Il y en a à qui toutes les portes s'ouvrent d'elles mêmes, dès qu'ils paroiſſent; entre les mains deſquels tout ſe change en or & en perles, & qui voyent les roſes naître ſous leurs pas; & d'autres qui n'ont qu'à porter leurs mains ſur les plus belles fleurs pour les faire avorter, & qui trouvent des obſtacles juſques dans les moindres choſes. Un Officier de l'Empereur Sigiſmond l'ayant ſervi long tems ſans recompenſe, s'en plaignoit, mais l'Empereur, pour lui faire connoitre qu'il ne devoit pas

s'en

s'en prendre à lui, mais à la mauvaiſe fortune, fit mettre devant lui deux coffres égaux, & bien fermez, l'un rempli d'or, & l'autre de plomb ; & lui dit de choiſir, & que ſelon le choix qu'il feroit, ou il auroit de quoi reparer ſes malheurs, ou qu'il connoîtroit l'obſtination de ſa mauvaiſe fortune. L'Officier regarda les coffres, & après avoir long tems balancé, il choiſit ; & prit juſtement celui qui étoit rempli de plomb.

* La Plume prolifique.

Le défunt vieux Duc de Lorraine,
Raillant avec Condé, comme un Auteur a dit,
Sur le dernier Traité qu'avec la France il fit,
Pour de tout ſon Duché la laiſſer Souveraine,
Moyennant que tous ceux que l'on voit dans le rang

Des deſcendans de ſa Maiſon Illuſtre
Soient reconnus par un ſurcroit de luſtre
Deſormais pour Princes du ſang ;
Vous n'avez jamais pû dans toute vôtre vie
En faire qu'un, dit-il, en vôtre fils d'Anguien,
Et moi, dont bien des gens me porteront envie,
Par un ſeul trait d'une plume je vien
D'en faire d'un coup vingt & quatre
Tous bien contez ſans en rabattre,
Par où l'on voit qui de nous deux
Eſt en ce point plus valeureux.
Si Condé répondit, ou s'il ſe tût, l'Hiſtoire
N'en fait aucun raport ſur celui des témoins,
Quoiqu'il en ſoit, il eſt à croire,
S'il ne daigna parler, qu'il n'en penſoit pas moins.

* Si l'on me demande, d'où vient que l'envie regne par tout, & qu'il y a peu de gens, de quelque qualité & de quelque profeſſion qu'ils ſoïent, que l'on ne voye ſu-

ſujets à ce vice; je dirai deux choſes. La premiere eſt que perſonne ne ſe fait juſtice à ſoi même ni aux autres; la ſeconde, que chacun s'eſtime & s'aime plus qu'il ne doit, & n'eſtime & n'aime pas aſſez les autres.

* Le Soleil mal placé.

Comme à Paris dans la Place nouvelle,
Que des Victoires l'on apelle,
Quelques uns regardoient cet œuvre ſans égal,
Ce monument magnifique & royal,
Que la Feuillade avec un ſoin extréme
A fait dreſſer à Louïs Quatorziéme,
Que l'on y void d'un ſuperbe apareil
Briller en veritable & lumineux Soleil,
Selon le ſens de la deviſe;
Et cette Statue étant miſe
En un quarré de quatre pieds d'eſtaux,
Au haut deſquels ſont autant de falots,
Ou lanternes, dont la lumiere
Eclaire la nuit toute entiere.
Un Gaſcon curieux, qui ſe rencontra là,

Dit, après avoir bien consideré cela,
„ Cadedis d'Aubusson, je croi que tu
„ me bernes,
„ De mettre le Soleil entre quatre lan-
„ ternes.
Ce qui se répandant aussi-tôt à l'entour,
Et dans la Ville & dans Versaille,
Fit rire tout Paris avec toute la Cour,
Et la Feuillade encor aujourd'hui l'on en
raille.

* Un Pere ne doit jamais gêner ses enfans sur le choix d'une profession. Il peut leur representer tous les avantages & tous les inconveniens de chaque profession, suivant la situation où se trouve sa famille, & leur marquer son avis, par simple conseil, sur l'état qu'il leur croit le plus propre; mais lors qu'il a par là satisfait au devoir paternel, il faut qu'il consulte les inclinations de ses enfans, qu'il les examine, qu'il les éprouve; & qu'en suite il leur laisse le choix de se determiner, étant

étant sûr que l'on réüssit infiniment mieux dans celle que l'on embrasse volontairement, que dans celle à laquelle la volonté des autres nous determine, & que nous prenons malgré nous ; parce que l'on fait tout avec agrément & plaisir dans la premiere, au lieu que dans l'autre n'agissant qu'avec dégoût & repugnance, il est fort difficile qu'on y ait un succez heureux. Il semble même que la nature fait mouvoir en nous des ressorts secrets qui nous poussent & nous inclinent toûjours à la profession qui nous est la plus convenable.

* Le Roi de la Feve.

Certaine petite avanture,
Arrivée au mois de Janvier,
Que nous debite le Mercure,
Me plaît assez pour la versifier.
Le Roi voulant donner à son deüil quelque tréve,
Et divertir toute sa Cour,

Dans Verſaille, ce riche & ſuperbe ſejour,
Avec grand aparat fit un Roi de la feve.
Ce beau titre à pas un par lui ne fut donné,
Mais le ſort des gâteaux en ayant ordonné,
Le Comte d'Armagnac eut la feve en partage,
Et de la féte auſſi l'honneur & l'avantage;
Et comme tous alloient pour lui faire leur Cour,
Le Roi même y vint à ſon tour,
Diſant que ſa faveur eſt tout ce qu'il ſouhaite,
Avecque ſa protection:
Je vous accorde tout de grande affection,
Répond ce nouveau Roi d'une voix claire & nette,
Et ferois même de bon cœur
Vôtre fortune auſſi, ſi pour vous par bonheur
Elle n'étoit point déja faite.

* Les eſprits vifs ſe jettent dans toute ſorte d'extravagances, & de réveries, ſi on ne les occupe de quel-

quelque ſujet qui les bride & qui les contraigne. L'Ame qui n'a point de but s'égare & ſe perd; c'eſt n'être en aucun lieu que d'être par tout.

* La vieille Lanterne.

Un jeune homme acouplé par la ſacré lien
Deſſous le joug du mariage,
Avec une femme un peu d'age,
Qu'il avoit priſe pour ſon bien,
Et que toûjours en parlant d'elle
Sa vieille lanterne il nommoit,
Fit dire à certaine femelle,
Qui ſavoit bien qu'ailleurs ſes ébats il prenoit
Avec une Veuve aſſez jeune,
Dont ſouvent il rompoit le jeûne;
Vraiment, ce n'eſt pas ſans raiſon,
Qu'en parlant de ſa femme on void que ce jeune homme,
Par une tout à fait juſte comparaiſon,
Sa vieille Lanterne la nomme,
Car ne s'en ſervant point il la laiſſe à l'écart,
Et s'en fournit en autre part

D'u-

D'une meilleure & plus nouvelle,
Plus propre à mettre ſa chandelle.

* Heureux celui qui eſt parvenu à ce point de perfection, qu'on ne ſait ſi c'eſt lui qui imite, ou ſi c'eſt lui qui eſt imité ! On dit de Philon le Juif & de Platon, qu'on ne pouvoit decider ſi Philon avoit imité Platon, ou ſi Platon avoit imité Philon.

* Tout homme qui veut réüſſir dans ſa profeſſion doit s'attacher uniquement à aquerir la connoiſſance des choſes qui peuvent lui donner la capacité requiſe pour l'exercer avec ſuccez. Il eſt inutile, par exemple, qu'un General d'armée ſache toutes les chicanes que Neſtorius a faites ſur l'Hypoſtaſe, qu'un Doyen de l'Univerſité ſache toute la quinteſſence du Commerce, qu'un Magiſtrat ſache en quoi la Matiere premiere d'Ariſtote & la Matiere ſub-

ſubtile de Deſcartes different des atomes de Democrite, & qu'un Marchand ſache la difference d'un Baſtion & d'une Demi-lune, ou qu'il ſe pique de decider ſi un Dictionaire par Racines vaut mieux que par ordre Alphabetique. Il faut que chacun ſe renferme dans ce qui eſt propre à ſon caractere. Et c'eſt ce qui me fait trouver admirable la Scene de cet homme qui vient ſe preſenter pour étre Cuiſinier. Le Maître lui demande ce qu'il ſait faire; je raſe, dit-il, parfaitement, & Du Pont ne monte pas mieux que moi une perruque; mais, dit le Maître, je veux un Cuiſinier. Savez vous faire de bonnes ſoupes? j'entens, dit-il, la chaſſe, à donner des leçons aux piqueurs du Prince d'Orange. Mais je veux un Cuiſinier. Je ſai la procedure du Palais mieux qu'un Maître Clerc de feu Péfournié. Mais, dit le-

le Maître, c'eſt un Cuiſinier que je cherche; j'entens, dit l'autre, l'Arithmetique mieux que Bareſme, & je ſai tenir la partie double à merveille; & moi, dit le Maître, je ne veus point d'un Cuinier qui ſait tout, hors la cuiſine.

* Il faut que la ſcience qui regarde la Profeſſion que nous avons embraſſée ſoit comme nôtre maiſon, où nous ſommes le jour, où nous nous renfermons la nuit; & que les autres ſciences ſoient comme nos jardins, & les maiſons de nos amis, où nous allons pour nous divertir, & pour paſſer quelques momens, mais non pas pour y ſéjourner.

* Le comble de la vertu eſt, que plus on peut & moins on faſſe ſentir ſa puiſſance, & c'eſt par cette voye qu'on aquiert une autorité d'autant plus grande & plus ſolide, qu'elle eſt fondée ſur l'amour

&

& la veneration ; au lieu que l'autorité qui n'a pour baze que la terreur & la crainte, eſt toûjours chancelante & prête à tomber, par l'eſprit de revolte qu'elle imprime.

* L'homme pour qui ſa femme répond,

Un homme deſirant ſe faire de Juſtice,
Et dans ſa ville exercer un Office,
Pour être un peu Maître ſur ſon Pailler,
Voulut ſe faire Conſeiller.
Ayant fait pour cela ce qu'il crut devoir faire,
Il alla, ſelon l'ordinaire,
Au Juge ſuperieur en tel cas ordonné,
Pour être ſur les Loix du Droit examiné;
Mais ſoit qu'il ne ſût pas répondre,
Ou que de crainte il vînt à ſe confondre,
Il ne put jamais dire un mot,

Et

Et demeura court comme un sot.
Son Examinateur sur cela lui fait grace,
Et sans plus insister à d'autres points il passe,
De son desordre étant marri.
La Loi, demande-t-il, qui Vellejan s'apelle,
Une femme autorise-t-elle
A répondre pour son mari?
Oui, dit-il: en avez vous une?
Demanda l'Examinateur.
Oui, Monsieur, grace à la fortune,
Répond le futur Senateur.
Faites la donc venir sur l'heure,
Sans qu'un moment elle demeure,
Pour qu'elle réponde pour vous,
Dit l'Examinateur d'un ton railleur & doux,
Et qu'elle prenne vôtre rôle,
Puisque vous ne pouvez répondre une parole.

* Charles Quint joüant un jour au Berlan avec un Gentilhomme de sa Cour, en presence de l'Imperatrice & de plusieurs autres Da-

Dames, ayant deux Rois en main, il dit en riant ; je jure par la tête de l'Imperatrice que je gagnerai le Jeu. Le Gentilhomme qui avoit jeu ſeur, & qui par un *trits* ſe voyoit aſſuré du gain, mêla adroitement les cartes, & dit à l'Empereur qu'il lui cedoit le jeu. L'Imperatrice voyant la diſcretion de ce Gentilhomme ſe mit à ſoûrire, ce qui obligea l'Empereur d'en demander la cauſe, & l'ayant appriſe, il preſſa le Gentilhomme de lui dire pourquoi il ne continuoit pas ſon jeu, puis que la fortune l'aſſûroit du gain, il lui repondit galamment, que ſa Majeſté, comme ſon Maître, tenoit lieu d'un troiſiéme Roi, & qu'ainſi il emportoit le plus haut *trits*. Cette reponſe plut ſi fort à l'Empereur, qu'il le fit Precepteur de ſon fils Philippe Prince d'Eſpagne.

* Les

* Les porteurs de bois.

La Loi de Talion de tout tems aprouvée
Fut l'autre jour plaisamment observée,
Par quelqu'un qui trouvant sa femme sur son lit,
Avec un beau Galant, dans le flagrant délit,
A bons coups redoublez sur l'une & l'autre épaule,
D'un bâton qu'il tenoit épousseta le drôle,
Mieux qu'il n'avoit encor été jusques alors,
Et le reconduisant ainsi jusqu'à la porte,
Lui dit en le chassant dehors,
Je vous rends la pareille au moins en quelque sorte,
Et c'est bien la raison mieux que je ne voudrois,
Que je vous fasse aussi porter du bois,
Puisque vous voulez que j'en porte;
Ainsi chacun porte le sien
Sans pouvoir se reprocher rien.

* Le Cahos.

Qui veut ſavoir en peu de mots,
Sans uſer de plus de langage,
Où rencontrer la vraye image,
De ce qu'on nomme le Cahos,
N'a qu'un petit voyage à faire
A Paris, & voir ſeulement
L'embarras du Marché, c'eſt là qu'aſſûrement
Il trouvera dequoi ſe ſatisfaire.

* Les Raports nuiſent toûjours à celui qui les fait, à celui à qui on les fait, & à celui de qui on les fait. Ce ſont des coups de lance qui en tuent ou bleſſent trois tout à la fois. C'eſt pourquoi un homme qui ſait vivre, ne fait jamais de raports, parce qu'il en prévoit les dangereuſes conſequences.

* Le Jeûneur mal apris.

Un bon Catholique à gros grain,
Mal informé des Loix de ſon Egliſe,

Cro-

Croyant Jeudi dernier que la chair fût
permiſe,
S'en alla, preſſé de la faim,
Demander de la ſoupe graſſe
A la Gargotiere Lucaſſe,
Qui lui dit en faiſant grand bruit;
Etes vous donc ſi mal inſtruit,
D'ignorer qu'aujourd'hui c'eſt par toute la
Ville
De la Saint Pierre la Vigile?
Ah! répondit-il bruſquement,
Vous ceſſerez aſſûrement
De vous ſcandaliſer & d'être tant ſur-
priſe,
Quand vous ſaurez que ma mépriſe
Vient de ce qu'en ce jour on celebre en tout
lieu
L'Octave de la Fête Dieu;
Que je ne croyois pas qu'ainſi cela pût être,
Et que Saint Pierre dût faire jeûner
ſon Maître.
Mais c'étoit mal le prendre à ce forcé
Jeûneur,
Car cet Apôtre étant pécheur,
La ſurpriſe ne doit nullement eſtre grande,
De le voir regaler ſon Maître à ſa façon,
Et lui ſervir pour des plats de viande,
Quelques maigres plats de poiſſon.

* Il y a deux ſortes de perſonnes dont l'amitié eſt dangéreuſe; de ceux qui ſacrifient leurs amis à la demangeaiſon de dire un bon mot; & de ceux qui prennent de groſſes querelles pour des ſujets de petite conſequence, & qui ayant rompu avec leurs amis en deviennent plus cruels ennemis, que de ceux avec leſquels ils ont toûjours été en inimitié.

* Il y a trois ſortes d'ignorance; Ne rien ſavoir, ſavoir mal ce qu'on ſait, & ſavoir autre choſe que ce qu'on doit ſavoir.

* Il me ſemble que celui qui ne ſait rien du tout eſt comme une toile blanche où le Peintre peut mettre ce qu'il lui plaît; mais celui qui ne ſait les choſes qu'à moitié, ou qui les ſait mal, eſt comme cette toile ſur laquelle un mauvais Peintre a ébauché des figures eſtropiées, qu'il eſt preſque impoſſible de corriger.

* Quand un homme a pû parvenir à joindre la modeſtie avec la capacité, on peut dire qu'il a toutes les vertus néceſſaires à ſe bien aquitter d'un emploi.

* Le nez bien & mal placé.

Le ſoir d'un plaiſant jour d'Eté,
Qu'en un beau promenoir, ſous un ombrage ſombre,
Toutes ſortes de gens, comme bêtes à l'ombre,
Prenoient le fraix, allant d'un & d'autre côté,
Certain petit Vieillard, qui va baiſſant l'échine,
Et qu'on croiroit à l'air dont il chemine
Qu'il iroit tomber ſur les dents,
N'étoit que de bonne fortune
N'en ayant de reſte pas une,
Il ne craint pas de pareils accidents.
Ce Vieillard donc de chetive aparence,
Moribond, foible, décrepit,
Sans doute en qui tout eſt petit,
Hormis le nez, que ſi fort il avance,
Qu'on en a toûjours dit, comme encore aujourd'hui,

Quand

Quand il paſſe par une porte,
Que ſoit qu'il entre ou bien qu'il ſorte,
Son nez paroît un quart d'heure avant lui.
Ce maître nez, piece antique,
Dont la longueur deſormais pronoſtique
Tout ſimplement qu'il ſent de loin;
Dequoi ſouvent il a lieu de ſe plaindre,
Quand de certains parfums ſans raiſon ni beſoin
Son odorat ſe ſent atteindre.
Ce Vieillard, dis je, encor un coup,
S'en venant, entre chien & loup,
Fendre des promeneurs la confuſe cohue,
Dans ce lieu plus obſcur que la plus noire nuit,
Sans voir où ſon pié le conduit,
Son nez allant plus loin que n'alloit pas ſa vûe,
Vint tout juſtement à tâtons
Se ficher entre deux Tetons,
Qui venoient droit à ſa rencontre.
Comme entre ces couſſins mollets il s'enfonçoit,
Bien vîte il s'en tira, ne pouvant tenir contre
Leur trop forte odeur de gouſſet.
Il ne ſeut ſi c'étoit ou Dame ou Demoiſelle,
Femme meure, ou bien jouvencelle;
Car le temps ni le lieu ne lui permirent pas

D'en prendre nulle connoiſſance,
Ni de voir en ce cas
La ſurpriſe & la contenance
De celle qui ſentit ce grand nez ſans deſſein
Se fourrer ainſi dans ſon ſein,
Comme ſi de ſon cœur, ainſi qu'un chien de chaſſe,
Il eût voulu chercher la trace.

* Le Jeu, de quelque nature qu'on le prenne, eſt plein de dangereuſes conſéquences pour une femme. Si vous gagnez, cela vous engage à de certaines petites complaiſances, qui ménent bien loin, quand un homme a l'adreſſe de profiter de ſon malheur. Si vous perdez au contraire, c'eſt encore pis. Il faut emprunter; car le moyen de demeurer ſur ſa perte? En empruntant l'on fait voir ſes beſoins aux gens, & il eſt à craindre qu'à leur tour ils ne découvrent les leurs, & qu'on ne ſe tire d'affaires que par un ſoulagement reciproque. Une

ne femme a toûjours cent meſures à garder, que la rage du Jeu met le plus ſouvent en déroute. Il ne faut qu'une carte malheureuſe pour faire avorter tous les plus beaux projets. Un ſix arrive avant un ſept, en voilà aſſez pour faire avorter la vertu la plus ferme.

* Il y a des gens qui n'ont aucun merite, & qui ſont obligez de s'en faire un de quelque choſe. *Timodene* s'en eſt fait un de ſa Table; les bons morceaux qu'il y ſert en profuſion lui tiennent lieu de toutes choſes; il n'y a pas un de ceux qui mangent chez lui, qui ne lui trouve, à ce qu'ils diſent, du feu à proportion de celui qui petille dans ſes vins choiſis, & qui ne ſe recrie que tout ce qu'il dit eſt d'un auſſi bon ſel que ſes ragoûts. C'eſt un plaiſir de lui voir dès la ſoupe reciter un Madrigal, qu'il a charpenté dès le matin pour *Iſabelle*, dont le viſage eſt d'une des

plus belles peintures qu'il ſe puiſſe, ce Madrigal ſuffit pour occuper les applaudiſſemens des conviez depuis la Biſque juſqu'au Roquefort ; & le bon, c'eſt qu'il croit que ces aplaudiſſemens ſuffiſent pour lui perſuader qu'ils ſont tous ſes amis, il en eſt convaincu ſur la bonne foi d'une raſade, & de leurs fauſſes loüanges, & ſe flate qu'il n'y en a pas un qui ne le ſervit de ſon ſang. Croyez-moi, de mille qui ſortent raſſaſiez de ſes plats il n'y en a pas un qui ne parte dégoûté de ſa perſonne.

* Il ne faut pas nous mettre ſur un pié à vouloir faire tout ce que nous voyons faire aux autres, ſous pretexte que nous ſommes de même profeſſion ; nous n'avons pas tous les mêmes talens & le même genie ; chacun doit ſe connoître, & n'entreprendre que les choſes dans leſquelles il peut réüſſir. On voit des gens ſavans écrire avec beau-

beaucoup d'esprit & de politesse, qui n'ont pas le don de prêcher & de parler en public. On voit au contraire des gens prêcher avec une facilité & une éloquence incroyable, qui dans le fond n'ont pas grande étude ni grand esprit.

* Vous avez beau avoir de la naissance, du bien, de la jeunesse, & de bonnes qualitez, si vous n'avez le don de plaire, vous n'en êtes pas plus aimé; & si vous ne savez pas vivre agreablement avec le monde, le monde n'en vit pas plus agréablement avec vous.

* La prodigalité est une vipere, qui tue sa mere, un feu qui devore son aliment, & une boule d'eau de savon, qui plus elle s'enfle, plûtôt elle créve, parce que les prodigues en dissipant mal à propos leurs biens, s'en ôtent dans le même tems l'usage, & se mettent hors d'état de pou-

voir joüir de ce qui fait leur plaiſir.

* Il faut poſer pour la premiere baſe de la dépenſe, que la ſage œconomie veut qu'un homme ne ſe regarde que comme le dépoſitaire du fond de ſes biens, dont il doit la reſtitution à ceux qui le ſuivent par l'ordre de la nature; & qu'il n'a la libre diſpoſition que de ſes revenus, ſi ce n'eſt dans les occaſions, où la neceſſité & l'honneur lui permettent de les entamer; & qu'ainſi auſſi-tôt que vôtre dépenſe excede le revenu de vos biens, ou de ce que vous produiſent legitimement vôtre travail & vôtre induſtrie, de quelque maniere que cette dépenſe ſe faſſe, vous tombez dans le défaut de la prodigalité.

* Il y a quatre choſes qui ſont les écueils de la plûpart des hommes, y'en ayant peu qui ne donnent dans les uns ou dans les autres.

tres. Le Jeu, qui eſt le fils de l'avarice, & le Pere du deſeſpoir ; l'Amour, qu'engendre la ſenſualité, & qui aboutit toûjours au repentir ; la Table, dont la gloutonnerie eſt la ſource, & dont la ruine & les maladies ſont le terme ; & enfin le Luxe, qui eſt l'ouvrage de la moleſſe & de la vanité, & qui par des chemins tapiſſez d'or & de pourpre conduit à l'hôpital.

* Pape Theun, Bouffon de l'Empereur Charles V. ayant abuſé un jour de la liberté que l'Empereur lui donnoit, il fut exclus hors de la Cuiſine pour quelques jours. Cette peine lui paroiſſant fort rude, il tâcha de gagner le Cuiſinier, qui fut toûjours inexorable à ſes prieres ; enfin il s'aviſa d'aller cloüer des planches ſur tous les Privez du Palais. Ce qui ayant été raporté à l'Empereur par quelques uns de ſes Gentils-hommes,

qui avoient été trompez en allant aux lieux, il le fit apeller, & lui ayant demandé la raiſon d'une action ſi hardie, il lui répondit ingenûment, qu'il croyoit que tous les privez étoient ſuperflus à la Cour, puis qu'on n'y mangeoit plus.

* Comme de tout tems l'émulation dans les habits a confondu les qualitez, parce que l'inferieur veut toûjours atteindre celui qui le précede, il arriva une fois que les Spartiates ſe chagrinerent de ce que leurs Eſclaves & leurs Affranchis s'habilloient de même que leurs Maîtres, & ſur cela quelqu'un propoſa au Conſeil de les diſtinguer ; mais un des Magiſtrats, plus ſage que les autres, leur fit connoître que le nombre des Grands étant le plus petit, & celui des Eſclaves le plus grand, ſi l'on introduiſoit une diſtinction par les habits, les miſerables qui ver-

verroient leurs forces, & la foibleſſe des riches, les mépriſeroient; & ainſi l'avis fut de laiſſer toutes choſes dans la confuſion.

* Il ne faut jamais s'écouter parler, & ne faire jamais trop valoir ce qu'on dit. Interrompre quand les autres parlent, c'eſt indiſcretion; parler toûjours, c'eſt imprudence; mais donner aux autres occaſion de parler, & parler à ſon tour, c'eſt ſavoir le monde, & c'eſt le moyen de rendre une converſation douce, utile & agreable.

* Comme il eſt difficile de commercer dans le monde & de ne point joüer, & qu'on paſſeroit pour un ſauvage ſi l'on ſe privoit entierement d'un divertiſſement qui lie les ſocietez, on ne doit pas s'interdire certains jeux de commerce, qui ne peuvent aller à l'incommodité, & qui n'excitent qu'une paſſion moderée; il ne faut pour-

tant s'y engager qu'à ces deux conditions, l'une de ne ſe mettre point en état d'être la dupe, c'eſt-à-dire de ne point joüer qu'on ne ſache parfaitement le jeu qu'on joüe, car la dupe a deux maux, perdre & être raillé; & l'autre, c'eſt de mettre ſon eſprit dans une ſituation, qu'étant preparé à la perte, elle ne vous donne pas plus d'émotion que le gain.

*. Le chagrin du joüeur impatient lui ôte ſes lumieres & ſes reflexions: ainſi il faut qu'une grande égalité d'ame, dans la bonne ou mauvaiſe fortune, empêche qu'on ne découvre vos défauts, & vous tienne toûjours l'eſprit net, pour profiter de vôtre ſcience & de vôtre fortune quand elle eſt bonne, ou la reparer quand elle eſt mauvaiſe; de ſorte qu'on ne puiſſe jamais connoître, ni à vôtre parole, ni à vôtre viſage, ſi vous gagnez, ou ſi vous perdez, parce que le

le ſang froid & la tranquilité d'eſprit donnent de grands avantages ſur les broüillons & les impatiens.

* Il y a pluſieurs perſonnes qui paſſent pour avoir de l'eſprit la premiere fois qu'on les voit, à la ſeconde viſite on en rabat la moitié, & à la troiſiéme on ne leur en trouve plus du tout. La raiſon eſt, que ce ſont des gens qui ont du monde, & qui parlent aſſez de tout, & comme à la premiere vûe on n'examine pas les gens de ſi près, & qu'on ne ſe donne pas la liberté d'aprofondir les choſes, ils ſe tirent d'afaires, & ſe ſauvent comme ils peuvent; mais on n'a pas pour eux la même indulgence dans la ſuite. Ainſi on découvre leur foible, & c'eſt toûjours par là qu'on les prend, & que l'on les reconnoît pour ce qu'ils ſont.

* La

* La Jolie Demoiſelle.

Dans une des Villes de France,
Deux filles du grand air, mais dont la diffe-
rence
Etoit en ce que l'une avoit de la beauté,
Et de l'eſprit & de la qualité,
En une aſſez grande abondance,
L'autre n'étoit pas bete à dire verité,
Mais laide & noble de naiſſance,
Pour ceux qui vouloient bien en avoir la crean-
ce,
Pour complaire à ſa vanité.
De ces deux filles donc avint que la premie-
re
La ſeconde dauba quelque part en derriere,
Au point que le raport bien fort la deſola;
Si bien qu'à la rencontre elle la querella,
Avec toute l'aigreur & toutes les injures,
Dont le Sexe eſt capable en telles conjonctures.
Et pour concluſion d'un ſi charmant diſcours;
Qui fut ouï ſans en rompre le cours,
Vraiment vous êtes, lui dit elle,
Une jolie Demoiſelle.

Vous

Vous me rendez juſtice enfin aſſûrement,
Répond l'autre, malgré tout vôtre emporte-
ment:
Mais s'il faut que je le publie,
Je ne ſaurois en dire autant de vous,
Puiſque vous n'êtes entre nous,
Ni Demoiſelle ni Folie.
Et ſans lui donner tems de pouvoir répli-
quer,
Elle ſort & la laiſſe évaporer ſa bile,
Et fournir à toute la Ville
Bien dequoi d'elle ſe moquer.

* De toutes les paſſions il n'y en a pas une plus violente que celle du Jeu, parce qu'elle eſt tout à la fois compoſée de deux rages, qui ſont l'avare avidité du gain, & la fureur de la perte. C'eſt un gouffre, qui n'a ni fond ni rivage; dès qu'on y eſt embarqué, & qu'on a perdu terre de vûë, il eſt rare qu'on la revoye jamais. Le vent, qui emporte vôtre barque, eſt toûjours un furieux ouragan, qui vous derobe la connoiſſance de vous même, en ſorte qu'on n'oublie pas

pas ſeulement ſa famille & ſon emploi, mais on oublie même qu'on eſt homme, & qu'on doit vivre encore le lendemain. Si l'on gagne, une folle diſſipation abſorbe la meilleure partie du gain; ſi l'on perd, c'eſt ſur la plus claire ſubſtance; le champ de bataille eſt toûjours couvert de morts ou de mourans, c'eſt-à-dire de gens abîmez, ou qui s'abîment; & après que l'on a perdu en dupe, l'on cherche une reſſource en s'enrôlant parmi les fripons. Les uſuriers viennent à la charge, & achevent de ruiner le jeune homme par des emprunts cruels; en ſorte que ce que dit le Sage s'acomplit en la perſonne du Joüeur, que ce que la chenille n'a pas mangé, les ſauterelles le devorent.

* A la lecture des Hiſtoires j'ai coûtume de conſiderer qui en ſont les Ecrivains. Si ce ſont des perſonnes qui ne faſſent autre profeſ-

ſion

ſion que des lettres, j'en aprens principalement le ſtile & le langage: ſi ce ſont des Medecins, je les crois plus volontiers en ce qu'ils nous diſent de la temperature de l'air, de la complexion des Princes, des bleſſures & des maladies: Si ce ſont des Juriſconſultes & des Theologiens, il en faut prendre l'établiſſement des polices, & les affaires de l'Egliſe: Si ce ſont des Courtiſans ou des Ambaſſadeurs, je m'attache à ce qui regarde les intrigues de la Cour, les traitez de Paix, & toutes ſortes de negotiations: Enfin ſi ce ſont des Gens de guerre, je m'attache aux expeditions militaires, & ſur tout à celles où ils ſe ſont trouvez en perſonne.

* Tous les hommes ſont bien aiſes d'être flatés, & il n'y a rien en quoi l'homme ſe laiſſe plus facilement tromper que dans la flaterie; parce qu'il y a peu d'hommes

mes qui ne croïent meriter qu'on les loüe. Auſi rien ne chatoüille avec plus de ſenſibilité que la loüange; & ſouvent ceux qui la rejettent ne le ſont que pour s'en attirer une plus grande ſur leur feinte modeſtie.

* Il faut être réſervé même avec ſon meilleur ami, lors que cet ami temoigne trop de curioſité pour penetrer vôtre ſecret; car un veritable ami ne doit ſavoir que ce qu'on veut qu'il ſache, & dès qu'il s'efforce d'aller au delà, il faut en même tems en prendre une ſage défiance, qui nous tienne dans la reſerve.

* Mais c'eſt principalement ſur ſes amours qu'il faut être en reſerve avec un ami curieux; & dont on ne doit jamais lui faire confidence. Ovide dit, qu'un amant doit ſe défier de ſes plus intimes amis, s'il veut être aſſuré de la poſſeſſion de ce qu'il aime.

aime. L'Hiſtoire de Candaule & de ſon Favori eſt ſi connue, que perſonne n'ignore que ce Roi ayant été aſſez imprudent pour lui faire confidence de ſon amour, & l'ayant fait cacher dans un coin de ſon appartement, pour lui en faire voir toutes les beautez les plus ſecretes, fit naître un amour qui coûta la couronne & la vie à cet indiſcret. Mais ſans aller chercher ces grands exemples dans l'antiquité, ne trouvons nous pas tous les jours des amis adroits qui débuſquent les Candaules du cœur de leurs Maîtreſſes ? Le jeune Policrate n'a-t-il pas ſuplanté ſon cher ami Philoſthene en épouſant la belle Virginie, que ce fat voulut lui faire voir dans le tems qu'il croyoit ſes affaires conclues avec elle ? Il l'aimoit depuis trois ans, & ſe perſuadoit en être paſſionnement aimé ; cependant en trois jours la ſym-

ſympathie fit une telle operation, que l'amant de trois ans fut congedié, & celui de trois jours mis à ſa place.

* L'honneur & la charité veulent qu'on prenne la défenſe des abſens; mais l'uſage l'emporte ſur le devoir, & il y a une infinité d'hommes, qui n'ont pas la courageuſe réſolution de repouſſer une langue médiſante qui inſulte leurs amis abſens; cependant il n'y a pas une lâcheté plus indigne, & tout homme qui eſt capable de ſouffrir en ſa preſence qu'on parle mal de ſon ami, ne merite pas qu'on le ſoit. L'ami veritable prend la lance & le bouclier, il eſt toûjours en vedete pour l'honneur de celui qu'il aime; & cet honneur lui étant auſſi cher que le ſien propre, il ne permet pas qu'on y donne la moindre atteinte.

* Charles Quint allant voir le Cloître des Dominicains à Vienne

ne en Auſtriche, rencontra ſur ſon chemin un païſan qui portoit un cochon de lait, qui par ſes cris incommodoit fort l'Empereur, qui ne pouvant plus les ſouffrir, dit au Payſan, Mon ami, n'as-tu jamais apris à faire taire un cochon? Ce pauvre homme lui répondit ingenûment, qu'il n'en ſavoit pas le moyen, & qu'il ſouhaitoit bien de l'aprendre. L'Empereur lui dit; Pren le par la queuë, & tu verras qu'il ne criera plus. Le Payſan trouva qu'il avoit raiſon, & dit à l'Empereur; Ma foi, Monſieur, il faut bien que vous ayiez appris vôtre mêtier plus longtems que moi, puiſque vous l'entendez mieux. Cette réponſe fit éclater de rire l'Empereur & tous ceux de ſa ſuite.

* Les admirables Memoires que Ceſar nous a laiſſez ſont de ſavantes leçons pour ceux qui veulent aprendre le mêtier de la guerre.

C'eſt

C'eſt un Livre d'or, & le plus precieux monument qui nous ſoit reſté. Tout homme qui porte l'épée, & qui a la noble ambition de parvenir aux grands Commandemens, doit le lire continuellement, & imiter en cela les Colignis, les Maurices, & les Turennes, qui en faiſoient une étude toute particuliere, & qui l'apelloient leur Maître. Mais il ne faut pas le lire par la ſimple curioſité de l'Hiſtoire, il faut y étudier toutes les démarches de ce premier homme de l'Antiquité, examiner ſes précautions judicieuſes, ſes campemens aſſûrez, la promtitude & l'ordre de ſes marches, la diſcipline exacte de ſon armée, cette intrepidité & cette preſence d'eſprit, avec laquelle il attaquoit ſes ennemis, & prenoit au milieu de l'action ſon parti, ſuivant les conjonctures & les nouveaux incidens qui ſe preſentoient; ſa generoſité & ſa diſtin-

distinction prudente dans les recompenſes dont il honoroit le Soldat qui avoit bien rempli ſon devoir, l'adreſſe de ſes ſtratagemes, la penetration avec laquelle il découvroit les projets de ſes ennemis pour les prévenir, les déconcerter & les battre.

* Denis le Tyran demandant un jour à Ariſtippe, pourquoi on voyoit ſouvent les Philoſophes faire la Cour aux Princes, & qu'on ne voyoit point les Princes chercher les Philoſophes; *C'eſt*, lui répondit Ariſtipe, *que les Philoſophes connoiſſent leurs beſoins, & que les Princes ne connoiſſent pas les leurs.* Il lui reprochoit parlà que quand les Princes manquent de vertu, de ſageſſe & de bon conſeil, ils ne s'en aperçoivent pas, & que c'eſt par cette raiſon qu'ils ne ſongent point à chercher ceux qui pourroient leur en donner.

* Une

* Une femme étant ſurpriſe avec ſon Amant dans ſa chambre par ſon mari, qui étoit borgne, elle courut au devant de lui, en lui diſant qu'elle avoit ſongé qu'il voyoit des deux yeux, il faut que je voye, ajoûta-t-elle, ſi mon ſonge s'eſt acompli, & en diſant cela, elle lui ferma ſon bon œil; ce qui donna occaſion à ſon Amant de ſortir ſans que le mari l'apperçût.

* Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il ſait être envieux & jaloux de ſa fortune. Quelqu'un ayant un jour dit au fameux Poëte Italien le Taſſe, qu'il avoit une occaſion favorable de ſe venger d'un homme, qui par envie & par jalouſie lui avoit rendu mille mauvais ſervices, il répondit, *Ce n'eſt pas le bien, la vie, ou l'honneur, que je deſire ôter à cet envieux, c'eſt ſeulement ſa mauvaiſe volonté.* On ne pou-

pouvoient parler plus juſte, & avec plus de moderation.

* On peut mettre ſes amis à toutes ſortes d'épreuves pour les ſervices qu'ils pourront nous rendre par leurs ſoins, par leurs pas, par leurs entremiſes, par la faveur de leurs amis; mais il faut les mettre le moins que l'on peut à l'épreuve délicate de la bourſe, à moins qu'on ne connoiſſe parfaitement le fond de leur cœur, & qu'on ne ſoit bien aſſûré que leurs offres ſont ſinceres. Il eſt conſtant, diſoit l'autre jour un homme d'eſprit, que Cleobule m'aime cordialement, qu'il voudroit me procurer tous les biens du monde, que ſes ſouhaits pour ma felicité ſont ſinceres, que tant qu'il ne tiendra qu'à faire des vœux, ou des pas, à prôner partout ce qu'il me croit de merite & de capacité, il le fera du meilleur de ſon cœur, mais il y a un endroit

par lequel il ne faut point le tâter, chacun a ſon foible, & comme je connois le ſien, j'évite de tenter auprès de lui des épreuves qui pourroient me faire croire qu'il ne m'aime pas au point auquel je ſai qu'il me cherit. Je ne veux point donner occaſion à ſon cœur de me mettre en balance avec ſon or, je ne ſuis pas de ces gens qui ne regardent leurs amis que comme des moutons qu'ils cherchent à tondre.

* Tout le monde ſe flate ſur l'eſprit, il y a peu de gens qui ne croyent en avoir; cependant il y en a peu qui en ayent en effet. Avoir de l'eſprit, n'eſt pas d'avoir de ce brillant, & de cette vivacité, qui vont ſi vîte & ſi loin, l'avantage de concevoir aiſément n'eſt qu'une partie de l'eſprit. Il faut de la ſolidité, du jugement, de la force, & de la penetration dans l'eſprit. Ces dernieres parties ſont

les

les plus néceſſaires & les plus eſſentielles; elles ſont l'ame de l'eſprit, la vivacité n'en eſt que le corps, dont la beauté faute ſouvent aux yeux. Un eſprit qui a de la vivacité, eſt une pierre qui a de l'éclat; celui qui a de la vivacité & du jugement, eſt un Diamant qui a tout ce qu'il faut pour le rendre précieux.

* Cauſe de mauvais ménage.

Quelqu'un exagerant l'exceſſive dépenſe
Qu'un commerce d'amour fait faire à bien des gens,
Elle eſt encor plus grande qu'on ne penſe,
Dit une femme adroite & fine juſqu'aux dents,
Qui ſans doute en ſavoit des nouvelles certaines,
Son mari comme un autre ayant par ſes fredaines,
Et ſa débauche, un peu ruiné ſa maiſon,
Oui, continua-t-elle avec grande raiſon,

On auroit peine à croire comme
Jamais de tels excez famille ſe ſauva,
Car, quelque bien renté qu'enfin puiſſe être un homme,
Toûjours tout le liquide y va:
Doit-on s'étonner ſi de rage,
Une femme voyant cela
Ne peut pas en demeurer là,
Sans avec ſon mari vivre en mauvais ménage?

* Il y a quatre choſes qui nous font reconnoître un veritable ami; la premiere eſt une liberté prudente avec laquelle on reprend un ami des foibleſſes dont on juge qu'il doit ſe corriger; la ſeconde eſt la douceur d'une ſocieté pleine de franchiſe & de confiance, d'où naît le conſeil reciproque dans les affaires; la troiſiéme eſt une juſtice courageuſe, qui nous fait prendre puiſſamment la défenſe d'un ami abſent contre ceux qui l'attaquent, & qui nous anime à ren-

rendre partout, malgré ſes ennemis, un témoignage avantageux à ce qu'il a de bonnes qualitez, afin d'établir, d'augmenter & de ſoûtenir ſa reputation; & la quatriéme, c'eſt de lui ſervir d'apui & de conſolation dans ſes adverſitez.

*. C'eſt la proſperité qui donne les amis, mais c'eſt l'adverſité qui les éprouve.

* Les amis de Socrate témoignant être irritez de ce que quelqu'un qu'il avoit ſalué, ne lui avoit pas rendu ſon ſalut. *Pourquoi ſe fâcher*, leur dit Socrate, *de ce que cet homme n'eſt pas ſi civil que moi?*

* La peine perdue.

Une fille, de qui la Mere
Venoit de trépaſſer ſans la précaution
De prendre auparavant cette Extréme
Onction,

tiens quite à l'égard de cette obligation.

* L'heureuſe Equivoque.

Un jeune homme Perigordin,
D'apetit haut & de goût fin,
Prévoyant qu'un jour ſa fortune
Devoit ne pas être commune,
Quoique miſerable pié plat,
Prétendoit à l'Epiſcopat,
Croyant qu'à moins d'un dioceſe
Il ne pouvoit vivre à ſon aiſe.
Auſſi fut-il enfin depuis
Fait Evêque de ſon pays,
Par ſa Gaſconne hardieſſe,
Qui lui fit ce bon tour d'adreſſe.
Car ſon Prince, auquel il plaiſoit
Pour tous les bons mots qu'il diſoit,
S'informant à lui de ſa race,
Obſcure, & fort dans la diſgrace,
Il dit, ſans paroître étonné;
Gueux je ſuis en ce monde né,
Je ſuis Gueux encor à cette heure,
Et Gueux il faut que je demeure,
Puis qu'enfin je veux Perigueux.
L'équivoque aiſée à comprendre,

Au Roi s'étant bien fait entendre,
Le drôle obtint ce qu'il voulut,
Et bien-tôt Perigueux pour ſon Evêque l'eut;
Tant il eſt vrai qu'un peu d'audace,
Quand la fortune veut, eſt de grande efficace.

* Ce n'eſt point de nos proches, & de ceux que le ſang a liez avec nous, dont nous devons attendre le plus de ſervices; & qui conte ſur eux s'abuſe, la jalouſie & l'intérêt les éloigne plus de nous que les étrangers; & il ſemble qu'en matiere d'amitié il en ſoit à l'égard des parens & des étrangers comme en amour à l'égard d'une femme & d'une Maîtreſſe; une femme, qui nous connoît & nous examine de près dans la vie familiere, voit plus nos défauts qu'une Maîtreſſe, à qui nous prenons ſoin de ne nous montrer que du côté que nous pouvons plaire; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes

mes pour l'ordinaire moins aimez d'une femme que d'une maîtresse; de même nos parens, qui nous ont pratiqué dès nôtre enfance, connoissent plus nôtre foible que les étrangers, auprès desquels nous nous masquons avec plus d'exactitude; & voilà pourquoi un homme de merite est infiniment plus honoré des étrangers que de ses propres parens, & que la Verité Incarnée a dit elle même que les Prophetes ne recevoient pas dans leur patrie l'honneur qu'ils meritoient, parce qu'ayant été connus de leurs proches dès leur enfance, sous un autre idée, que sous celle de Prophete, cette premiere idée, qui reste toûjours, diminue le respect qu'on devroit avoir pour eux.

* Il n'y a point d'amitié sur laquelle on doive moins conter, que sur celle d'un devot grimacier; ces sortes de gens ne s'aiment qu'eux-

mêmes, leur attache à l'interêt eſt incomprehenſible; & manquant de ſincerité avec Dieu, il n'eſt pas poſſible qu'ils en ayent avec les hommes. Lors qu'ils ne veulent pas agir pour vous, ils ont toûjours en main le faux prétexte de l'intérêt du Ciel, mais qui n'eſt au fond que le voile de leur propre intérêt, qui ne s'acorde pas avec ce que vous deſirez d'eux.

* Il y a de quatre ſortes d'hommes touchant la pieté. Les uns ſont veritablement pieux dans le cœur, quoi qu'ils ayent des dehors qui ne les diſtinguent pas des ſages mondains. Il y en a d'autres pieux d'une pieté ſincere, qui ont un exterieur conforme à leur humiliation interieure, & qui s'attirent une veneration très-juſte. Il y a des dehors devots, qui ne ſont que des maſques poſtiches, d'hypocrites qui n'ont d'autre but que d'abuſer de la crédulité de ceux qui

ne

ne regardent que l'écorce. Et enfin il y a les libertins de profeſſion, qui ne ſe maſquent point dans le commerce du monde, & qui font profeſſion de n'avoir aucune pieté.

* Deux Gentilshommes à peu près de même âge & de même taille, avoient épouſé depuis quatre ans deux femmes bien faites, qu'ils aimoient beaucoup, & dont ils étoient tendrement aimez ; mais dont ils n'avoient eu aucun enfant. Comme ils avoient de grands biens, & qu'ils craignoient de ne laiſſer point de ſucceſſeurs, il n'eſt rien qu'ils ne tentaſſent pour rendre leurs femmes fecondes, remedes, purgations, eaux minerales, tout étoit mis en uſage. Et parce que les Medecins leur dirent qu'il faloit réiterer ces remedes à diverſes fois, ces Meſſieurs ne manquoient pas d'aller tous les ans avec leurs Epouſes aux Eaux de Bourbon. Il arriva une fois qu'il y étoient,

que le tems étant fort beau il y eut plus de foule qu'à l'ordinaire, toutes les hôtelleries étoient remplies ; & ces deux Gentilshommes ne pûrent trouver qu'une chambre, où il y avoit pourtant deux lits ; cela ſuffiſoit pour eux & leurs femmes, car pour leurs valets ils coucherent où ils pûrent. S'étant donc mis en poſſeſſion de leur chambre, & ayant ſoupé en très-bonne compagnie, ils propoſerent à leurs femmes d'aller prendre un peu le frais & de jouïr du plaiſir de la promenade. Mais elles dirent qu'elles étoient fatiguées du voyage, & qu'étant obligées de ſe lever bon matin pour prendre les eaux, elles ſeroient bien aiſes de ſe delaſſer, & de ſe coucher bien-tôt ; Mais que pourtant ils ne ſe privaſſent pas eux-mêmes de ce plaiſir. Ces bons maris, qui ne vouloient point contraindre leurs femmes, ni ſe contraindre eux-mêmes, firent

rent tout ce qu'elles voulurent ; ils allerent ſe promener, ils virent là tout ce qu'il y avoit de beau monde de l'un & de l'autre ſexe ; & ce tems leur parut ſi court, qu'il étoit près de minuit quand ils arriverent à leur logis. Leurs femmes étoient couchées il y avoit deux heures, elles dormoient profondement, & leurs maris, de peur de les éveiller, firent le moins de bruit qu'ils pûrent en ſe couchant ; ils ſe deshabillerent, ils éteignirent eux mêmes la chandelle, & chacun d'eux ſe mit le plus doucement qu'il pût au lit, où il croyoit de trouver ſa femme. On ne ſait pas bien ſi leurs Epouſes n'avoient pas bien diſtingué les lits, qui avoient été arrêtez par leurs maris, ou ſi ces Meſſieurs eux mêmes, diſtraits par les differens objets qu'ils avoient vû à la promenade, ou peut-être accablez du ſommeil, prirent un lit pour un au-

autre ; quoi qu'il en ſoit, car cela ne fait rien à l'affaire, ces deux Gentilshommes au lieu de s'aller mettre chacun auprès de ſa femme, s'allerent coucher avec celle de ſon ami. Ces quatre perſonnes paſſerent ainſi toute la nuit, ſans qu'aucune d'elles s'aperçût de cet étrange *qui pro quo*. On peut bien croire que ces Meſſieurs, qui ſouhaitoient tant d'avoir des enfans, & qui étoient allez là pour cette ſeule raiſon, ne paſſerent pas toute la nuit ſans rien faire, & qu'ils travaillerent de toute leur force à la propagation de leur eſpece. Leurs belles Epouſes, qui avoient le même deſir, s'y employerent auſſi avec affection & avec toute l'ardeur de leur ſexe. Enfin, le matin étant venu, on voit paroître le jour, on ſonge à ſe lever, on tire le rideau, on ſe parle. Mais qui pourroit exprimer la ſurprise de ces deux femmes, & de ces deux maris, à la

vûe

vûe d'une ſi étrange metamorphoſe ? Ils demeurent tous confus, ils ſont tous quatre muets, & interdits, perſonne n'oſe parler, aucun n'a la force d'interroger ſon voiſin, ni de lui demander comment il a paſſé la nuit, de peur d'en trop aprendre. Chacun ſe flate que ſon Compagnon a dormi toute la nuit, chacun ſe conſole d'avoir au moins tiré parti d'une affaire ſi delicate, & de n'être pas la dupe. Chacun ſavoit bien ce qu'il avoit fait de ſon côté, mais il étoit en peine d'aprendre ce qui s'étoit paſſé à l'autre bout de la chambre. Aucune de ces femmes n'oſoit regarder ſon mari, & encore moins celui qui venoit d'occuper ſa place ; & les maris n'oſoient pas regarder leurs femmes, de peur de voir ſur leur viſage des marques trop certaines d'un affront irreparable. Il ſe paſſa une Scene muette, qui exprima pluſieurs

ſieurs paſſions differentes. Enfin, il y en eut un plus impatient, qui tirant bruſquement ſa femme par le bras, lui dit tout en colere, pourquoi vous allâtes vous coucher dans cet autre lit? Ne ſaviez vous pas que c'étoit celui-ci que j'avois arrêté pour nous deux? J'avois crû, dit elle, que c'étoit l'autre, & je vous prie de ne me pas quereller pour une choſe dont j'ay plus de chagrin que vous, & dont je ne me conſolerai de ma vie. Tant pis, lui dit ſon mari, qui ne connut que trop, au langage de ſa femme, ce qui s'étoit paſſé entre elle & ſon voiſin; mais il n'étoit pas juſte auſſi que les rieurs ne fuſſent que d'un côté. La femme de celui qui n'avoit pas encore parlé, paroiſſant toute honteuſe, donnoit aſſez à connoître qu'elle n'étoit pas plus nette que ſa voiſine. Enfin, dit ce mari qui parut plus raiſonnable, ce qui eſt fait eſt fait, & tous

tous les hommes ne le ſauroient empêcher. Nous ſommes à deux de jeu, nous avons fait, comme on dit, troc de Gentilhomme, ſans nous demander du retour, laiſſons paſſer doucement la choſe, la volonté fait tout dans ces affaires, c'eſt un pur effet du hazard, nous ſommes aſſûrez de la chaſteté de nos femmes, plaignons les, & les conſolons, au lieu de les porter au deſeſpoir. Que ſavons nous ſi Dieu s'eſt voulu ſervir de ce moyen pour nous donner un enfant à l'un & à l'autre? & ſi cela arrive, qu'y a-t-il à faire qu'à conter de cette nuit? Et ſi nos femmes ſont enceintes, quand leur fruit ſera meur, & qu'elles auront accouché, chacun prendra ce qui lui apartiendra; & ces enfans ne ſeront pts moins à nous que ſi nous les avions eus de nos propres femmes. Il y en eut une qui voulut repliquer, & qui dit, que cela leur

leur ſeroit bien fâcheux, qu'on leur arrachât un enfant qu'elles auroient nourri & porté neuf mois dans leur ſein, & qu'on leur en donnât un autre, où elles n'auroient aucune part. On leur ferma la bouche, en leur diſant, que c'étoit pour les punir de la bevûe qu'elles avoient faite en changeant de lit, qu'il faloit que la choſe allât ainſi, que l'enfant qu'on leur donneroit ſeroit celui de leur mari. Et que puis que les hommes regardoient ſouvent comme leurs, des enfans qui n'apartenoient qu'à leurs femmes, elles pouvoient bien en recevoir une fois de la main de leurs maris; & qu'elles pourroient toûjours diſtinguer leur propre enfant de celui qu'on leur ſupoſoit, & leur donner leur bien, ſi elles le jugeoient à propos. Un jugement ſi ſage apaiſa d'abord le tumulte, tout le monde ſe tut, chacun fut content, & au bout

de

de-neuf mois ces deux femmes accoucherent chacune d'un garçon.

* Tous ceux qui ont blâmé le Theatre l'ont conſideré comme il étoit autrefois, & ſont entrez avec un zéle pieux dans les juſtes ſentimens que les anciens Peres avoient conçus contre les ſpectacles des Payens. Mais ce n'eſt plus de même, & le Theatre eſt aujourd'hui devenu une Ecole de vertu, & une cenſure du ridicule des hommes.

* Le Theatre eſt une de ces choſes qu'on doit tenir pour indifferentes, & que le bon uſage ou l'abus peut rendre, comme la converſation, bonne ou mauvaiſe. Il faut y aller pour égayer ſon eſprit, & non pas y émouvoir ſon cœur, tirer ſon divertiſſement de ce qui nourrit cet eſprit, mais regarder avec indifference ces intrigues d'amour & ſeulement comme

me un nœud neceſſaire à la Fable, & les recits paſſionnez comme les tableaux ou les ſtatuës d'une Galerie, qui ne donnent aucune émotion à ceux qui ont l'eſprit bien tourné. Il faut y aller toûjours dans la vûe d'y profiter, & de s'y corriger en ſe divertiſſant; & il faut ſur tout ce qu'on entend faire une continuelle reflexion ſur ſoi même, pour corriger ſes défauts, & s'animer à la vertu.

* Charles Quint s'étant un jour aproché fort près du Canon; & un Capitaine lui diſant de ne pas expoſer ainſi ſa perſonne, il lui répondit en riant; *A-t-on jamais vû qu'un Empereur ait été atteint d'un boulet?*

* L'homme qui ne recule jamais.

Un Gaſcon deſirant d'aprendre
Seulement à danſer autant qu'il le falait

Pour

Pour ſe tirer d'affaire au Bal, s'il s'y
trouvoit,
Et que par bienſeance il ne pût s'en dé-
fendre;
Un jour donc qu'en ſale il alla,
Le Maître, ſi tôt qu'il fut là,
Pour ne point perdre tems, le fait mettre
en poſture,
Et lui donne de ſes leçons,
Lui fait faire les pas avecque leur fi-
gure,
En avant, à côté, le tourne en cent
façons.
Le Gaſcon s'en aquite en la même ma-
niere,
Qu'on le voit en tout aprentif;
Mais quand ce vint aux pas qu'il faut fai-
re en arriere,
Le Maiſtre eut beau parler, l'Ecolier
fut retif,
En diſant, Cadedis je renonce à la dan-
ſe,
Et n'en veus rien ſavoir, ami, je vous
promets;
Car ſeulement j'avance,
Et ne recule jamais.

* Un grand avantage que les perſonnes communes ont ſur les Grands

Grands, c'eſt que les premiers peuvent plus facilement diſcerner par des épreuves ſûres leurs vrais amis des faux ; au lieu que les autres ne peuvent jamais ſavoir ſi les ſervices qu'ils reçoivent d'un homme, partent de ſon amitié ou de ſon interêt ; car l'amitié que l'on témoigne aux Favoris, n'eſt pas de la nature des autres, il coûte tant de pas, tant de peines, tant de baſſeſſes pour arriver à l'amitié des Grands, qu'il eſt difficile qu'on la cherche par d'autres motifs que par celui de l'interêt. On ne s'attache à eux que pour attirer ſur ſoi un écoulement de leur fortune ; & ainſi l'interêt étant le motif qui les en aproche, dès que la cauſe ceſſe, l'effet tombe, & le coup n'eſt pas plûtôt donné, qu'on tourne le dos au diſgracié, & qu'on prend de nouvelles meſures pour s'acrocher à ceux qui ſuccedent à leur faveur. Quand le Nepotiſme étoit en regne

gne à la Cour de Rome, c'étoit un plaiſir de voir le flux & le reflux, que cauſoient les changemens des Pontifes; un Pape n'étoit pas plûtôt élevé, & un Neveu placé dans le premier Miniſtere, que des millions d'amis lui naiſſoient en une nuit; l'Oncle eſt il mort? ce Palais bâti & meublé en peu de mois, devient tout à fait deſert, les hirondelles étoient venues par legions, elles s'en retournent par nuées, & celui qui gouvernoit tout eſt obligé de ſonger à ſe faire des amis pour le regne ſuivant.

* Quoique la Table ſoit le lien de la ſocieté & de l'amitié, & qu'elle ſerve même à reſſerrer de tems en tems les liens d'une veritable amitié, c'eſt pourtant une erreur fort groſſiere de s'imaginer que des amis, dont la ſeule Table aura fait l'épreuve, ſoient des amis fideles & ſur leſquels on puiſſe faire fond. Martial s'en explique agrea-

agreablement. Cet homme, dit-il, que ta Table a fait ton ami, penſes tu lui trouver un cœur fidéle & ſincere? non, ne l'eſpere pas; il aime tes ſoupes, tes biſques, tes ragoûts, ton rôti, tes entremets, ton vin de Champagne, tes liqueurs exquiſes, & non pas toi. Un Ancien a dit que c'eſt une grande erreur de chercher un Ami ſur la place publique, & de l'éprouver à la Table. Souvent même la Table eſt un piege pour y ſurprendre ceux qu'on veut perdre; des perfides viennent manger ton ſoupé, pour épier tes paroles, ſonder ton cœur, tirer ton ſecret, & te trahir. C'eſt ce qui arrive tous les jours, & les experiences n'en ſont que trop frequentes.

* Quelqu'un demandant à Ariſtippe, ce que la Philoſophie lui avoit apris, *A bien vivre avec tout le monde*, répondit-il. Cette réponſe eſt d'autant plus juſte, que

que c'eſt l'une des plus grandes utilitez qu'un homme ſage puiſſe tirer des ſes études & de ſes reflexions, puiſque l'homme ayant beſoin de la ſocieté pour vivre commodement & agreablement, plus il eſt ſage & plus il doit contribuer au bien de cette ſocieté, en ſe rendant agreable à ceux qui la compoſent.

* A bon Chat bon Rat.

Un bon Gaillard un peu gouteux,
Connu pour aimer fort les femmes impudiques,
Voyant un Tonſuré, homme peu vertueux,
Comme ſont la plûpart des Eccleſiaſtiques,
Podagre malheureux autant ou plus que lui,
Lui dit pour inſulter encor à ſon ennui,
C'eſt pour avoir été trop ſouvent à Matines;
Et vous, lui répondit ce Beneficié,

N'êtes aſſûrement ſi maleficié,
Que pour avoir été trop ſouvent aux
Maſtines.

* Lors qu'un homme & une femme auront bien compris ces trois buts du Mariage ; dont le premier eſt pour empêcher la confuſion & régler les ſucceſſions ; le ſecond, pour ſe donner un ſecours mutuel dans la proſperité & dans l'adverſité ; & le troiſiéme, pour mettre un frein à l'intemperance naturelle ; lors, dis-je, qu'ils auront bien compris ces trois buts, & qu'ils agiront dans la vûe d'y ſatisfaire, ils trouveront qu'il n'y a rien de ſi doux que ce lien, lorſqu'on agit conformement à ſon intention. Ainſi on ne doit imputer tout le mal qui arrive qu'au peu de réflexion qu'on fait ſur ces buts du Mariage. Les Femmes, au lieu de penſer qu'elles entrent avec un mari pour être

la

la colomne de ſa maiſon, la moitié de lui même, & par conſequent obligées d'aporter tous leurs ſoins à ſoulager ſes peines ; elles ſe perſuadent que le mariage eſt pour elles une porte à la licence & à la domination ; qu'elles prennent à leurs côtez un eſclave, qui ne doit penſer qu'à travailler à leur fournir tout ce qui eſt neceſſaire à leurs plaiſirs, ou à contenter leur avarice ; & cet empire, dans lequel elles s'imaginent entrer, leur ôte tout d'un coup cet eſprit de complaiſance, qui eſt la pierre fondamentale du repos domeſtique.

* On demande s'il eſt bon ou mauvais à un homme de ſe marier ? Si l'on prenoit les ſuffrages de ceux qui en ont couru la carriere, & qu'ils vouluſſent bien donner leur avis, ſuivant qu'ils ſe ſont trouvez bien ou mal pourvûs, je ſuis ſûr qu'à la plûralité

des voix la negative l'emporteroit. Et effet ſi l'on examinoit avec attention tous les déplaiſirs, qui dans un mauvais menage ſuivent l'apât trompeur de ce lien, je ne croi pas qu'un ſeul homme voulût y penſer. C'eſt une priſon, remplie d'amertumes & de dégouts, qui ſouvent n'a de beau que la porte par laquelle on y entre, & de conſolant que celle par laquelle on en voit ſortir ſon Camarade. C'eſt une belle cage. Tous les Oiſeaux qui ont la liberté s'imaginent que celui qui eſt dedans eſt le plus heureux Oiſeau de la terre; tous deſirent d'y entrer, mais ils n'y ſont pas plûtôt dedans, que raſſaſiés du premier repas qu'il y font ils voudroient en être dehors. Cependant il faut dire ſur ce ſujet ce que Metellus diſoit aux Romains: „ Si l'on „ pouvoit être ſans femme, on s'en „ paſſeroit volontiers; mais puiſ-

„ que

„ que la Nature veut, que lorſ-
„ que nous ne les poſſedons pas,
„ nous croyons ne pouvoir vivre
„ agreablement ſans elles, & que
„ dès que nous les poſſedons, nous
„ ne puiſſions vivre avec elles ſans
„ incommodité, il vaut mieux ceder
„ à l'utilité publique, qui deman-
„ de des enfans, que de ſe don-
„ ner la tranquilité particuliere en
„ ſe privant de femme. Ce qu'il y a au moins de ſûr, c'eſt que de tous les malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme, le plus grand eſt celui d'être mal marié.

* Le Medecin rebuté.

Un Medecin fort âpre à faire quelque
cure,
Voyant d'un gros Roger bontems
La trop brillante enluminûre,
Lui dit que par de prompts & ſûrs medi-
camens
Il décoloreroit ſa trogne,
S'il vouloit ſeulement lui donner cent écus.

A quoi ce ſuppôt de Bacchus,
Ce venerable Yvrogne,
Repartit, Monſieur le Docteur,
Je ne vous penſe point du tout aſſez habile,
Pour avec cent écus m'ôter une couleur,
Qui pour l'avoir ainſi m'en coûte plus de mille.

* Le Gouteux.

Un jour comme on parloit d'un biberon gouteux,
Et qu'on diſputoit fort des cauſes de ſa goute;
Que voit on, dit quelqu'un, en cela de douteux?
La Goute lui vient de la Goute.

* On regarde aujourd'hui une Banqueroute comme un moyen infaillible pour rétablir les mauvaiſes affaires d'un homme. C'eſt ce qu'on apelle l'emetique des gens ruinez. Quand on veut faire un ſi bon coup, on prend ſon tems qu'on eſt en odeur de fortune & d'o-

d'opulence. Quand tout vous rit, & que le monde eſt bien infatué de vos richeſſes, on prend à toute main l'argent qu'on vous offre, & on fait grande dépenſe à l'ordinaire ; & puis un beau matin, après avoir mis tous les meilleurs effets dans une caſſette, on déloge à petit bruit, & on donne ordre de dire à tout le monde qu'on ne ſait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté de groſſes ſommes d'argent s'allarment, la frayeur les prend ; d'abord ils propoſent de perdre le tiers de leur deu. A cela, point de réponſe. Ils s'aſſemblent, ils vont, ils viennent, ils ſe tourmentent. A la fin, deſolez de vôtre abſence, & ne ſachant ſur quoi ſe vanger, ils font dire ſous main qu'ils perdront les deux tiers, ſi on veut aſſûrer l'autre. Quand ils ſe mettent comme cela à la raiſon, on entre en pourparler ;

on écoute, on negocie; & enfin après un bon contrat, bien & dûement homologué, vous révenez ſur l'eau avec quelques cens mille livres d'argent contant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence, une ſeule fois en ſa vie, n'eſt il pas pour jamais au deſſus de ſes affaires?

* Bien attaqué, bien défendu.

Certain Comte & certain Abé,
Mais Comte, mais Abé de pure fantaiſie;
Pour ceux qui vouloient bien par ſimple courtoiſie
En venir ſur ce point avec eux à jubé,
Se trouvant tous deux d'une bande
Où ce n'étoit qu'Abé par ci, qu'Abé parlà,
Le Comte ſoi diſant ennúyé de cela,
A l'Abé prétendu s'adreſſe, & lui demande,
Sans beaucoup de façon,

Mon

Monſieur l'Abé, car nous nous connoiſſons,
De grace, tirez moi de peine,
Et me faites un peu ſavoir,
En quelle place c'eſt ou voiſine ou lointaine,
Que vôtre Abbaye on peut voir?
Ma ſurpriſe n'eſt pas peu grande,
Répond l'Abé, quand il l'eut écouté,
De vous oüir, Monſieur, faire cette demande,
Puiſque mon Abaye eſt dans vôtre Comté.

* Le Courtiſan peu à la mode.

Un bon vieux Roi des anciennes Gaules,
De ſon Epargne, un peu foible d'épaules,
Sans trop d'égards tout le fonds dépenſoit,
A ce qui plus à ſon eſprit plaiſoit.
De ce Roi donc le plaiſir non modique
Etant d'avoir toûjours bonne Muſique,
Pour y fournir il mettoit au biſſac
Ses ſujets, qu'il ſuçoit & ab hoc & ab hac;

Et comme en augmentant de la ſorte la
Taille,
Il ne faiſoit ſans doute en cela rien qui
vaille,
Un jour qu'extaſié de joye il écoutoit
Un concert, qui charmoit bien moins qu'il
ne coutoit,
Il demande à quelqu'un, qui ſe trouva
là proche,
De ces gens de droit pié, exemts de tout
reproche,
Ce qu'de ſa Muſique enfin il lui ſem-
bloit?
Cet homme ſans façon, & qui point ne
babloit,
Lui dit, qu'il n'y pouvoit découvrir
qu'une faute,
C'étoit qu'à ſon avis la Taille† étoit trop
haute.

* Philippe Roi de Macedoine diſputoit avec un habile Muſicien de la beauté d'un air. *Ce ſeroit grand dommage, Seigneur,* lui dit le Muſicien, *que vous euſſiez été aſſez malheureux pour ſavoir cela mieux que moi.* Ce bon mot

† *La Taille eſt une des quatre parties de la Muſique.*

mot contient une leçon aux hommes élevez, de ne pas affecter d'exceller dans des connoiſſances de cette nature, parce que cela ne convient qu'à ceux qui en font profeſſion. Ce n'eſt pas que les beaux Arts, comme la Muſique & la Peinture, ſoïent indignes de l'aplicarion des honnêtes gens; Mais ils les doivent regarder comme un agreable amuſement pour ſe delaſſer de leurs autres emplois plus ſolides & plus élevez, & n'en pas faire leur paſſion dominante, ni leurs occupations réglées; car dès qu'ils en uſent autrement, ils negligent le ſoin de leur gloire, en s'apliquant à des choſes vaines & inutiles, au lieu de s'apliquer à exceller en celles qu'ils ſont obligez de ſavoir.

* Demande de juſte reſtitution.

Un homme marié, d'humeur un peu volage,
Viſitoit dans ſon voiſinage,
Si frequement qu'il n'en bougeoit,
Certaine gaillarde coquete;
Dequoi ſa femme enfin fut fort mal ſatisfaite,
Et non ſans cauſe en enrageoit;
Mais que faire en telle occurrence,
Sinon s'armer de patience,
En attendant qu'il plût aux Cieux,
Que les choſes allaſſent mieux?
Un jour que le Galant avecque ſa Galante
S'alloit traiter gaillardement,
Celle-ci de concert avecque ſon Amant,
Fit prendre deux chapons, & dit à ſa ſervante,
Qu'elle allât de ce pas les porter de ſa part
A cette pauvre femme, afin qu'elle prît part
Aux bons repas qu'ailleurs ſon Mari ſavoit faire.

De-

Dequoi pourtant ne ſe ſouciant guere,
Elle répondit froidement
A cette Meſſagere après ſon compliment,
Remporte ta volaille, & dis à ta Maï-
treſſe,
Que je ne pretens faire avec elle aucun
troq,
Que de grand cœur ſes chapons je lui
laiſſe,
Et qu'elle me rende mon Coq.
Ce qui porte à faire comprendre,
Auſſi vîte que la galop,
A quiconque le veut entendre,
Que chacun le ſien n'eſt pas trop.

* L'an 1540. le jour de S. Matthieu, Charles-quint, qui étoit alors à Gand, ayant eu avis que ſon frere Ferdinand Roi des Romais étoit arrivé à Bruxelles, reſolut de prendre la poſte, quoiqu'il fût déja nuit, & s'étant fait ouvrir les portes, il partit accompagné de Meſſieurs de Beveren & de Condé; la nuit étoit fort avancée, quand il arriva au village de Ber-

Berchem près de Bruxelles, & l'obſcurité l'empéchant de continuer ſon chemin, il fit lever un payſan pour lui ſervir de guide juſqu'à la ville. Cet homme, qui avoit encore la tête échauffée de l'excez qu'il avoit fait ce jour là, & flâté de l'eſpoir d'une juſte reconnoiſſance, ſortit une lanterne à la main, & s'adreſſant à l'Empereur, il lui demanda ſon nom ; l'humeur gayé & groteſque du Payſan plut ſi fort à l'Empereur, qu'il lui dit qu'il s'apelloit Charles. Ayant enſuite fait quelques pas, & ſe ſentant preſſé de lâcher ſon eau, il lui dit de tenir la lanterne juſqu'à ce qu'il eût lâché ; étant en beſogne il lui échapa certain bruit, qui obligea le Prince de lui dire en riant, tu pettes Camarade ? Le Payſan repliqua, Oui dea, il n'y a ſi bon rouſſin qui ne pette en piſſant, & c'eſt

mon

mon ordinaire de petter quand je piſſe. A cette réponſe innocente & naïve l'Empereur ſe prit à rire ; & raconta dès le ſoir cette plaiſanterie à ſon frere & à ſa ſœur, qui en rirent à leur tour, & plaiſanterent agreablement ſur ce ſujet. Le lendemain il fit venir le Payſan à la Cour, qui ayant eu le tems de s'examiner en chemin, & de ſonder tous les replis de ſa conſcience, ne laiſſa pas de ſentir un terrible trouble, quoique ſa vie ne lui reprochât aucun crime, pour lequel il dût étre dans ces aprehenſions. Il fut preſenté devant Sa Majeſté, qui le voyant tout decontenancé, & auſſi immobile qu'une ſtatue, lui demanda d'où lui venoit ce changement, après la gayeté qu'il lui avoit fait paroître, en lui preſentant la lanterne. Le Payſan à ces mots penſa tomber de ſon haut, & ne lui répondit qu'en

qu'en haussant les épaules, & par des gestes qui marquoient son trouble & sa confusion. L'Empereur soûriant de le voir dans une si morne figure, lui dit que pour reconnoissance de sa gentillesse, & en memoire de la lanterne, il l'exemtoit sa vie durant de toutes tailles, impots, aides, & subsides.

* Quand les Princes Othomans veulent remplir leurs coffres, ils en ont toûjours un moyen sûr, qui est de regarder ceux qui mettent la main à leurs Finances, comme des éponges, qui s'étant remplies, sont pressées tout d'un coup & dégorgent en un moment l'eau qu'elles ont prise à loisir.

* Quand on a de l'argent, il faut chercher de l'honneur; & quand on a un sang illustre, qui n'est pas soûtenu de grands biens, il faut chercher des échalats pour apuyer

apuyer les ſeps, & des rames pour faire voguer la galere. C'eſt une communication mutuelle qui ſe doit faire de la richeſſe à l'honneur, afin que l'une devienne reciproquement la ſource de l'autre. Et en effet le ſang bas ſe trouve par ces alliances ſi bien confondu avec le ſang illuſtre, que dès la ſeconde race on ne les diſtingue preſque plus.

* Dans ce monde tout ſe vend, & principalement le credit & la faveur. Les hommes content les paroles qu'ils diſent & les pas qu'ils font pour les autres, & les mettent dans la balance, pour n'en donner qu'à proportion du profit qu'ils en tirent. Socrate reviendroit ſur terre avec ſa vertu, qu'on ne s'employeroit pas pour le tirer d'affaires, parce qu'on ne verroit pas qu'il en pût revenir aucun profit.

* La Coqueterie eſt l'Antipode

de du Mariage. Une fille coquete reſſemble à ces vins petillans, dont tout le monde veut tâter, & dont perſonne ne veut acheter pour ſon ordinaire.

* Il en eſt du mariage comme de la peinture. Ce n'eſt pas toûjours le grand jour qui en fait la beauté, & les ombres y ont leur merite comme le reſte. La meilleure politique que puiſſe avoir un Epoux, c'eſt de ne conſiderer ſa femme que dans un point de vûe. Les Lunetes d'aproche ne ſont point avantageuſes pour les maris; & le moins qu'ils puiſſent voir eſt toûjours le mieux.

* Le pour & le contre du Mariage.

Oui, l'Hymen eſt des Dieux le plus parfait ouvrage,
C'eſt le port aſſuré dans le libertinage,
Le nœud qui nous unit avec de doux accords,

La

La porte des plaiſirs qu'on goûte ſans remords,
Le bridon qui retient la jeuneſſe fougueuſe,
L'onguent qui guerit ſeul la brûlure amoureuſe,
Des bleſſûres du cœur l'apareil ſouverain,
Et la forge en un mot de tout le genre humain.
Non, l'Hymen, tel qu'il ſoit, eſt un dur eſclavage;
Une mer, où l'honneur bien ſouvent fait naufrage,
Un grand chemin rempli de voleurs dangereux,
Une terre fertile en bois malencontreux,
Un magazin de fraude, où l'on fait de commande
Marchandiſe mêlée, & bien de contrebande,
C'eſt l'écueil du plaiſir, pour tout dire en un mot,
C'eſt une ſouriſſiere, où l'on attrape un ſot.

* L'A-

* L'Amour ſeroit bon à être Courrier, car il fait faire terriblement du chemin en peu de tems.

* Le cœur d'une femme eſt un vrai miroir qui reçoit toutes ſortes d'objets, ſans s'attacher à pas un. Aujourd'hui c'eſt une petite chienne qui l'amuſe, demain ce ſera un Perroquent mignon; ſi les hommes y ſont reçûs quelquefois, ce n'eſt que par *interim*, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Mais après tout n'eſt-il pas juſte qu'elles ayent leur revanche? Car comment les hommes d'àpreſent regardent-ils les femmes? Comme des commoditez de paſſage, où l'on vient ſe délaſſer des fatigues d'un grand repas, & pour ainſi dire, faire la digeſtion agreablement.

* François Bacon fameux Chan-

ce-

celier d'Angleterre mourut ſi pauvre, à cauſe de ſon exceſſive liberalité, qu'à peine laiſſa-t-il dequoi s'enſevelir. Un peu avant que de mourir il écrivit une letre pitoyable à Jaques I. Roi d'Angleterre, par laquelle il le prioit de le ſecourir, de peur qu'il ne fût reduit en ſes derniers jours à porter la beſace, & qu'il ne fût obligé à l'avenir d'étudier pour vivre, lui qui n'avoit ſouhaité de vivre que pour étudier.

* La fille ingenue.

Comme dans certaine viſite,
S'il eſt vrai ce qu'on m'en aprit,
On parloit de la mort ſubite
D'une femme de grand merite,
Qui venoit de rendre l'eſprit,
Au grand étonnement de tout le voiſinage;
Certain drôle de perſonnage,
Mettant hors ce qui lui venoit
A ce ſujet dans la penſée,
Dit que cet accident faiſoit voir clair & net

Qu'a-

Qu'une femme eſt bientôt trouſſée ;
Ah ! vraiment, dit d'un air tout à fait ingenu,
Une fille qui là ſe rencontra preſente,
J'en puis parler comme ſavante,
Car pluſieurs fois cela m'eſt avenu.
Mais helas ! la pauvre innocente,
En découvrant un fait qui n'étoit point connu,
Devoit bien l'avoir dit ainſi comme à confeſſe,
Puiſqu'elle n'entendoit aucunement fineſſe,
Et celle qui l'a raporté,
Merite qu'on la trouſſe, & que deſſus la feſſe
On lui claque des mains d'un & d'autre côté.

* Ce qu'on appelle aujourd'hui bel eſprit n'en a que le nom, & ce bel eſprit eſt de tous les eſprits celui qui l'eſt le moins. Ce bel eſprit ne paroît jamais parmi les Savans & ceux qui font profeſſion des lettres, il ne ſe trouve qu'avec des gens du ſiécle ; qui n'ai-

n'aiment que les plaiſirs, & qui ſont peu capables de juger des bonnes choſes : de belles paroles, un peu de feu, & beaucoup de hardieſſe, voilà le caractere du bel eſprit ; & en quoi il conſiſte.

* Un Peintre étant convenu avec un Marchand, de repreſenter en petit un cheval le plus furieux qu'on le pourroit peindre, ſans ſelle, ni mords ni bride. Le Peintre repreſenta ce cheval ſi fort au naturel, & ſi furieux, qu'il faiſoit peur aux cheveaux naturels, mais avec une ſelle, une bride, & un mords. Là deſſus le Marchand pretendant de n'étre pas obligé à le payer, le Juge lui ordonna de le payer, parce que, ajoûta-t-il, il étoit fort difficile de retenir un cheval ſi furieux en un ſi petit lieu ſans mords ni bride.

* La

* La Veuve de bon goût.

Une veuve la plus aimable
Qui ſoit peut-être dans Paris,
Faiſant d'un air fort agreable
Le portrait de bien de Maris;
Si, dit-elle, j'en voulois prendre
Quelqu'un pour la ſeconde fois,
Je le voudrois galant & tendre,
Tout à fait ſoumis à mes loix,
Doux, complaiſant, dont la careſſe
N'allât point juſqu'à la groſſeſſe,
Afin de goûter à loiſir
Du mariage le plaiſir.
Je lui dis, prenant la parole,
Au lieu donc de quelque gros drôle,
Lequel auroit le gouſt fort bon,
Il ne vous faudroit qu'un chapon.
Mais elle me répondit vite,
Vous ſavez mal mes apetits;
Je n'aime pas, dit elle enſuite,
Les chapons, s'ils ne ſont rotis.

* Il n'y a pas de vertu plus eſſentiellement neceſſaire à un veritable ami que la fidelité dans le ſecret, & il n'y a pas un vice plus indigne d'un homme qui veut

veut paſſer pour avoir de la probité dans le monde, que de ne pouvoir garder le ſecret ; car comme c'eſt le dépôt le plus ſacré dont un ami puiſſe vous charger, c'eſt auſſi ce qu'on doit lui conſerver avec le plus de religion. Le ſecret eſt l'ame des affaires, & ſans lui elles ne peuvent preſque jamais réüſſir. Les Anciens ont eu une ſi grande veneration pour lui, qu'ils en ont fait un Dieu, qu'ils ont repreſenté tenant le doit ſur la bouche, pour impoſer le ſilence, & pour menacer ceux qui le rompent indiſcretement.

* Il y a des choſes qu'il ne faut jamais confier à qui que ce ſoit au monde ; il y en a d'autres qu'on ne doit confier qu'à des perſonnes extrémement éprouvées ; & d'autres ne demandent pas une ſi exacte circonſpection. Il y a auſſi des hommes auſquels on pour-

roit tout confier, mais ils ſont extrémement rares; Il y en a d'autres à qui on ne doit pas confier la moindre bagatelle; & d'autres enfin qui ſont propres à une confidence circonſpecte. Ainſi lors que l'on veut confier l'intrigue ou le ſecret d'une affaire à quelqu'un, il faut peſer avec attention les choſes que l'on a à confier, & les perſonnes à qui on en veut faire part.

* Une maxime générale à l'égard du ſecret, c'eſt que dans les choſes que l'on peut executer ſeul, il ne faut jamais y employer d'autres perſonnes, étant impoſſible qu'aucun autre vous ſoit auſſi fidelle que vous le ſerez à vous même: mais ce qu'il ne faut jamais confier à quelque ami que ce ſoit, ce ſont les choſes qui touchent nôtre honneur, & qui étant ſûes pourroient directement ou par réflexion nous cauſer

ſer de l'oprobre ; Parmi ces choſes il faut mettre l'honneur de nos proches, qui par réflexion retombe toûjours ſur nous, comme l'indiſcret Demiphon, qui va faire à tous ſes amis une ridicule confidence des intrigues ſecretes de ſa femme, & des billets amoureux qu'il a ſurpris dans ſa caſſette.

* La Methode d'Arlequin pour guerir la plûpart des Maladies eſt bien plus ſûre que celle dont ſe ſervent ordinairement les Medecins, & ſes raiſonnemens valent bien le jargon de la plûpart des Medecins.

ARLEQUIN.

Sachez que vous êtes trop jeune, pour aller fouiller dans la Rate des femmes, comme dans une carriere à chagrin.

ISABELLE *en habit de Medecin.*

Mais pourtant, la region de la Melancolie. . . . .

ARLEQUIN.

Vous êtes un impertinent avec vôtre Melancolie. Quand une femme a du chagrin eſt-ce ſa Rate qui en eſt cauſe?

ISABELLE.

Qui en doute?

ARLEQUIN.

Les ignorans comme vous: çà, parlons un peu raiſon; car ce n'eſt que parlà qu'on ſe fait entendre. Quand une jeune Mariée n'a qu'une Bergame dans ſa chambre, & qu'elle eſt chagrine d'une Verdure, ou d'une Haute-lice qui lui manque; eſt-ce dans la Rate qu'on la va chercher?

ISABELLE.

Il n'y a pas de replique à cela.

AR-

ARLEQUIN.

Quand un Jaloux tient ſa femme ſous la clé, & qu'il lui défend de voir le monde, eſt-ce dans la Rate qu'elle trouvera compagnie?

ISABELLE.

Non aſſûrement.

ARLEQUIN.

Quand un Avare refuſe à ſa femme un Caroſſe, des bijoux, & les autres ajuſtemens indiſpenſables; eſt-ce la Rate ou ſon Mari qu'elle donne au Diable?

ISABELLE.

Ho, c'eſt le Mari aſſûrement.

ARLEQUIN.

Cependant, ſelon vous, le principe du chagrin eſt dans la Rate.

ISABELLE.

Je n'en démords point.

ARLEQUIN.

Venez-çà, Monſieur le Medecin. Quand vous allez deux fois par jour chez un Gros Seigneur, & qu'après l'avoir tiré d'une longue & dangereuſe maladie, il ne vous donne pour tout payement que des reverences; vous en prenez vous à vôtre Rate de ne point toucher d'argent?

ISABELLE.

Nenni, Monſieur:

ARLEQUIN.

Concluons donc, que pour guerir le chagrin il faut rémedier aux veritables cauſes du chagrin, non pas avec de la Caſſe & de la Rhubarbe, comme vous autres ignorans.

ISABELLE.

Et avec quoi donc?

AR-

ARLEQUIN.

Avec des choſes proportionnées aux maladies: ſi une femme eſt melancolique, pour être mal meublée, un Medecin qui ſait ſon métier, prend la plume, & auſſi-tôt, Recipé un lit de Damas, & une Tapiſſerie à perſonnages; & puis l'on ploye l'Ordonnance en quatre, & on la donne en main propre au Mari.

ISABELLE.

Et ſi le Mari ne ſuit point l'Ordonnance?

ARLEQUIN.

En ce cas là une femme ſe pourvoit d'ailleurs. Quand les Maris font les bêtes, tant pis pour eux.

LE DOCTEUR.

Mais quand la jalouſie d'un Vieillard chagrine une jeune femme,

de quel baume vous ſervez vous pour la guerir?

ARLEQUIN.

Tout du plus ſouverain. Recipé un Financier, & un homme d'Epée. Un Financier pour donner de l'argent, & un homme d'Epée pour le dépenſer.

ISABELLE.

Sur ce pié là les Apotiquaires ne gagnent rien avec vous?

ARLEQUIN.

Depuis trente ans que je fai la Medecine, je n'ai pas ordonné le poids de quatre Ecus de Sené, & j'en ai fait dépenſer plus de cent mille en bals, en colations & en ſerenades.

LE DOCTEUR.

Si vous gueriſſez ſi joyeuſement, vous devez avoir bien des pratiques.

AR-

ARLEQUIN.

Ma maiſon ne deſemplit point de filles qui viennent m'aprendre leurs petits beſoins : Au ſortir de chez moi, elles vont ſe mettre au lit. Les Peres auſſi-tôt m'envoyent querir ; & ſelon l'exigence des cas, j'ordonne les drogues neceſſaires. A une Mélancolique, Recipé des Violons. A celle qu'on tient trop de court, Recipé des promenades, & de frequentes viſites. A celle qui aime le jeu, Recipé trois priſes d'ombre, ou de lanſquenet.

LE DOCTEUR.

Mais revenons à ma fille, Monſieur, avec quoi la guerirez vous ?

ARLEQUIN.

Ho pour les Filles de Docteur, c'eſt ce qui nous embarraſſe.

ISABELLE.

Sont elles plus difficiles à guerir que d'autres?

ARLEQUIN.

Vraîment, c'eſt bien autre choſe. Diable, Voici tout plein de choſes, qui denotent que cette fille auroit beſoin de certaines choſes, qui produiroient autre choſe, qui ne ſeroit pas une mechante choſe. Mais la plûpart des Peres ne s'acordent pas toûjours avec nos Ordonnances. Je dis donc que quand la Fille d'un Docteur veut être mariée, ſi le Pere repugne à ſon choix, il ſe fait une revolution violente des eſprits obéïſſans, qui à force d'être gourmandez, cauſent une.... Gourmandiſe dans le cœur de la fille. Comme je parle à un Docteur, je me rends le plus intelligible que je puis.

LE

LE DOCTEUR.

Ne vous contraignez point, je vous entens de reſte.

ARLEQUIN.

Il n'y a que moi au monde qui rende la Medecine palpable. Je vous diſois donc, que quand il ſe fait un dépôt du merite d'un Garçon dans l'imagination d'une fille, pour lors il y a de certaines membranes affectueuſes, qui reſſentent les picotemens de l'Amour. Diable, je n'aprens pas cela à tout le monde. L'Amour eſt une eſpece d'Alambic, qui dégoute perpetuellement dans l'ame; *Gutta cavat*, & le reſte. Quand l'Amour a une fois gangrené l'ame, la raiſon s'enfuit comme ſi elle avoit le feu au cul. Pour lors l'eſprit éveillé de la fille ne ſonge qu'à prendre le parti que ſon pere lui refuſe. C'eſt pourquoi, dès aujourd'hui, ſi faire ſe

peut, *Recipè matrimoniorum multorum, tantorum ;* autrement ma foi la Caſſe & le Sené ne la tireront point d'intrigue. Il ne faut point vous flater. Le vrai Sené de la femme c'eſt l'homme.

LE DOCTEUR.

Monſieur Poupardin m'a pourtant promis qu'une petite ptiſane laxative.....

ARLEQUIN.

Monſieur Poupardin n'eſt qu'un Ane, & vous un ignorant. Monſieur, quand les filles ſont malades, *Recipè matrimoniorum multorum.* Diable c'eſt le grand ſecret pour ſe mettre en ſûreté.

* Je ſuis perſuadé qu'il y a peu d'hommes, & peut-être point du tout, qui n'ayent le premier principe de l'ambition, qui n'eſt autre choſe que l'amour propre, qui nous inſpire continuellement le deſir d'être plus que nous

nous ne ſommes: & ce deſir, lorſqu'il n'a que des vûes d'honneur ſans inquietude, & qu'il eſt proportionné à nôtre pouvoir, & dans l'équité, n'eſt point blâmable; Cette paſſion eſt même ſi naturelle à homme, qu'elle va chercher les cœurs juſques dans le fond des retraites..

* Le Predicateur qu'on ne doit par croire.

En ſortant du ſermon une pauvre femelle,
Que le Predicateur avoit miſe en cervelle,
Sur la peine ordonnée à certain gros peché,
Dont ſon cœur ſe ſentoit grandement entaché,
Rencontre en ſon chemin de ce Docteur la mere,
Lui parle du Sermon que ſon fils vient de faire,
Jure qu'il l'a plongée en grande affliction,

Et

Et qu'elle eſt, s'il dit vrai, dans la perdition.
Ca mon, lui répondit cette vieille Megere,
Vous auriez tantôt fait, Voiſine, de le crere;
Allez, c'eſt un bavard, qui ne fait que mentir,
Et qui, je croi, ne veut jamais s'en départir;
Il a dès le beguin cette belle habitude,
J'eus beau le châtier d'un châtiment bien rude,
Il ne peut s'en tenir, & s'il dit verité,
C'eſt un hazard tout pur, & grande charité
D'avoir pour ſes diſcours tant ſoit peu de creance.
Suivez, pour le repos de vôtre conſcience,
L'avis que je vous donne, & ne l'écoutez plus;
Vivez en paix, Ma mie; & dormez là deſſus.

* Un Seigneur Eſpagnol ſupliant un jour l'Empereur Charles V. de défendre aux Allemans ſous

ſous des peines rigoureuſes de s'enyvrer à l'avenir, il lui répondit, *Je gagnerois autant ſur cette Nation par ce commandement, que j'ai fait ſur les Eſpagnols, lors que je leur ai defendu rigoureuſement de ne pas derober.*

* François I. ayant reçû une lettre de l'Empereur Charles V. avec ces titres pompeux, *Charles par la grace de Dieu élû Empereur des Romains, Roi d'Eſpagne, de Caſtille, de Leon, d'Arragon, de Navarre, de Jeruſalem, de Naples, &c.* ne prit d'autre titre en lui répondant que celui de *François Seigneur de Gentilli*, qui eſt un petit Village près de Paris, ſe moquant par là de ſes rodomontades Eſpagnoles.

* La Réponſe non attendue.

Certain Barbon, & pauvre eſpece d'homme,
N'importe de ſavoir de quelle nation,

Suffit

Suffit que c'eſt de ceux que parmi nous on nomme
Des ſavans de profeſſion,
S'étant mis ſur le tard dans la conjonction
Avec une jeune friquete,
Fort d'humeur à ſe plaire au doux jeu d'amourete:
Un jour qu'aſſiſe à ſon côté,
Le Docteur feuilletoit, en grand' tranquilité,
Ses livres à ſon ordinaire,
Vraiment, lui dit-elle en colere,
Je voudrois me pouvoir en livre transformer,
Mari de treffle que vous êtes,
Peut-être en cet état vous verroit-on m'aimer,
Me prendre & manier bien plus que vous ne faites;
Je voudrois bien, dit-il, un tel changement voir,
Et que choiſir un livre il fût en mon pouvoir.
Hé! quel beau livre donc choiſiriez vous? dit-elle.
L'Almanach, répond-il; car comme il renouvelle,
Et que la nouveauté me reveille les ſens,
J'aurois la joye au moins d'en changer tous les ans.

* Il n'y a pas une plus blâmable & plus indigne indiſcretion que celle de ces fous, qui au lieu de couvrir d'un voile prudent l'opprobre de leur lit, & y chercher les remedes les plus doux & les moins éclatans, en divulguent le ſecret, pour ſe rendre l'objet de la riſée publique, & acheter à grands frais le plaiſir funeſte d'être inſcrits par Arrêt ſur le Catalogue des Maris infortunez.

* Les ſages Courtiſans évitent, autant qu'ils peuvent, de ſe charger de la garde incommode du ſecret de leur Maître. Le Poëte Philippide s'étant inſinué dans la plus intime faveur de Lyſimachus, l'un des Succeſſeurs d'Alexandre, le Roi lui demanda un jour dequoi il deſiroit qu'il lui fit part. *De tout ce qu'il vous plaira, Sire*, lui répondit-il, *à la reſerve de vôtre ſecret.*

* Il n'y a rien de plus choquant

quant ni de plus incivil que l'indiſcretion de certaines gens, qui entrant dans une chambre portent la main ſur tous les papiers qu'ils voyent ſur la table, les ouvrent & les liſent ; c'eſt faire une injure ſenſible à un homme, parce que tout ce qui eſt ſur la table d'un homme doit être ſacré pour tous ceux qu'il admet auprès de lui.

* Plus un homme a de demangeaiſon de ſavoir un ſecret, plus il en a de le réveler ; Les plus curieux ſont les plus indiſcrets.

* Il y a ſix ſortes de perſonnes, à qui il ne faut pas legerement faire une confidence. A ceux qui ſont pris d'amour, ſi vous ne voulez que vôtre ſecret paſſe à l'objet aimé ; A un yvrogne, parce qu'il eſt difficile qu'un homme qui s'enflamme de l'excez du vin, ne trahiſſe vôtre ſecret, puis qu'en cet état il trahit le

ſien

ſien propre ; A un curieux, parce qu'il eſt ordinairement indiſcret : A ceux qui ſont naturellement médiſans, parce que la pente maligne qu'ils ont à médire fait que pour ne pas ſe priver du plaiſir qu'ils y trouvent tout ſujet leur eſt bon : Aux grands parleurs, parce que comme il leur faut une matiere inépuiſable pour remplir leurs diſcours, il eſt difficile qu'ils ne produiſent pas ce qu'ils devroient taire : Et enfin à ceux qui produiſent aiſement leurs propres ſecrets, parce que qui n'eſt pas fidele pour ſoi même, le ſera difficilement pour un autre.

* Le Limaçon, ou le Cocu.

Quelqu'un qui ſe plaiſoit à rire,
Ayant un jour entendu dire,
Qu'un gros boſſu qu'il connoiſſoit,
De s'encornailler s'empreſſoit,
En prenant certaine femelle,

Qui

Qui n'étoit rien moins que pucelle;
Parbleu, c'eſt à lui fort bien fait,
Dit-il, car ayant en effet
Déja d'un Eſcargot la mine,
Par la hauteur de ſon échine,
Il ne lui manquoit plus pour derniere façon,
Que d'avoir auſſi ſur la tête
Une fourche en guiſe de crête,
Pour être fait en Limaçon.

* Denis le Tyran ſe moquoit ſouvent de la ſuperſtition & de l'idolatrie qui regnoit de ſon tems parmi les Grecs, ce qu'il fit aſſez plaiſamment, lors qu'il dit, en prenant les offrandes qu'on avoit aportées aux idoles, *qu'il étoit d'avis de ſe ſervir de ce dont elles n'avoient pas beſoin;* & lors qu'il prit un manteau d'or que Hieron avoit envoyé à une ſtatue de Jupiter Olympien, & lui en donna un autre de laine, *parce que*, dit-il, *celui d'or eſt trop froid en hiver, & trop peſant en été.* Il dit encore en coupant la barbe d'or, qui étoit à la ſta-

tue

tue d'Eſculape, *qu'il n'étoit pas de la bienſeance que le fils eût de la barbe, puiſque le pere d'Eſculape, qui étoit Apollon, n'en avoit pas.*

* Un Cavalier Eſpagnol voulant détourner l'Empereur Charles V. du deſſein qu'il avoit de paſſer au Païs-Pas par la France avec très peu de monde, lui dit, Sire, ſi le Roi de France ne vous fait pas priſonnier, on dira qu'il eſt plus ſot que vôtre Majeſté. L'Empereur, qui ne vouloit pas changer de reſolution, lui répondit, *Je le ſai bien, & c'eſt ſur cela que je me fie.*

* Ciceron diſoit de ceux qui déroboient les Anciens, qu'ils faiſoient comme les voleurs, qui changent l'anſe du pot de leur voiſin, afin qu'on ne le puiſſe reconnoître.

* Les habitans de Tarragone voulant faire leur Cour à Auguſte, lui preſenterent une Palme qu'il

qu'ils lui dirent être née ſur ſon Autel, *C'eſt ſigne*, leur dit-il en ſe moquant de leur flaterie, *que vous n'y faites pas ſouvent du feu.*

* Quelqu'un ayant raporté au Poëte le Taſſe, qu'un homme qui s'étoit declaré ſon ennemi, mediſoit de lui en tous lieux ; *Laiſſez le faire*, repartit le Taſſe, *il vaut mieux qu'il diſe du mal de moi à tout le monde, que ſi tout le monde lui en diſoit.*

* Diogene avoit coûtume d'aſſûrer que de toutes les morſures des bêtes ſauvages la plus dangereuſe étoit celle du mediſant, & des domeſtiques, celle du flateur.

* Rien ne contribue plus à faire goûter la douceur de demeurer enſemble, que la paix & l'union ; & le premier pas qu'il faut faire pour avoir cette paix avec les autres, c'eſt de l'avoir avec ſoi même. Un homme ſans paſ-

paſſion, & qui vit dans la regle, s'acommode aiſément à toutes ſortes d'humeurs & d'eſprits, & il eſt difficile de trouver cette paix avec les autres, quand elle ne regne pas dans nôtre cœur. Le moyen qu'un homme chagrin, inquiet, inégal & inconſtant, puiſſe plaire? Le moyen qu'un homme qui n'eſt jamais content de ſoi, le puiſſe être des autres? Le moyen qu'un homme s'acommode à ce que les autres veulent, quand il ne ſait pas ce qu'il veut lui même?

* Un homme acablé de dettes étant venu à mourir déja vieux; *Qu'on m'achete ſon Matelas*, dit l'Empereur Auguſte, *car il faut qu'il ſoit bon, d'y avoir pû dormir ſi long tems en l'état où il étoit.*

* La chaleur du combat pouſſe ſouvent les braves ſoldats à franchir des pas ſi hazardeux, qu'étant revenus à eux, ils en tranſiſſent d'étonnement les premiers.

* Les

* Les Poëtes ſont épris ſouvent d'admiration à la vûe de leurs propres ouvrages, & ne reconnoiſſent plus la trace par où ils ont paſſé une ſi belle carriere. C'eſt ce qu'on appelle en eux ardeur & manie, & ce qui fait dire à Platon qu'en vain un homme raſſis frape à la porte de la Poëſie.

* Un Ancien diſoit que celui qui avoit trouvé un bon gendre, avoit gagné un fils ; & que celui qui en avoit rencontré un mauvais, avoit perdu une fille.

* Le Bain de Mer.

Sur un aſſez plaiſant rivage
De la profonde & grande Mer,
Eſt un agreable village,
Où les gens d'alentour vont leurs ennuis charmer,
Les uns à pié, d'autres plus à leur aiſe,
A cheval, en caroſſe, en chariot, en chaiſe,
Par un chemin fait exprès pour donner

Le

Le deſir à chacun d'aller s'y promener,
Sur tout quand la chaleur veut qu'ils ſe rafraichiſſent,
Interieurement en quelque cabaret,
Ou par dehors dans les flots, qui fourniſſent
Un ſalutaire bain gratis, & toûjours prêt.
En un tel tems une groſſe Bourgeoiſe
Y vint ſe divertir avecque ſon mari,
Après avoir tous deux fait dans leur chaiſe
Sur la grève à leur gré maint & maint hourvari,
Le Bourgeois en décend, ſe devêt, & ſe baigne,
Et par le plaiſir qu'il y prend,
Dit à ſa femme, qui ſe rend
A ſon propre deſir, que rien elle ne craigne,
En ſe deshabillant pour le venir trouver,
Et l'un l'autre ſe bien laver.
Dans la Caléche donc la depouille étant miſe,
Sans en rien reſerver, pas même la chemiſe,
Cette femme ainſi nue offençant le regard

Du cheval de voiture ombrageux & hagard,
Plus vergogneux que ſa Maîtreſſe,
S'enfuit avec la chaiſe, & ſans recours la laiſſe;
Mais que dire & que faire en ce preſſant beſoin?
Son Mari qui la voit lui crie d'aſſez loin,
S'il ne lui reſte rien qui dans cette rencontre
Puiſſe aux yeux des paſſans couvrir ce qu'elle montre?
Sur cela reprenant tant ſoit peu ſes eſprits,
L'ornement de ſon front, fait en pointe, fut pris,
Qu'à l'aide des cordons, par qui ſa chevelure
Tenoit en forme de coëffure,
Elle mit à l'endroit qu'Eve autrefois cacha
Des feüilles de figuier, qu'enſemble elle attacha,
Auquel état elle ſe fit paroître,
Au grand plaiſir de bien des gens,
Juſqu'à ce que quelqu'un d'entr'eux là parut être
Et des plus promts & des plus obligeans,
En courant à perte d'haleine,

Tout

Tout l'équipage rumena,
Et de la ſorte lui donna
Le vrai moyen de ſe tirer de peine,
En remettant ſon vétement,
Que de quiter, en tel lieu, de ſa vie
A pareil prix il ne lui prit envie,
Comme on le peut croire aiſement.

* Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac ſont devenues ſi fort à la mode, les femmes ont ceſſé d'y être; & l'amour, tout puiſſant qu'il eſt, ne ſauroit plus balancer dans l'eſprit des jeunes gens le fade & brutal plaiſir d'une débauche, faite à l'Alliance ou à la Galere. Où eſt le tems que le beau ſexe voyoit aſſiduement à ſes piés une jeuneſſe floriſſante? Ce tems, qu'on pouvoit à bon droit nommer l'âge d'or de la tendreſſe, où les cœurs venoient par eſcadrons reconnoître ſon pouvoir. Mais les choſes ont bien changé de face; la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable; on leſine juſques ſur les petits ſoins;

& bien loin de se dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne son cœur qu'avec des reserves.

* Le Clystere.

Je vai parler d'une autre encor,
Dont on a publié l'histoire,
Que l'auteur s'attribue à gloire,
Comme un bon tour valant son pesant d'or.
Voici le fait. Comme les Belles
Pour conserver de leur teint la fraicheur
Dans une vive & charmante couleur,
De lis mélez à des roses nouvelles,
Se font donner fort frequemment
Quelque doux petit lavement;
Celle, dont je vous fais le conte,
Tel que l'auteur nous le raconte,
Voyant sur la table l'aprét
De la seringade toute prét,
Se met sur son lit en posture,
Convenable en telle avanture,
Leve chemise & cotillon,
Pour recevoir ce beau boüillon;
Qui se trouvant, par parenthese,
Un peu plus chaud qu'il ne devoit,
Celle qui donner le savoit,

Par

Par raiſon ou bonne ou mauvaiſe,
Sortit pour je ne ſai pourquoi,
Qui n'eſt pas venu juſqu'à moi;
Mais comme trop à la malheure
Sans revenir elle demeure,
Certain égrillard Cavalier,
Chez la Dame fort familier,
Seul dans la chambre s'inſinue,
Et voyant cette Dame nue,
Par derriere cela s'entend,
Qui fort patiemment attend
Que l'on lui donne ſon Clyſtere,
Ajuſte la canule à l'endroit qu'il faloit,
Et joüe auſſi bien ce rolet
Qu'auroit fait un Apoticaire.
Puis remettant la ſeringue en ſon lieu,
Comme s'il ne l'avoit point priſe,
S'en va vite ſans dire adieu.
La Dame cependant rabaiſſe ſa chemiſe,
Et ſe rajuſte, en attendant l'effet,
Que ce remede ordinairement fait.
Sa ſervante à l'inſtant acourt tête baiſſée,
Et faiſant bien fort l'empreſſée,
Demande s'il ne lui plaît pas
Avaler ce boüillon par la bouche d'embas?
Je croi que vous revez, lui répond a Maîtreſſe,
Et me l'ayant donné dans ce même moment,

Pouvez vous me parler encor de lavement,
A moins que d'être folle ou du moins yvrogneſſe?
L'une ni l'autre je ne ſuis,
Ni ne réve non plus, Madame,
Et rien comprendre, ſur mon ame,
A vôtre diſcours je ne puis.
Peut-être eſt il arrivé, comme
Il faloit, ainſi que j'ai dit,
Que le Clyſtere refroidit,
Vous avez fait un petit ſomme;
Pour preuve, le voilà tel que je l'ai laiſſé
Ici ſur la table placé.
Diſant cela, la ſeringue elle leve,
Et n'y trouvant rien, maintenant,
S'écria-t-elle incontinent,
Je ne ſai ſi je dors moi-même, & ſi je réve;
Eſt il venu quelque petit Folet,
Quand j'étois hors d'ici, faire le bon valet?
Quoi qu'il en ſoit, choſe ſi ſurprenante
Etonnant fort & Maiſtreſſe & ſervante,
Elles ne ſceurent point comment s'imaginer,
Que quelqu'un fût venu ce Clyſtere donner.
En attendant qu'elles pûſſent l'aprendre,
Il fut queſtion de le rendre,
Ce qui bientôt après ſe fit.
Et cependant, le faux Apoticaire,

S'en

S'en ſachant très bon gré, & ne s'en pouvant taire,
Vint dès lors même en faire le recit,
En une troupe d'autres femmes,
Dont ſouvent étoit celle-ci,
Qui s'y venant ranger auſſi,
Comme ce Seringueur des Dames
Se trouvoit encor ſeul chapeau,
Parmi ce babillard troupeau,
Chacune en le voyant ſe prit ſi fort à rire,
Que la Dame flutée en comprit le ſecret,
Et de ce ris moqueur ne ſachant que leur dire,
Un regard formidable elle jette à l'objet
Qui lui cauſe cette diſgrace,
Pour avoir veu ſa poſterieure face :
Lequel le rendit ſi confus,
Que de la verité ne doutant du tout plus,
D'un furieux torrent d'injures, que n'arrête
Que le manque d'haleine en ſon emportement,
A ce donneur de lavement
Elle lava très bien la tête.

* Il échape quelquefois de la main du Peintre des traits qui ſurpaſſent ſon idée & ſa ſcience, qui le portent

tent lui même dans l'admiration, & qui l'étonnent. Il ſe trouve auſſi dans les ouvrages d'eſprit des graces & des beautez, que l'ouvrier même ne connoît pas, & qu'un Lecteur habile y découvre.

* Le Rieur ſerieux.

*Un * Romain, que ſon Eloquence*
A fait nommer dans les ſiecles paſſez
L'Orateur par excellence,
Et que par là chacun connoît aſſez,
A rendu temoignage.
A quelqu'autre † de ſon âge,
Qu'il s'aquita ſi bien & ſi vigilamment
De gouverner la République,
Que tant qu'il exerça cet emploi magnifique,
Il ne dormit pas un moment.
Tout Romain qu'il étoit, étant d'humeur à rire,
Par ce bon mot il nous a voulu dire
Que cet Emploi ne fut que d'un jour ſeulement.

* Il y a des eſprits faciles, qui ne

* Ciceron. † Vatinius.

ne découvrent pas par malignité ce qu'on leur a confié, mais par une certaine foibleſſe qui fait qu'ils ne peuvent retenir un ſecret; Ces eſprits ſont de vrais tonneaux de Danaïdes, tout ce qu'on y met s'écoule de tous côtez, & comme cet Eſclave de Terence qui ſe diſoit tout trous, dès qu'on y verſe un ſecret il s'échape: La Marquiſe Dorimene eſt de ce caractere, c'eſt une bonne femme, mais trop bonne, lors qu'elle commence à vous entretenir, elle n'a point du tout envie de reveler ce qu'elle ſait de ſa Voiſine, mais ſi peu qu'on entre avec elle en converſation, elle s'ouvre inſenſiblement à meſure qu'on la pouſſe, & enfin, par une facilité vicieuſe, elle en dit plus qu'on n'en veut ſavoir, & revele tout ce que ſa bonne amie lui a confié.

* Les effets exterieurs de nos paſſions ſervent ſouvent d'indices à

ceux qui cherchent à dévoiler nos ſecrets, & les conduiſent comme par la main à la decouverte de ce que nous voulons leur cacher; une prompte agitation de douleur, une inquietude ſoudaine, une joye qui naît avec éclat, un regard d'indignation ou de colere, & quelquefois une rougeur, un ris, un geſte, en un mot la moindre choſe peut nous trahir dans de certains momens; & pour dire encore plus, le ſilence lui même, ou trop long, ou trop affecté, peut découvrir nôtre interieur. Il vaut donc beaucoup mieux n'affecter jamais rien, parce que l'affectation trompe les dupes, mais à l'égard des habiles, elle ne trompe que celui qui s'en ſert.

* Mecenas ſe trouvant un jour dans la foule du monde à une audience que donnoit Auguſte pour les affaires criminelles, il vid qu'avec une ſeverité outrée cet Empereur

reur avoit déja prononcé pluſieurs Arrêts de mort, & qu'il étoit dans le train d'en prononcer encore davantage: Cet Ami fidelle, voyant qu'il ne pouvoit aborder le Tribunal, & ne pouvant auſſi ſouffrir cette cruauté, qui effarouchoit l'Audience, prit ſes Tablettes, & ayant écrit ces mots, *Leve toi Bourreau*, les lui envoya de main en main. L'Empereur connoiſſant les Tablettes de ſon Ami les prit, les ouvrit, & y lut cette hardie correction, & réflechiſſant ſur l'avis & ſur tout ce qu'il avoit prononcé dans cette Audience, il ſe leva tout d'un coup, & envoya la grace à tous ceux qu'il avoit condamnez. On auroit bien de la peine à déterminer ce qui merite le plus d'être loué dans cette action, ou la hardieſſe avec laquelle le ſujet reprit ſi à propos ſon Maître, ou la condeſcendance avec laquelle Auguſte ſe rendit à cette reprehenſion.

* Le Galant plumé.

Jadis un Cavalier d'eſprit, bienfait, galant,
Et s'il en fut jamais, homme à bonnes fortunes,
Des meilleures, non des communes,
Dans ſon caroſſe s'en allant,
S'accroche à celui d'une Belle,
Qui près de lui paſſoit en ce moment,
De laquelle autrefois ayant été l'amant,
Et beaucoup dépenſé pour elle,
En ce petit retardement,
Elle eut le loiſir de lui dire,
En le voyant, vous voilà donc, beau Sire,
Dont tant de plumes j'ai tiré.
Oui, dit-il, Madame, il eſt vrai,
Vous m'en avez tiré pluſieurs bien à vôtre aiſe,
Mais c'eſt de la queue en tout cas,
Ce qui, ne vous déplaiſe,
De voler ne m'empêche pas.
Puis décroché de cette roſſe,
La laiſſe là dans ſon caroſſe.

* Voulez-vous que je vous re-

pre-

preſente un François dans ſes amours ? Premierement, je vous avertis que la braiſe n'eſt pas plus chaude. Quand il dit qu'il aime, il le dit d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il ſemble que ſon amour doive durer pour le moins vingt ans après ſa mort. Ah ! ma chere enfant ! ma Princeſſe ! que de beautez ! que de charmes ! Le Ciel a-t-il jamais rien fait de ſi parfait que vous ! Non, mon amour ne peut aller plus loin, & je ſuis au deſeſpoir de n'avoir que des termes ordinaires pour l'exprimer ; Voulez-vous que j'expire à vos pieds ? vous ne me dites rien ? Il faut donc mourir, puiſque vôtre cruauté l'ordonne ? Là deſſus on pleure, on laiſſe échaper un gros ſoupir, on ſe donne de la tête dans une carne de cheminée. Voilà qui eſt le plus joli du monde ; il n'en faut pas davantage ; voilà une femme dans la naſſe ; le moyen de reſiſter à ces

gros ſoupirs là ? Mais regardons le revers de la Medaille. Je m'en vai vous faire voir un François ſur ſon retour de tendreſſe, c'eſt à dire, huit jours après la declaration. Ma foi, Madame, je ſuis bien las de vos manieres, je ne viens point chez vous que je n'aye quelque ſujet de chagrin..... Vous y venez ſi peu, Monſieur, qu'au moins n'en avez vous pas ſouvent..... Parbleu, Madame, on a ſes affaires.... Quand vous commenciez à m'aimer vous n'en aviez point d'autre que vôtre amour. Eſt-ce là la tendreſſe que vous m'aviez jurée? ... Mais, Madame, cela ne peut toûjours durer .... Vous m'aviez tant fait de ſermens que vôtre paſſion ſeroit éternelle.... Madame, je le croyois.... Ingrat, infidele..... Oh ! Madame, point d'injures, vous pouvez mettre écriteau à vôtre porte, prendra le bail de vôtre cœur qui vou-

voudra.... Adieu, voilà mon François parti.

* L'Empereur Veſpaſien ayant fait un preſent à une Dame qui étoit devenue amoureuſe de lui, ſon Tréſorier lui demanda comment il vouloit que l'on couchât cette ſomme ſur l'état; *Mettez*, dit-il, *pour une Dame qui m'a trouvé beau.* Cela eſt d'autant plus plaiſant qu'il étoit fort laid, & qu'il avoit la mine d'un conſtipé, d'où vint le mot d'un bouffon, qu'il vouloit obliger à le railler; *J'attendrai que tu ayes déchargé ton ventre.*

* On s'étonne quelquefois de voir les hommes ſi mechans, & vivre ſi peu: qu'on étudie les reſſorts qui les font mouvoir, que l'on aprofondiſſe ce que les paſſions peuvent ſur leurs ames; on ſera ſurpris que leur vie ſoit ſi longue, & qu'il ne ſoïent pas encore plus mauvais.

* Un Peintre ſe glorifiant devant

Ap-

Appelles de peindre fort vite; *On le voit bien*, lui dit-il.

* Nous nous faiſons tous honneur de nôtre opinion. Contredire à toute heure celle des autres, c'eſt les chagriner dans ce qui les touche le plus; vouloir toûjours l'emporter ſur eux, c'eſt vouloir ſans ceſſe s'élever & ſe diſtinguer, & cela n'eſt pas agreable à ceux qui ſont de nôtre commerce & de nôtre ſocieté. On n'aime pas qu'un homme domine dans ſes opinions, & qu'il s'érige un empire ſur les ſentimens de tous ceux qu'il voit. Cet aſcendant qu'il veut prendre, & cet air deciſif, ne ſe ſouffrent qu'avec impatience. Il a beau croire que les lumieres des autres ne ſont que des tenebres auprès des ſiennes, on n'en convient pas, & on ne reconnoit pas en lui tout l'eſprit & toute la raiſon qu'il ſe donne.

* Un homme, dont le champ raportoit plus que celui de ſon voiſin,

fin, étant acuſé par lui de ſortilege, aporta en juſtice tous ſes inſtrumens de labourage, & dit en les montrant en bon état; *Voila tout mon ſortilege.*

* Le commun train de la gueriſon ſe conduit aux dépens de la vie; on nous inciſe, on nous cauteriſe, on nous ſouſtrait l'aliment & le ſang; un pas plus outre, nous voilà gueris tout à fait.

* Le Monde renverſé.

Je ne ſai plus comment on vit parmi les hommes,
Dans le ſiécle où nous ſommes,
Où tout ſemble ſi renverſé,
Que rien n'eſt plus en ſon ordre placé.
Sans beaucoup faire agir ma plume,
Pour prouver cette verité,
Un ſeul exemple raporté
Suffira, comme je preſume,
A faire dire, après l'avoir ici noté,
O tems! ô mœurs! tout eſt gâté.
Par une antique & louable coûtume,
Dont la neceſſité s'étoit fait une Loi,

Quand

Quand un nouvel Epoux avoit été chez
ſoi
Avecque ſon Epouſe, autant que ſa puiſ-
ſance
Lui permettoit à ſuffiſance
De s'aquiter de ſon devoir,
Dès qu'il ne pouvoit plus du tout y ſatis-
faire,
Auſſi-tôt un voyage il prétextoit de faire,
Afin, ce diſoit-on, de ſon Oncle aller
voir;
Ce qui n'étoit pas ſans myſtere;
Car c'étoit proprement, pour bien l'in-
terpreter,
Gagner du tems pour ſe réfaire,
Et reculer pour mieux ſauter.
Mais aujourd'hui tout le contraire
Se voit en l'hôtel du Lavoir,
Où la choſe tournant tout droit du blanc
au noir,
C'eſt l'Epouſe qui fait ce chagrinant ve-
yage,
En venant de bien loin ſon Oncle viſiter,
Et paſſer deux grands mois dans un triſte
veuvage,
Tandis que ſon Epoux peut-être eſt en dom-
mage,
Ou du moins pour ſe contenter,
Et divertir, de ſon côté fait rage.

He-

Helas ! que ne met-on pour le moins en
uſage,
Qu'on fût libre en ce cas de pouvoir ſe-
courir
Une pauvre petite femme,
Que l'on ne peut laiſſer ainſi ſans blâme,
Ni la voir ſans pitié de la ſorte ſouffrir,
Et dont le mal eſt d'autant plus à plain-
dre,
Que l'effort qu'elle fait pour le diſſimuler,
Lui fait perdre la voix pour l'achever de
peindre,
En l'empéchant bien ſouvent de parler,
Par une ſoûlevement de mere,
Qui dans ce langage muet
Dit bien hautement & bien net,
Qu'on ne peut l'apaiſer qu'en lui rendant
le pere.
Donc pour finir comme j'ai commencé,
N'ai-je pas grand' raiſon de dire,
Qu'on voit ici que tout empire,
Et que le monde eſt renverſé?

* Le Cornet ſans encre.

Mon hôteſſe, aſſez jeune encore,
Mais de qui le mari commence à ſe paſ-
ſer,
Un ſoir vint à moi s'adreſſer,

Com-

Comme les yeux commençoient à me clorre,
Pour un peu de mon encre avoir,
Son Epoux, me dit elle, étant hors de pouvoir
D'en fournir une ſeule goute.
Alors prenant la mienne, & la lui donnant toute,
Pauvre femme, lui dis-je, en ôtant mon bonnet,
Et bâillant de deſir d'aller faire mon ſomme,
Que je vous plains d'avoir un homme,
Qui n'a plus d'encre en ſon cornet!

* Quand les Africains veulent acheter un cheval, ils font mettre ſur lui une couverture, qui en cache la tête & le corps, & qui n'en laiſſe voir que les jambes, de peur qu'un corps bien-fait ne leur faſſe acheter des jambes vicieuſes, qui ſont la partie la plus neceſſaire de cet animal. On pourroit, ce me ſemble, pour le mariage ſuivre cette précaution, & puiſque la douceur de l'eſprit & la complaiſance ſont auſſi

auſſi neceſſaires à la femme pour rendre un homme heureux, que les bonnes jambes le ſont au cheval pour rendre ſervice, il faudroit mettre un voile ſur les richeſſes de celle avec qui l'on veut ſe lier, & n'examiner que ſon eſprit & ſes mœurs, de peur que le bien ne nous aveugle, & ne nous faſſe tomber dans les liens d'une hypochondriaque, d'une imperieuſe, d'une capricieuſe, ou d'une folle; qui bien loin de nous enrichir par les biens qu'elle aura aportez, ſera plûtôt un obſtacle à nôtre fortune, & cauſera nôtre ruine; parce que tout homme, qui eſt troublé au dedans, ne peut point ſe pouſſer au dehors, & penſer aux moyens de conſerver & d'augmenter ſon bien. Auſſi voit on plus de fortunes faites par des hommes qui ſe ſont mariez à leur gré, ſans aucune vûe d'interêt, que par ceux qui n'ont pris leurs

leurs femmes que pour la dot qu'elles leur aportent.

* Il y a deux qualitez qui paroiſſent opoſées l'une à l'autre, qui ſont d'une abſolue neceſſité pour ceux qui veulent faire fortune, c'eſt la patience & la hardieſſe; la patience, pour attendre ſur toutes choſes l'heure qu'on appelle du Berger; & la hardieſſe, pour ne la pas manquer lors qu'elle ſe preſente.

* La Réponſe ſans replique.

Un Docteur rencontrant un jour un Ecolier,
Qu'il crut n'en être encor qu'aux régles de Grammaire,
L'arrête, & devant tous d'un air fort familier,
Pour s'éclaircir de ce qu'il ſavoit faire,
Dites moi, lui dit-il, de quel genre eſt Mater?
A quoi cet Ecolier répond ſans heſiter,

Je

Je diſtingue, Monſieur, car ſi c'eſt de la
mienne
Que vôtre Excellence l'entend,
Elle eſt du feminin, mais ſi c'eſt à la
ſienne
Que cette queſtion s'étend,
Dans le genre commun il faudra qu'on la
mette.
Laquelle réponſe ſi nette
Et ſi preſte ſurprit à tel point le Do-
cteur,
Qu'il demeura muet ; l'Ecolier ſe re-
tire,
Tirant le pié derriere, & diſant ſer-
viteur,
Laiſſe à la Compagnie ample ſujet de
rire.

* Il y a deux ſortes d'envie ; l'une qui n'eſt qu'une ſimple triſteſſe du bien d'autrui, ſans que nous ayons la preſomption de croire que ce bien nous ſoit dû, & cette envie, qu'on peut apeller une envie d'habitude, eſt ſans inquietude, ou du moins n'en donne qu'une fort légere ; mais il y a l'envie jalouſe, qui

qui ſe chagrine des biens, qui arrivent aux autres, parce qu'on croit ſoi même les meriter ; & comme cette envie eſt proprement une jalouſie d'ambition, elle eſt acompagnée d'une inquietude cruelle, qui porte le trouble dans l'ame, & qui ronge continuellement le cœur.

* Un Ambaſſadeur de François I. haranguant l'Empereur Charles V. s'étendit beaucoup ſur ſes louanges, & lui donna de grands éloges, à quoi ce Prince, qui étoit fort ennemi de la flaterie, fit cette ſage réponſe. *Je ſouhaiterois que lors que vous étiez en Angleterre, il y a deux ans, vous euſſiez un peu épargné ma reputation en mon abſence, & que vous m'euſſiez moins loué en ma preſence.*

* C'eſt une mechante maxime à un homme de faire le difficile ſur toutes ſortes d'écrits ; s'il croit montrer par cette conduite, qu'il

a le goût bon, il ſe trompe, on prend ſouvent ſa délicateſſe pour un manque de jugement, & on ſe perſuade qu'il n'en parle pas comme il le devroit, parce que ce qui y eſt de beau & de rélevé paſſe la portée de ſon eſprit.

* La ſcience n'eſt pas pour faire voir un aveugle ; ſon mêtier n'eſt pas de donner des yeux ; mais de rendre la vûë meilleure, & de fournir à l'ame dequoi ſe conduire ſûrement ; quand elle ne voit rien d'elle même, la ſcience ne lui ſert de rien.

* Un homme de probité eſt plus malaiſé à trouver qu'on ne penſe, diſoit un Sage de l'antiquité. Etre inviolable dans ſa parole, regarder comme un crime le moindre menſonge, ignorer tout ce qui s'apelle diſſimulation & flaterie, être incapable de ſe laiſſer ſeduire aux honneurs, à l'interêt, & aux plaiſirs ; vivre de la ſorte

de longues années, & mourir comme l'on a vécu, c'eſt avoir été honnête homme. Mais combien en eſt-il qui uſurpent la gloire de ce titre? La moindre tache ſouille la probité; c'eſt une pureté qui ne peut ſouffrir aucune atteinte ſans ſon entiere deſtruction. Les deſirs même la détruiſent; ſemblable à la chaſteté, que l'on perd dès que l'on conſent de la perdre, & qui ne ſe peut jamais recouvrer.

* Il y a des gens qui ont l'ame ſi belle, & l'eſprit ſi bien fait, qu'ils expliquent tout à bien. Il y a au contraire des eſprits ſi peu raiſonnables, qu'ils voyent toûjours d'un faux jour les actions des autres, & donnent toûjours un mauvais tour à tout ce qu'ils diſent, & à tout ce qu'ils font.

* Le Général de l'Armée des Atheniens leur promettant de leur faire avoir de la viande pour peu de choſe, à cauſe de la grandeur du

du pillage qu'il prétendoit detaire ſur l'Ennemi. Et nous la cuirons pour rien, dit Epaminondas, car nous mettrons le feu par tout.

* La plus grande choſe du monde eſt de ſavoir être à ſoi: il faut aimer ceci & cela; mais il ne faut épouſer que ſoi; c'eſt-à-dire que le reſte ſoit à nous, mais non pas joint & colé de ſorte que l'on ne le puiſſe détacher ſans nous écorcher, & ſans nous arracher quelque piece du nôtre.

* Une belle femme aime la beauté, non par l'amour qu'elle a pour la beauté, mais par l'amour qu'elle ſe porte; c'eſt ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle eſt jalouſe de celles qui lui reſſemblent. Il n'en eſt pas de même d'un homme de bien, il aime la vertu dans les autres, parce qu'il ne s'aime pas, & que c'eſt la vertu qu'il aime.

* Les Vermiſſeaux fulminez.

Dans un Pays Catholique Romain,
Dont par tout on a connoiſſance,
Et qui n'eſt pas en un climat lointain,
Eſt née en peu de tems une telle abondance
De certains petits vermiſſeaux,
Qu'on les a vûs par troupe, ou plûtôt par monceaux,
Couvrir & ravager tout un Canton de terre.,
Comme une armée auroit pû faire,
Et reduire les gens & les bêtes enfin,
Aprés un tel dégât, à mourir tous de faim.
Ce peuple conſterné ne voyant à ſon aide
Aucun ſecours humain,
Dans un malheur ſi grand & ſi ſoudain,
Crut devoir vers le Ciel y chercher du remede.
Pour cet effet, un homme de renom
En porte la plainte en leur nom
A l'Evêque du Dioceſe,
En le ſupliant qu'il lui plaiſe,
Dans une telle extrémité,
Uſer de ſon autorité.
Sur cela ce Prélat ordonne,
Que ces Vermiſſeaux deſtructeurs,

Et

Et du repos public ſi grands perturbateurs,
Devant ſon Tribunal ſoient citez en perſonne,
Pour y rendre raiſon de leur noir attentat;
Et pour faire la choſe en dûe & bonne forme,
Aux Loix Juridiques conforme,
Fut dit qu'on leur devoit donner un Avocat;
Et comme en cette cauſe il faloit de l'adreſſe,
Quelqu'un du voiſinage entr'autres fut choiſi,
Qui Chicaneur étoit en cramoiſi,
Et ſavoit du Barreau tous les tours de ſoupleſſe.
Pour ſes nouveaux Cliens ayant donc répondu,
Et leur bon droit fortement défendu,
Après avoir pour eux dit tout ce qu'il pût dire,
Ses raiſons n'ayant point de nez,
Meſſieurs les Vermiſſeaux ſans apel condamnez,
Se virent auſſi-tôt par l'Eveſque proſcrire,
Anathematiſer, fulminer, & maudire,
Sans en être pourtant nullement étonnez,

Et quoi qu'à l'Avocat injonction fût faite,
De leur dire & ſignifier,
Qu'ils euſſent à vuider ſans délai le Quartier,
Même à déloger ſans trompette;
Toutefois ils n'en firent rien,
Tant les droles ſe trouvoient bien,
Au grand mépris, ſelon toute évidence,
De l'Epiſcopale ſentence;
Qui ne produiſant point d'effet,
En laiſſa le pays du tout mal ſatisfait;
Voyant cette infame vermine
Leur ronger & conſumer tout,
Juſqu'à ce qu'elle fut à bout,
Et qu'elle même auſſi perit par la famine.

Cette petite hiſtoire eſt ainſi rapportée par Jean Baptiſte Plantin, en ſa Cronique du Canton de Berne, où la choſe arriva l'an 1479. le Chancelier du lieu en porta ſes plaintes au nom de tous à l'Evêque de Lauzane, devant lequel la cauſe fut plaidée par un Avocat de Fribourg choiſi pour cela. Ce petit éclairciſſement étoit neceſſaire pour empêcher qu'on ne prenne ceci pour un Conte fait à plaiſir.

* Me-

* Methode nouvelle d'aprendre la Geographie.

L'autre jour la jeune Sophie
Me propoſant de lui montrer
Un peu de la Geographie,
Afin, lors que cela vient à ſe rencontrer,
De donner preuve ſuffiſante
Qu'elle n'en ſera pas tout à fait ignorante.
Très volontiers, dis-je, ſans heſiter,
Et ſans delai; mais comment faire,
Pour vôtre deſir contenter,
N'ayant ici Mappemonde ni ſphére?
Car c'eſt par-là qu'il faudroit commencer.
Cependant auſſi tôt, ſans beaucoup y penſer,
Un bon expedient, dis-je, encor j'imagine,
Pour vous donner les premieres leçons;
Vous avez deſſus la poitrine
Deux fort jolis demi globes beſſons,
Surquoi ſans façon ni myſtére
Je vous aprendrai bien à pouvoir diſcourir,
Et de la Carte & de la ſphére.

Vous n'avez pour cela qu'à me les découvrir,
Et fort docilement permettre,
Qu'aux endroits qu'il faudra le doigt je puisse mettre,
Pour vous marquer sensiblement
Et chaque point & chaque ligne,
Que cette science designe,
Pour comprendre la régle après plus aisement.

* Si on regarde le Mariage par ce qu'on apelle le siecle, c'est à-dire par l'abus criminel qu'on fait de la chose du monde la plus sainte, c'est le filet à prendre les dupes, c'est la chausse-trape de l'interêt, c'est le voile du desordre, & le contract d'adoption de quantité de fruits illegitimes.

* Tous les Mariages du monde se peuvent réduire à trois especes; à celui qui a l'unité & l'indissolubilité; à celui qui a l'unité & qui se peut dissoudre; & à celui qui admet la multiplicité des fem-

femmes & la diſſolution. Le premier eſt le Mariage des Chrêtiens; Le ſecond eſt celui des Anciens Romains; & le dernier eſt celui des Mahometans, & preſque de tout ce qui reſte de Payens dans le monde, principalement des Aſiatiques. Il ne faut pas douter que le plus juſte & le plus ſage de tous ne ſoit celui que Dieu lui-même a établi entre les Fideles, avec les deux caracteres d'unité & d'indiſſolubilité. Et quoique cette indiſſolubilité paroiſſe un lien terrible, néanmoins il eſt conſtant que la réfléxion qu'un mari & une femme doivent faire ſur ce qu'étant une fois liez, ils ne peuvent jamais ſe délier; que cette réfléxion, dis-je, les doit porter à chercher tous les moyens d'adoucir les chagrins, qu'une longue habitude & la connoiſſance mutuelle des défauts peut cauſer; & aſſûrement, ſi l'on y fait une attention bien

ſérieuſe, on trouvera que ce qui fait dans ce lien l'Enfer des eſprits mal tournez fait la felicité de ceux qui ont de la vertu.

* Si à l'exemple des Romains, qui avoient établi la repudiation, non ſeulement pour donner aux hommes une plus grande domination ſur les femmes, mais pour prévenir les inconveniens qui naiſſent de leurs vices & de leur mauvaiſe humeur, & rendre ce ſexe, qui eſt naturellement altier, plus ſouple & plus complaiſant, ſi, dis-je, les hommes avoient encore aujourd'hui la liberté de repudier leurs femmes, & que le libelle de la repudiation leur imprimât quelque tache, on ne verroit pas ces incomplaiſances éternelles de nos femmes, qui cauſent tant de diviſions dans les mérages, elles ſeroient mille fois plus ſouples & plus circonſpectes de leur conduite; & cela eſt ſi vr

c

que quoi que le divorce, comme je viens de dire, fût permis à Rome, la Republique fut plus de quatre cens ans ſans en voir un ſeul, ce moyen ayant été une bride heureuſe, qui contint la vertu des Romaines, & qui la rendit célébre à toute la terre.

* Liberté de tout dire.

Un Pape, je ne ſai lequel,
Mais la choſe n'importe guere,
Suffit de ſavoir que ſon pere,
Et tout ſon lignage étoit tel,
Que de bons bouchers peuvent être,
Pour ſon origine connoître,
Etant vû du Cardinalat
Enfin monté juſqu'au Papat.
Son Bouffon qui ſavoit lui dire
Toutes ſes veritez pour rire,
A ſon tour ſe vint préſenter,
Pour ſon maître feliciter,
Et ſans aucun autre myſtere,
Par ma foi, lui dit-il, Saint Pere,
Vôtre dignité d'aujourd'hui
Me tire d'un fort grand ennui.
De quel ennui? répond le Pape.
C'eſt, dit-il, que je ne croi pas,

Que de vous le Carême échape,
Qui ſans doute le mettrez bas,
Et m'exempterez de la peine,
De plus jeûner la Quarantaine.
Et ſur quel beau fondement
Faites vous ce jugement?
Lui repliqua le Saint Pere.
C'eſt, dit le Bouſon, que Saint Pierre,
Vôtre bon Prédeceſſeur,
Etant de race pécheuſe,
Cette ordonnance fâcheuſe
En faveur des ſiens il fit,
Pour faciliter le débit
De leur belle marchandiſe,
Sans le jeûne peu de miſe;
Ne puis-je donc pas eſperer,
Que ſans plus long-tems differer,
On vous verra mettre en pratique
Une ſemblable politique,
En ne défendant plus la chair?
Afin que tout Maître Boucher,
Qui peut ſe donner l'avantage
D'être de vôtre parentage,
Faſſe bien valoir ſon métier
Sans obſtacle l'an entier.
L'Hiſtoire n'a pas pû me dire,
Si ce petit mot pour rire
Plut fort à ſa Sainteté,
Puiſque toute verité

N'eſt

N'eſt pas toûjours agréable,
Mais pourtant il eſt croyable,
Qu'il ſut bû doux comme lait,
Venant d'un fou de Valet,
Qui pour tenir tels langages
De ſon Maître avoit des gages,
Afin de le divertir,
Ou plûtôt pour l'avertir,
Car un fou bien mieux qu'un ſage,
Par un libre ſobriquet,
Peut rabaiſſer le caquet
Au plus hupé perſonnage.

* Voici de très-bons Conſeils touchant la maniere dont il faut étudier, pour faire en peu de tems des progrez conſiderables dans les ſciences.

Le Choix des Livres eſt un des grands avantages pour l'Etude, parce que le tems qu'on employeroit à en lire pluſieurs ſans beaucoup de fruit, eſt employé utilement à la lecture d'un ſeul, qui contient ce que l'on pourroit chercher en pluſieurs avec beaucoup de fatigue & d'aplication. Les Auteurs les plus inſtructifs ſont ceux qui ont en-

trepris de traiter à fond quelque matiere, & qui ont employé une partie de leur vie à composer des ouvrages singuliers. En lisant ces sortes d'ouvrages on aquiert en peu de jours le fruit d'un travail de plusieurs années.

De tous les Livres de diverses Facultez, il en faut parfaitement posseder un; mais qui soit le meilleur, c'est-à-dire qui contienne nettement & solidement les idées & les régles générales des choses que l'on veut aprendre, dont il faut nourrir son esprit; se contentant de parcourir les sommaires, les titres ou les tables des autres, pour voir s'ils ajoûtent quelque chose de nouveau à ce qu'on a déja apris. Il faut s'arrêter sur ces nouvelles découvertes, & le joindre aux connoissances qu'on déja aquises.

Le tems bien réglé est d'u grand secours, c'est pourquoi

fa

faut que chacun ſe le partage, ſelon ſes emplois & ſes occupations ordinaires, & qu'il s'attache autant qu'il ſe peut à la régle qu'il ſe ſera preſcrite. Par exemple, il faut employer une ou deux heures à l'Etude ſerieuſe de ſa Profeſſion, avant que de ſortir du logis, en donner autant le ſoir quand on eſt retiré. Le reſte du jour ſe peut donner aux affaires, & à certaines heures d'interruption, aux Etudes divertiſſantes, qui ne demandent pas une ſi grande attention.

Pour faire beaucoup en peu de tems, il faut étudier de concert avec un, deux, ou trois de ſes amis, lire enſemble, & dire chacun ſon avis, ſe rendre conte de ſes études, & de ſes lectures privées, cela s'imprime ainſi plus fortement dans l'imagination.

Quand on a lû un livre, ou appris une matiere, ou un Art, il

il faut imiter la pratique des E
liers de Theologie & de Ph
ſophie, qui aprés avoir pris
écrits de leurs Profeſſeurs ;
ouï leurs explications, en f
après des extraits ſuccints. C
un ſoulagement pour la memoi
& cela fixe davantage les ima
des choſes que l'on veut ſavoi
fond.

On peut traduire un livre d
ne langue en une autre ; l'ap
cation que demande une ju
traduction eſt une étude plus ſeri
ſe & de plus d'attention.

Il faut conſulter les ſavan
aprendre d'eux quels ſont les
vres dont ils ſe ſervent, ou qu'
eſtiment le plus en chaque F
culté. Il faut étudier leurs m
nieres, & tâcher de les imit
C'eſt ainſi que l'on ſe forme,
s'ils ſont gens qui ſe commun
quent volontiers, on emporte
une heure de converſation ce q

let

leur a couté des mois entiers de lecture & de travail.

Frequenter les assemblées des gens de Lettres, assister à leurs Conferences, remarquer la diversité de leurs réfléxions, & les manieres de dire leurs avis & de s'expliquer sur les choses proposées. Prendre chaque jour sur le soir une demie heure pour rapeller ce que l'on a apris durant le jour, ce qu'on a vû, ce qu'on a lû, ce qu'on aura ouï dire, & consulter au plûtôt les endroits des livres & des Auteurs qu'ils ont louëz, alleguez, relevez de leurs erreurs, interpretez, ou critiquez.

Il fait avoir des tabletes, où l'on marque en peu de mots ce qu'on veut examiner plus à fond, justifier, ou critiquer, afin que rien n'échape à la memoire.

Il faut aussi avoir toûjours sur soi quelque livre de curiosité, & qui demande peu d'aplication, pour

pour le lire en certains mom
vuides, qui ſe trouvent qua
on eſt ſeul en quelque lieu;
trouve au bout d'un tems q
certains momens, qui auroie
été perdus, auront été utilem
employez.

Il faut dès le commenceme
de ſes études ſe propoſer p
ſieurs ſujets, comme ſi on av
deſſein de compoſer ſur ces m
tieres; c'eſt le moyen de rem
quer pluſieurs choſes, qui éch
peroient ſans ces précautions. C
la eſt abſolument neceſſaire à ce
qui ſont ou Prédicateurs ou Av
cats, pour ajuſter leurs études
leurs profeſſions.

Il faut s'accoûtumer à donn
ſon jugement ſur les livres qu'
a lûs, & ſur les diſcours qu'on
ouïs, il n'eſt rien qui aquie
plus d'eſtime que le jugeme
ſolide que l'on en fait, c'eſt
qui fait paroître le bon ſens &

capacité de celui qui en juge ſainement.

* Une prudence trop circonſpecte eſt ennemie mortelle des grandes executions.

* Le ſecret pour bien écrire eſt de s'attacher moins aux mots qu'aux penſées; & à l'égard des penſées, de s'attacher moins à celles qui ſont forcées ou qui brillent, qu'à celles qui ſont ſimples & naturelles. La raiſon s'accommode peu des penſées recherchées & outrées; & celles qui n'ont que du brillant, nous plaiſent ſeulement en paſſant, & ne ſont pas capables de nous arrêter; Mais celles qui ſont ſimples & naturelles, ſe goûtent à longs traits, & plus on les lit, plus on y trouve d'agrémens & de beautez.

* Le Coup fourré.

Bien demandé, bien répondu,
Et dans le ſens allegorique,

Bien

Bien attaqué, bien défendu;
Ce qui fort juſtement s'aplique
A deux hommes, dont l'un paſſoit p
Medecin,
Et l'autre pour Juriſconſulte;
Mais ſi mal prévenus de leurs mérite en
Qu'en compagnie un jour ſe voulant
re inſulte,
Le ſecond du premier prétendant ſe
quer,
Par cette queſtion vint ainſi l'attaque
D'où vient, Monſieur, dit-il, quan
rens mon urine,
Que je fais force vents par le bas de
chine?
L'autre répond, pourquoi vous en ét
ner tant?
Tous les Anes en font autant.

* Un Prédicateur prêchant d
vant un grand Prince, qui av
pris les armes contre ſon Pays,
le compara à Coriolan, ce fame
Capitaine Romain, qui après av
bien ſervi ſa Patrie dans les co
mencemens de la Republiqu
en fut banni, & vint aſſieger R
me avec les Volſques. Ce gra

C

Capitaine, s'écria ce Prédicateur, juſtement irrité de l'ingratitude de ſes Compatriotes, étoit en état d'en tirer une cruelle vengeance, mais enfin il ſe laiſſa toucher par les larmes de ſa mere & de ſa femme; & ces vertueuſes Dames obtinrent de lui ce que *ni le Sacré College des Cardinaux, ni le Pape même, qui étoient allez au devant de lui n'avoient pû obtenir.* Le Prince fit alors un éclat de rire, & ne put s'empêcher de s'écrier; Monſieur le Prédicateur, vous ne ſavez ce que vous dites, il n'y avoit en ce tems-là ni Pape ni Cardinaux. Mais le Prédicateur ſans s'étonner ſoûtint courageuſement au Prince, qu'il ne ſe trompoit pas, & pour marque, Monſeigneur, ajoûta-t-il, que ce que je vous dis eſt vrai, *c'eſt que j'ai vû cette Hiſtoire repréſentée dans une tapiſſerie de vôtre Château d'un tel lieu.* L'autorité de cette Tapiſſerie, citée à propos, redoubla

bla les éclats de rire, & l'igno
Prédicateur en fut ſi troublé, c
fit le plongeon dans ſa chaire,
s'enfuit, au lieu d'achever ſon
mon.

* Tout le ſuccez dans le Ne
ce dépend de ſe donner un gr
credit, fondé ſur la reputation,
conſiſte en deux choſes; être re
té honnête homme, & être re
té bien dans ſes affaires. La re
tation d'honnête homme ne p
être fondée que ſur la bonne foi
celle d'homme qui eſt bien d
ſes affaires, s'établit par une gra
ponctualité à payer. Ce ſont
pour ainſi dire, les deux poles
les deux pivots du credit des M
chands. Si à cela un Negoci
joint une connoiſſance parf
des Marchandiſes dont il ent
prend le debit; une grande prud
ce dans ſes entrepriſes; beauc
d'œconomie, & la paix dome
que dans ſa famille; on peut d

q

qu'il a toutes les qualitez néceſſaires à réüſſir dans ſon commerce.

* Les Fourbes ſont bien punis quand on leur rend le change, & qu'on les oblige par adreſſe à tenir la parole qu'ils veulent violer. Deux Marchands s'étoient donné parole enſemble d'enlever comme Aſſociez tout le harang d'une certaine pêche ; mais l'un de deux voulant en profiter ſeul, fut ſur les lieux, & pour ſon conte ſeul arrha toute la pêche qui ſe devoit faire. L'autre en fut averti, & pour lui rendre le change, il fut auſſi ſur les lieux, & acheta & arrha toutes les caques où ſe ſale le harang ; de ſorte que le Fourbe ne pouvant avoir des caques pour ſon harang, qu'il auroit indubitablement perdu, fut forcé d'aſſocier le Marchand de caques à telles conditions qu'il voulut.

* Une grande difference qu'il y a entre l'homme de qualité & le Mar-

Marchand, c'eſt que le pren
croit ne ſe pouvoir ſoûtenir c
force de ne pas payer ce qu'il dc
& que le Marchand s'abîmer
bien-tôt, s'il manquoit à l'exa
tude de s'aquiter. Qu'un M
chand manque à un ſeul payeme
c'eſt un coup de tambour,
éveille l'inquietude de tous ce
qui ont affaire à lui, & leur imp
tience de retirer leurs ballots d
ne Barque, qui eſt menacée de
tempête. Le premier coup de ve
pouſſe quelquefois cette Barque ju
qu'au naufrage.

* Le Banqueroutier a toûjou
le bon bout de ſon côté, c'eſt-à-c
re l'argent, qui diſparoît aux yeu
des Créanciers, à qui on ne laiſ
qu'un livre à éplucher, & des de
tes douteuſes à recueillir; enſo
te qu'aprés avoir perdu le gigot,
ſe croyent encore bien heureux d'
pouvoir ſauver l'os.

* I

* Le Medecin non d'eau douce, mais salée.

Le Medecin, qui selon nos nouvelles,
Qu'en répandent ici quelques hardis parleurs,
Ordonne le matin à nos jeunes Pucelles,
Pour les guerir de leurs pâles couleurs,
De boire, non pas de l'eau d'ange,
Mais bien de celle, cas étrange!
Qu'elles sont en sortant du lit,
Et d'en boire beaucoup, & non pour un petit,
Quoique leur estomach l'abhorre & la repousse,
Pour son goût & pour son odeur,
Qui leur fait soulever le cœur,
N'est pas asseurement un Medecin d'eau douce;
Pour rendre ce remede encor plus excellent
A produire un effet aussi prompt qu'on l'espere,
Il faudroit que chacune eût quelque beau galant,
Qui pour elle le voulût faire,
Et venant au tuyau remplir son gobelet,

L'avalât chaud doux comme lait;
Il s'on pourroit trouver qui même en feroient gloire,
Tant l'amour sur les cœurs exerce de pouvoir.
Et l'on remarque dans l'Histoire
Des exemples encor plus merveilleux à voir,
Qu'en fournit l'autre sexe, & qu'au tems où nous sommes
On ne trouveroit pas peut-être entre les hommes.

Ceci n'eſt point un jeu d'eſprit, mais une verité conſtante; l'exemple allegué à la fin eſt d'une Princeſſe de la Grande Bretagne, laquelle avoit tant d'amour pour ſon mari, qu'elle ſe reſolut à lui ſucer, pendant ſon ſommeil, une playe empoiſonnée, ayant ſceu des Medecins, qu'il n'y avoit que cela ſeul qui pût le ſauver, s'il ſe trouvoit quelqu'un qui voulût bien le faire.

* J'ai oui dire à un illuſtre Fourbe, & qui faiſoit gloire qu'on le crût

crût tel, qu'aprés mille tours de foupleſſe, maniez avec goût & avec genie, mille ſecretes trahiſons conduites & executées avec art, qui toutes devoient, ce ſemble, lui donnet la palme ſur ſes Confreres, il ſe tiendroit trop honoré, ſi on l'apelloit bon Courtiſan.

* Un Sage interrogé ſi l'on devoit épouſer une femme pauvre ou riche, dit, qu'il ne faloit faire ni l'un ni l'autre; parce que la premiere ſeroit à charge par ſa pauvreté, & la derniere par ſon orgueil. Les Hebreux diſent à ce propos, qu'il faut décendre un degré pour prendre une femme, & en monter un pour faire un ami; afin que celui-ci nous protege, & que l'autre nous obéiſſe.

* On a dit du Pape Boniface VIII. qu'il entra dans le Pontificat comme un renard, qu'il s'y porta comme un lion, & qu'il mourut comme un chien.

* Il ſe trouve autant de difference de nous à nous mêmes, que de nous à autrui. C'eſt une grande choſe que de jouer le perſonnage d'un homme toûjours le même, & toûjours égal à ſoi. Nous ne penſons ce que nous voulons, qu'à l'inſtant que nous le voulons, & nous changeons comme le Cameleon. Ce que nous venons de reſoudre, nous le changeons un moment après, & puis nous retournons encore ſur nos pas. En un mot, les actions de l'homme ſe contrediſent d'une ſi étrange façon, qu'il ſemble impoſſible qu'elles ſoient parties de la même boutique.

* Flaminius parlant de l'Armée de Philopémen, qui avoit force Cavalerie & Infanterie, & qui n'avoit point d'argent pour la payer, dit qu'il avoit des bras & des jambes, & qu'il n'avoit point de ventre. Ce qui rendoit cette rail-

raillerie meilleure, c'eſt que Philopémen avoit du raport à cette figure.

* Reprimez en vous mêmes cette facilité que vous avez à juger mal d'autrui. Il vaut mieux pécher par un excez de bonne opinion, que par la moindre défiance injurieuſe.

* Quel emploi terrible que celui d'être Juge! quelle ſageſſe! quelle integrité! quelle ſcience! quelle juſteſſe d'eſprit! quelle probité de mœurs! & quelle experience ne faut il pas avoir! La naiſſance & les richeſſes peuvent elles donner la moindre de ces qualitez? non, ſans doute.

* Comme on s'étonnoit qu'un homme eût donné ſa fille en mariage à ſon ennemi; *C'eſt pour me vanger*, dit-il.

* Iſocrate étoit ſi timide qu'il n'oſoit parler en public, il diſoit

ſoit lui-même ſur ce ſujet, *qu'il étoit comme la pierre à éguiſer les coûteaux, qui ne coupe point quoi qu'elle faſſe couper*, parce que ſes Ouvrages avoient ſervi de modele aux plus grands Orateurs.

* Le Merite eſt ſouvent un obſtacle à la fortune. Et la raiſon de cela, c'eſt qu'il produit toûjours deux mauvais effets, l'envie & la crainte. L'envie dans ceux qui ne peuvent atteindre à un ſemblable merite; & la crainte dans ceux qui ſont établis, & qui ont peur qu'avançant un homme qui a plus d'eſprit & de merite qu'eux, ils n'en ſoient ſuplantez.

* Comme il y a des perſonne qui ſont malheureuſes dans tou ce qu'elles entreprenent, il n ſuffit pas pour réüſſir dans le Ne goce, d'y entrer avec toutes l qualitez propres pour y réüſſi

ma

mais il faut encore y être ſecondé par la fortune, qui ne meſure pas toûjours ſes faveurs à l'aune du merite. Ainſi quelques ſoins que prenne un Negociant, quelques vertus qu'il aît, ſi le bonheur ne le ſeconde, tout ce qu'il pourra faire, ce ſera de ſe moins ruiner qu'un autre, qui auroit moins de conduite & de prudence; parce que la fortune du Marchand ne dépend pas de lui ſeul, mais d'un enchaînement perpetuel d'affaires avec d'autres, qui par leur chûte entraînent ceux qui ſont liez de correſpondance avec eux.

* On eſt ſouvent étonné de voir des Marchands faire fortune en vendant des choſes où l'on ne croiroit pas qu'il y ait de grands profits. On a vû à Paris un Marchand de poupées, de babioles, & de colifichets d'enfans, gagner dans ce negoce dequoi laiſſer à huit enfans chacun quarante mille

écus. Plus ces bagatelles en détail ſont de petite conſequence, inutiles & ſuperflues, plus le profit y eſt grand. On veut amuſer ſes enfans, ſatisfaire leurs petites phantaiſies; & le plaiſir qu'on s'en donne eſt ſi peu acheté, que le moindre de ces colifichets ne ſe vend point, que le Marchand n'y gagne plus de cent pour cent; & repetant ce debit pluſieurs fois l'année, il eſt inconcevable où va ce profit. On parloit un jour devant Charles V. d'un Graiſſier de Bruxelles, qui par un petit gain, mais par un continuel debit de ſa marchandiſe, avoit ſi fort gagné, qu'il paſſoit pour l'un des plus riches de cette ville. L'Empereur s'informa par quels moyens il s'étoit ainſi enrichi, on lui répondit que c'étoit par ſon travail & ſon aplication à un petit & frequent debit, ajoûtant qu'il étoit ſi promt à ſervir le monde, qu'il ſe leveroit à mi-

minuit pour un denier de moutarde. L'Empereur ne pouvant ajoûter foi à ces paroles, fit une gageure avec ceux qui lui aſſûroient cela, & pour étre éclairci de la verité, il alla avec eux à minuit heurter à la porte de cet homme, qui s'étant mis à la fenétre leur demanda ce qu'ils ſouhaitoient; l'un d'eux répondit qu'il vouloit pour un denier de moutarde; il lui dit qu'il alloit le ſervir, & qu'il ſe donnât un moment de patience: il allume en même tems ſa bougie, vient ouvrir, & lui donne ce qu'il demande. Le Prince voyant la promtitude de cet homme, ſe mit à rire, & ſe vit obligé de payer la gageure.

* Le Pourvoyeur de la Boucherie Militaire.

Une réponſe en peu de mots,
Faite impromptu, bien à propos,
En vaut ſix à loiſir, ou plates ou frivoles,
Qui ne conſiſteroient qu'au nombre des paroles.
L'exemple vous le va dûment verifier,
Dans un certain Officier,
A qui ſon Commandant voyant une bedaine,
Qui ſe groſſiſſoit tant qu'il la portoit à peine,
Demanda, Monſieur tel, ſans vous le reprocher,
Depuis quand avez vous ce ventre de boucher?
Depuis, répondit il à cette raillerie,
En montrant ſes ſoldats du doigt en ce moment,
Que je mene journellement
Tant de Veaux à la boucherie.

* Les Courtiſans de Philippe Roi de Macedoine vouloient lui per-

perſuader de ſe venger d'un homme de merite qui avoit mal parlé de lui : il faut ſavoir auparavant, dit Philippe, ſi je ne lui en ai point donné ſujet, & ayant apris que cet homme n'avoit reçû de lui aucun bienfait, quoiqu'il l'eût merité, il lui envoya de grands preſens. Quelque tems après il aprit que ce même homme lui donnoit de grandes loüanges. *Vous voyez*, dit alors Philippe aux mêmes Courtiſans, *que je ſai mieux que vous le ſecret de faire ceſſer la mediſance*; & il ajoûta enſuite, que les Rois avoient des moyens ſûrs de ſe faire aimer quand ils vouloient, & qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux ſeuls quand ils ne l'étoient pas. C'eſt une belle leçon de moderation & de juſtice, non ſeulement pour les Rois, mais pour tous les hommes.

* Si l'on examine bien toutes les banqueroutes qui ſe font, l'on

verra que de dix il y en a neuf qui ſont dûes au défaut d'économie ; & l'on ne peut pas concevoir ni le profit immenſe qu'une grande épargne aporte à la caiſſe, ni le dommage qu'elle ſouffre d'une dépenſe inutile ; Car cet argent, qui ſe diſſipe mal à propos, reſteroit dans le fond, & doubleroit ou tripleroit en peu d'années, au lieu qu'en le conſumant avec indiſcretion, c'eſt tous les jours couper les nerfs à ſon commerce, & ôter le ſang dont il ſubſiſte.

* La Fille couſue.

Certaine Mariée, ainſi que l'on m'a dit,
Fort hiſtoriquement & non par raillerie,
Pour mieux faire la rencherie,
Et près de ſon Epoux établir ſon credit,
En pouſſant loin la pruderie,
Le ſoir avant que de ſe mettre au lit,
Par le conſeil de certaine autre fille,
Se fagota ſi bien à beaux grands points d'éguille,

Que

Que ſon Galant n'y trouvant nul accez,
Quelque choſe qu'alors il pût en lui reſoudre,
Pour en ſon entrepriſe avoir un bon ſuccez,
Il vit bien qu'avec elle il faloit en découdre,
Tant s'en faut qu'elle en eût bien grand de decouſu,
Que tout ſon fait étoit couſu.

* Il y a des gens qui parlent preſque toute leur vie ſans penſer. Leur langue eſt comme une machine, montée pour un long eſpace de tems, & qui eſt determinée neceſſairement à ſe mouvoir. Les paroles ſe precipitent de leur bouche avec une rapidité que rien n'arrête, ils ſont altiers, menteurs, imperieux, médiſans de tout le monde, & d'eux mêmes, faiſant tort à eux & aux autres, incapables de garder ni le ſecret d'autrui, ni le leur.

* Quelqu'un demandant à Caton, pourquoi il ne vouloit pas faire amitié avec un voluptueux ; *C'eſt*, dit-il, *que je n'aime pas les gens qui ont le goût plus delicat que l'eſprit.*

* Un homme de probité ſe contente de faire, le mieux qu'il peut, ce qu'il doit faire, ſans penſer à ce que l'on en dira, les reflexions que les autres y pourront faire n'entrent jamais dans ſes vûes ; il fait le bien, parce qu'il l'aime, parce qu'il eſt aimable, & qu'il le doit aimer.

* Je hais & fuis le jeu des Echets, parce qu'il n'eſt pas aſſez jeu, parce qu'il nous divertit trop ſerieuſement. J'ai honte d'y fournir une attention qui ſuffiroit à quelque choſe de bon.

* Quelle douceur d'étre aimé d'une perſonne que l'on aime ! Quel plaiſir quand la raiſon confirme le choix de nôtre cœur ! & quel

quel comble de satisfaction, quand la vertu aide à former les nœuds dont l'amour ou l'amitié nous lient!

* François Premier joüant à la paume, appella un Moine pour le seconder; celui-ci ayant bien pouſſé la balle, le Roi dit, *Voilà un beau coup de Moine. Sire*, répondit le Moine, *ce ſera un coup d'Abé, quand il plaira à vôtre Majeſté.* Cette réponſe faite ſi bien à propos plût ſi fort au Roi, qu'il lui promit une Abaye, & la lui donna bientôt après.

* Saint François de Sales ayant été en conference pour une affaire de pieté avec une Dame de la Cour, quelqu'un lui demanda ſi cette Dame étoit belle. Il répondit, qu'il n'en ſavoit rien. Et ne l'avez vous pas vûe? répartit l'autre. Oui, dit le Saint, *je l'ai vûe, mais je ne l'ai pas regardée.*

* Une vie unie & toûjours égale marque un grand fond de pieté; il

il eſt bon de ne rien faire d'extraordiniare, mais il faut toûjours tâcher de faire extraordinairement bien tout ce que l'on fait.

* Un Ancien diſoit que le Vin eſt le Miroir de l'homme, parce qu'il fait paroître ce qu'on a dans le fond de l'ame.

* Quelqu'un mourant fort âgé, après s'étre adonné toute ſa vie à l'étude, dit qu'il regretoit de mourir, lorſqu'il commençoit à ſavoir vivre.

* Le Tartuſe.

Un Tartuſe fieffé de ces Sainte-Nitouche,
Qui n'ouvre preſque pas la bouche,
Que pour blâmer les actions d'autrui,
Encor qu'il donne priſe aſſez ſouvent ſur lui,
Et ſur tout au ſujet du criminel commerce,
Qu'avec le Sexe en ſecret il exerce,
Eſt toutefois ſi circonſpect,

Qu'il

Qu'il ne parle & n'agit jamais qu'avec
reſpect,
Dans les lieux dont il fait ſon ſéjour or-
dinaire.
Mais ſous ce faux ſemblant d'une vie
exemplaire,
On ſait fort bien que ce Gaillard
Ne fait pas d'ailleurs grand miſtere
De contenter ſon apetit paillard;
Et par le ſens pervers qu'il donne à la
défenſe
D'aſſouvir ſa concupiſcence,
Quand ſes neceſſitez le preſſent au beſoin,
Son éfrené deſir, avec grande licence,
En des lieux écartez, & ſans aucun
témoin,
Met toute paillardiſe au loin.

* Sur le même ſujet.

On dit que Dom Juan l'Hypocrite
Met toute paillardiſe au loin,
On a raiſon, puiſqu'il évite,
De faire à ſes voiſins voir ſa ſale con-
duite,
Pour s'en aller ailleurs, éloigné dans un
coin,
Avec quelque Griſete ou quelque Mar-
gueritе

Con-

Contenter ſon infame & lubrique beſoin.

* Que reſte-t-il à un vieillard de la vigueur de ſa jeuneſſe & de ſa vie paſſée ? Un ſoldat caſſé de fatigues & chargé d'années, vint un jour demander à Céſar congé de ſe faire mourir. *Tu penſes donc être en vie ?* répondit Céſar.

* La Queſtion ſurprenante.

Quelqu'un venant de viſiter
Certaines jeunes Demoiſelles,
Un autre lui demande, hé ! bien comment ces Belles
Ont elles ſçû vous contenter ?
Ho ! ho ! dit un troiſiéme en prenant la parole,
Les femmes aujourd'hui changent elles de rôle ?
Car vû tout ce qu'il faut pour ſe les âquerir,
Et ſatisfaire leur attente,
Il me ſemble qu'on doit bien plûtôt s'enquerir,
Comment un homme les contente.

* Per-

* Perſonne ne joüit pendant ſa vie d'une reputation generale dans le monde, elle ſe diſtribue par Nations, & dans les Villes, par quartiers. Il n'y a parmi les hommes, de merite, ni de mépris, que par cabale, plus on eſt mépriſé dans l'une, plus on eſt eſtimé dans l'autre.

* La profeſſion de railleur eſt un mêtier à ſe faire ſuivre de tout le monde, ſans ſe faire aimer de perſonne; ceux qui ſe plaiſent le plus à entendre railler, ſont ceux en effet qui haïſſent davantage les railleurs; plus ils ſentent la fineſſe & la malignité de la raillerie, plus ils craignent d'en devenir les objets à leur tour.

* En amour quand on a la Clé du cœur, on a auſſi la Clé du coffre fort, il n'y a plus que la maniere de l'ouvrir honnêtement.

* La liberalité eſt un trait de beau-

beauté, contre lequel peu de cœurs ſont à l'épreuve.

Quoi! pour vous faire aimer vous n'avez
que des pleurs!
Eh! morbleu, faites mieux, ouvrez, ou-
vrez la bourſe,
C'eſt là la clé des cœurs.
Vous pouſſez des ſoupirs; la plaiſante reſ-
ſource!
Mais voulez vous, Monſieur, que vos
vœux ſoient oüis?
Acompagnez les moi du ſon de vos loüis.
Voulez vous qu'une Dame avale la pi-
lule?
Dorez la moi tout à l'entour;
Pour porter juſqu'au Cœur le filtre de
l'amour,
Ce métail tout puiſſant eſt le vrai vehi-
cule.
En Amour, ainſi qu'au Palais,
Qui paye mal perd ſon procez.
Soyez bon œconome après le mariage;
Paſſe. Mais qui le veut paroitre aupa-
ravant,
Prend mal ſon tems pour le ménage,
Et pour toute faveur ne gobe que du vent.

* L'étrange machine qu'une fille!

ſi

ſi on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté? elle en abuſe. La veut on marier? la voilà Religieuſe. Qu'un galant homme la recherche, elle ſe rend la proye d'un faquin. Toûjours gâtée de ſon merite; jamais traitable ſur ſes défauts; ſe figurant ſur tout qu'un peu de jeuneſſe & de beauté repare à coup ſûr & ſa naiſſance & ſa fortune. Enfin vous diriez que la tête d'une fille eſt le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contretems.

* Il y des beautez régulieres qui n'agréent pas tant que de jolies perſonnes; il en eſt de même des écrits; ce qui eſt en effet le plus beau & le meilleur, ne plaît quelquefois pas tant, qu'une certaine maniere d'écrire libre, galante, & agreable.

* La plus coupable de toutes les mauvaiſes leçons qu'un pere puiſſe donner à un enfant, c'eſt de lui inſpi-

ſpirer l'eſprit d'interét & d'avarice, & de lui prêcher d'exemple & de parole, qu'il faut penſer à amaſſer du bien, & de lui inſinuer continuellement, . qu'on ne demande point d'où un homme a tiré ſon argent, mais s'il en a. C'eſt lui ouvrir une porte capable de le porter à toutes ſortes de crimes. Car dès qu'on s'eſt mis en tête de vouloir gagner, tout gain eſt de bonne odeur de quelque part qu'il vienne. C'eſt cependant la faute dans laquelle tombent laplûpart des Peres, qui ne ſe contentent pas de tracer par leur exemple la voye d'aquerir mal des biens, mais qui ne ceſſent par leurs paroles d'allumer dans un jeune cœur l'amour des richeſſes & le deſir inſatiable d'en amaſſer. Et parce que ce vice a un ombre de vertu en ſe couvrant du manteau de la bonne économie & du ménage, les Peres s'imaginent mettre leurs enfans dans le chemin de la ver-

vertu en leur inſpirant cet amour.

* Un des plus pernicieux exemples qu'un Pere puiſſe donner à ſon fils, c'eſt l'eſprit de chicane & de procez. L'on hérite de cet eſprit comme de la goute, & lorſque cette lepre attaque une fois une famille, il eſt impoſible qu'elle ne la perde pas. Et ce qu'il y a de malheureux dans cette contagion du procez, c'eſt qu'un Pere non ſeulement par ſon exemple en inſpire l'eſprit à ſon fils, mais il le force malgré lui à s'y enfoncer, en lui laiſſant à demêler après ſa mort ceux qu'il a commencez, & qu'il n'a pû terminer.

* Comme la pieté eſt la baze & le fondement de toutes les autres vertus, & que dès qu'elle manque, tout eſt déreglé, l'on ne peut aſſez l'inſpirer aux enfans. C'eſt pourquoi le plus abominable de tous les pernicieux exemples qu'un pere puiſſe donner à ſon fils, on un ſu-

ſuperieur à ſon inferieur, c'eſt le défaut de pieté. L'eſprit ſur cet article ſe détourne ſi aiſement de la route qu'il doit tenir, & il eſt ſi difficile de conſerver le lys pur d'une pieté ſincere, au milieu des ronces & des épines du monde qui le veulent continuellement étouffer, que ſi peu qu'un enfant voye que ceux dont il tient la vie, ou un inferieur que ſon ſuperieur en manque, il faut qu'il ſoit ſoûtenu d'un caractere d'ame bien droite, pour ne ſe point détourner de ſon devoir. Comme ſon objet eſt au deſſus de nos ſens, & qu'il ne tombe point ſous nôtre vûe, il faut ſi peu de choſe pour nous en détourner, qu'on ne peut avoir trop d'aplication, ni aporter trop de précautions, pour empécher qu'un jeune eſprit ne s'égare. Il faut donc avec grande exactitude fuïr juſqu'aux moindres paroles qui peuvent par de ſiniſtres interpretations

ons

ons ſe tourner contre la pieté ; fuir comme des écueils terribles ces coupables jeux de mots & d'eſprit, qui rendent les choſes ſaintes le ſujet d'un execrable divertiſſement. Un ſeul mot de cette nature fait une vive & forte impreſſion ſur un jeune eſprit, qui s'en ſouvient, & qui ſans en prévoir toutes les conſequences, le repete ailleurs, & ce mot en attirant d'autres, il s'accoûtume enfin au mepris de tout ce qui eſt le plus venerable.

* Le Sot Fils.

Un grand benêt de fils oyant dire à ſon pere,
Que ſa mere venoit fraîchement d'acoucher,
Lui demande, ſi c'eſt d'une ſœur ou d'un frere?
Mais ſans ſe mettre en ſoin ni de le ſatisfaire,
Ni même auſſi de ne le point fâcher,
Je n'en ſai rien, répond le pere.
Surquoi ce grand ſot, ce rigaud,
Se prenant à rire tout haut,

A ce conte, dit-il, pauvre fou que vous êtes,
Vous ne ſavez ce que vous faites.

* Il en eſt des grands Capitaines à l'égard de la gloire, comme il en eſt des femmes bien faites à l'égard de la beauté. Deux belles femmes ſont peu amies, & s'acordent peu ſur leurs prétentions ; chacune croit être en droit de ſe préferer, & chacune remarque des défauts dans ſa Rivale, qui ne ſont pas venus à la connoiſſance de celles qui ne ſont point intereſſées dans leur querelle.

* Lors qu'on commence à ſe voir, on ſe déguiſe, & on ſe contraint aiſement, mais à la longue on ſe fait connoître pour ce que l'on eſt. On ne voit les gens qu'en perſpective & de loin dans les premieres viſites, mais celles qui ſuivent les font voir de plus près & au naturel.

* Quelqu'un a dit en parlant des

des richeſſes, qu'il coutoit peu à en amaſſer beaucoup, & beaucoup à en amaſſer peu. Il vouloit dire par-là, qu'on a bien de la peine à amaſſer quelque choſe quand on n'a rien, mais dès qu'on a du bien, il eſt aiſé de s'enrichir.

* De tous les Ouvriers, le Poëte eſt celui qui eſt le plus amoureux de ſon ouvrage.

* Je ne veux pas me dépoüiller avant que de m'aller coucher, diſent la plûpart des Peres. Mais un homme accablé d'années & de maux, privé par ſa foibleſſe, & faute de ſanté, de la ſocieté des hommes, ne ſe fait-il pas tort à lui-même, & principalement à ſes enfans, de couver inutilement ſes tréſors? S'il étoit ſage, il devroit ſe dépoüiller, non pas juſqu'à la chemiſe, mais juſqu'à une robe de nuit bien chaude. Et n'eſt-il pas raiſonnable que de ce reſte des pompes, dont il n'a plus que faire, il en

étrenne ceux à qui par l'ordre de la nature cela doit apartenir, & qui ſont en état d'en joüir, & qu'il leur en laiſſe l'uſage, puis que la nature l'en prive?

* Un Orateur qui n'oſoit parler en public, diſoit pour excuſe, qu'il n'aprehendoit pas les autres, mais ſoi-même.

* La grande habitude que l'on a les uns avec les autres fait qu'on ſe connoît trop bien; & que ne pouvant rien cacher, on s'en eſtime, & on s'en aime beaucoup moins. Pour vivre dans une parfaite intelligence, il faut ne ſe pas voir ſi ſouvent; on ſe brûle quand on s'aproche trop du feu, & on ſe broüille quand on ſe voit de ſi près & ſi ſouvent.

* Philippe d'Autriche ayant été trahi par trois de ſes Capitaines, qui lui firent croire, que l'Empereur Charles IV. qui les avoit gagnez, étoit le plus fort, & s'é-

s'étant retiré ſur leur parole; les traîtres vinrent demander à l'Empereur ce qu'il leur avoit promis. Celui-ci le leur fit donner en fauſſes eſpeces. Comme ils ſe plaignoient d'un tel payement; *Allez*, dit l'Empereur, *Ceux qui fauſſent la foi à leur Prince doivent être payez en fauſſe monnoye.*

* Un Grammairien dit à un Empereur, qui avoit dit un mot qui n'étoit pas en uſage; Qu'il pouvoit donner le droit de Bourgeoiſie à un Etranger, mais non pas à une ſyllabe.

* Les Parieurs qui ne gagnent ni ne perdent.

Un beau couple d'Amans, tirant déja ſur l'âge,
Ayant bien fait l'amour avec un bon deſſein,
S'unirent enſemble à la fin,
Par le lien du mariage;
Le jour étant donc arrêté,
Qu'avec grande ſolennité

Ils devoient célebrer leurs nôces,
Et le festin tout aprêté,
Les amis & parens d'un & d'autre côté
Vinrent tous en plusieurs carrosses;
Et quoiqu'en ordre & sans confusion,
Le nombre cependant donna l'occasion
A certaine drôle gageure,
D'une équivoque toute pure.
Car comme quelques-uns contoient,
Combien de Carosses étoient
En ce nuptial équipage,
Un bon rieur à parler prompt,
Tout aussi-tôt les interrompt,
Vous manquez au calcul, leur dit-il, & je gage,
Qu'il s'en trouvera davantage.
Le Pari par eux accepté;
Pour en savoir la verité,
On repasse avec diligence
De ce Convoi le nombre & l'ordonnance,
Ce qui des assistans étant bien témoigné;
Sans qu'au raport on vit de difference,
Nous avons, dirent-ils, gagné.
Mais ce Rieur, qui ne vouloit que rire,
J'acorde, reprit-il, tout ce qu'on vient de dire,
Mais ces Carosses-là sont à tous en commun,

Et

Et perſonne de vous n'ignore,
Que les deux Mariez en ont pourtant encore
*Dedans leur * âge chacun un.*
On ne diſputa pas un moment davantage,
Le fait étant de la ſorte entendu,
Et les Gageurs n'ayant ni gagné ni perdu,
Furent contens d'en rire & reprirent leur gage.

* La Nature nous dérobe la vûe & le ſentiment de nôtre décadence; qui tomberoit tout à coup ne ſeroit pas capable de porter un tel changement, mais nous conduiſant elle-même comme par la main, elle nous roule peu à peu de degré en degré dans ce miſerable état, & nous y aprivoiſe je ne ſai comment.

* Le pouvoir des Belles.

Une femme des plus aimables,

* *Cas roſſe.*

Qui ſe trouvent bien loin d'ici,
Et ſi fort obligeante auſſi,
Qu'il en eſt fort peu de ſemblables,
Un beau matin, qu'à mon plaiſir
Je la vis ſeule & de loiſir,
Je la priai de vouloir prendre
La peine de me redreſſer
Un bout que l'on me voyoit pendre.
Auſſi-tôt, ſans plus l'en preſſer,
Ce pauvre bout flaſque elle empoigne,
Et ſi bien de ſes doigts beſogne,
Qu'elle le rendit aiſement
Droit & ferme dans un moment.
Tant eſt grand le pouvoir des Belles,
Sur les choſes les plus rebelles!

C'étoit une jarretiere tiſſuë, qu'elle racommoda avec quelques points d'éguille.

* L'habitude de voir auprès de nous un viſage, fait deux effets tout contraires; elle efface les impreſſions violentes de la beauté, & adoucit les déſagrémens de celle qui n'a pas cet avantage. Et en effet, la vûe acoûtumée aux plus beaux traits ceſſe peu à peu d'en

être

être touchée, & s'acoûtume insensiblement à ceux qui ne sont pas agréables; le désagrément s'évanouït, & ce qui ne plaisoit pas d'abord commence à ne plus déplaire. Delà vient que *Mentor*, qui avoit conçû une furieuse passion pour la belle *Semiramis* sa femme, a veu ses feux peu à peu s'amortir & tomber dans la tiedeur; au lieu que *Policerte*, qui n'en a pris qu'une médiocrement belle, l'a aimée dans la suite avec plus de passion qu'il ne l'aimoit d'abord. Ainsi, à ce conte-là, une beauté médiocre, qui n'a rien de choquant, est plus propre pour en faire une femme, que ces grandes beautez, dont l'éclat ébloüit à la premiere vûe, & qui attachent les yeux de tous ceux qui les regardent.

* Dès qu'un homme a pris une femme, il faut qu'il la regarde comme une terre capable de porter de bons ou de mauvais fruits, suivant

vant la culture qu'on lui donne. Il y en a ſans doute de ſi propres à les porter bons, qu'on a très-peu de peine à aider leurs bonnes diſpoſitions; c'eſt-à-dire, les vertus, qui leur ſont naturelles. Il y en a d'autres qui n'ont que des ſemences d'herbes empoiſonnées, c'eſt-à-dire qui n'ont de la pente que pour le vice; & il eſt très-difficile de les ramener à la vertu. Mais le plus grand nombre eſt de celles qui ont un mêlange de vertus & de foibleſſes, & qui étant comme indeterminées au bien & au mal, donnent à l'un ou à l'autre, ſuivant qu'elles y ſont entraînées par la bonne ou mauvaiſe conduite que l'on tient avec elles.

* La beauté eſt un don fragile de la nature, en qui peu de gens ont trouvé une veritable utilité, beaucoup leur dommage, & pas un de la gloire; parce qu'elle expoſe à tant de perils, qu'il eſt dif-

difficile que l'on ne ſuccombe pas à quelqu'un.

* Un jeune homme qui entre dans le monde, & qui voit les femmes, eſt au milieu d'elles comme un papillon, qui vole autour de la chandelle, il y brûle d'abord le petit bout de ſon aîle; mais cela ne le rebute pas, & tant qu'il peut ſe donner du mouvement, & continuer ſon vol, il retourne tant de fois autour du feu, qu'enfin il les conſume entierement, & tombe par terre, dépouillé de tout ce qui ſervoit à l'élever.

De quel brillant éclat la beauté qui m'enchante
Vint-elle tout à coup hier ébloüir mes yeux,
Qui d'un regard trop curieux
Ne pouvoient ſe laſſer de la voir ſi charmante?
Cette Belle expoſée aux rayons du Soleil,
Mettant ſon éventail pour lui ſervir d'ombrage,

Jamais je n'avois vû briller rien de pareil,
Comme brilloit alors ſon merveilleux viſage,
Et jamais teint ne fut peint d'un ſi beau vermeil,
Ni ne peut l'être avec tant d'avantage.
Que ne ſentis-je point dans ce raviſſement,
Qui m'enleva lors à moi-même!
Quiconque aime tant ſeulement
La moitié de ce que je l'aime,
Le peut juger facilement.
Mais enfin, à quoi bon ce tendre ſentiment,
Qu'à me donner une incroyable peine?
Puiſque cette aimable inhumaine
Se moque de ma flamme & rit de mon tourment,
J'ai beau me plaindre & ſoupirer pour elle;
Elle eſt inſenſible à mon mal,
Et je paſſe à ſes yeux pour un franc animal,
Qui comme un papillon me brûle à la chandelle.

* Les premieres émotions de l'Amour ſont foibles; le premier trait qu'il nous imprime eſt leger, &

& l'on peut facilement s'en défaire; mais ſi-tôt qu'on laiſſe prendre pié à ce petit Lutin, c'eſt un Nain qui devient un Geant, & un levain qui corrompt bientôt toute la maſſe. On met le pié dans l'eau, & l'on n'en a qu'à la cheville; on avance, & l'on en prend à la jarretiere, & enfin on s'en donne par deſſus la tête. C'eſt pourquoi, auſſi-tôt que vous ſentez que vôtre cœur a une émotion qui vous porte à voir avec agrément & empreſſement une perſonne; qu'en la voyant vôtre ame eſt touchée d'un chatouillement interieur; que vous avez des impatiences inquietes de la revoir; que vous vous ſouvenez avec plaiſir des momens que vous paſſez auprès d'elle; & que vous ſouhaitez que tout ce que vous faites lui agrée; contez que c'eſt le petit bout de l'aîle du papillon qui

touche à la flamme, & que ſi vous continuez de voltiger à l'entour, vous brûlerez bien-tôt le reſte. Ainſi dès ce moment prévenez ce penchant interieur de vôtre cœur, en vous privant de voir ce qui vous plaît, étouffez l'étincelle, de crainte que lui fourniſſant de nouvelles amorces, elle ne devienne un feu, & puis une incendie, en un mot rompez ce penchant, avant qu'il devienne une douce habitude.

* L'Amour eſt une contagion, qui ſe communique par le commerce de ceux qui ne ſont occupez que de leurs plaiſirs. L'eſprit eſt un feu, qui dans ſon mouvement continuel veut toûjours être en action; ne lui en donnez point qui tende à la vertu, il en cherchera qui le conduiſe au vice.

* Un Peintre ayant ſi bien peint un raiſin, que les oiſeaux le venoient

noient béqueter; ſon Camarade, pour le contrecarrer, s'aviſa de peindre un rideau ſi dextrement, que l'autre ordonna de le tirer pour voir ce qu'il cachoit, & ſe voyant pris, s'avoüa vaincu. Car je n'ai trompé, dit-il, que les bêtes, & tu as trompé les hommes. Le même ayant peint un petit garçon qui portoit des raiſins, & les oiſeaux les étant venus béqueter auſſi, il dit, que les raiſins étoient mieux peints que l'enfant, parce que ſans cela ils n'en auroient oſé aprocher.

* Le plus ſouvent nous nous ſentons plus émûs des trepignemens, des jeux, & des niaiſeries pueriles de nos enfans, que nous ne faiſons après de leurs actions raiſonnables & toutes formées, comme ſi nous ne les avions aimez que pour nôtre paſſe-tems, ainſi que nous aimons des guenons.

* Quel-

* Quelqu'un voulant épouſer une belle femme, qui avoit mauvais bruit, on lui dit, qu'en mariage il ne faloit pas ſeulement conſulter ſes yeux, mais ſes oreilles.

* Il ſeroit ridicule qu'un homme s'impatientât & ſe mît en colere, parce que tout d'un coup la pluye ſurvient & ſuccede au beau tems. Il n'eſt pas moins impoſſible de changer l'humeur & l'eſprit des gens, que d'empêcher le changement des ſaiſons, & de les acommoder à nos vûës, à nos deſſeins, & à nos ſouhaits. C'eſt pourquoi la bizarrerie d'un homme doit-elle faire impreſſion ſur un eſprit bien fait? Non certes, il la doit regarder comme une bizarrerie, & la recevoir pour telle. Et un homme ſage doit-il changer ſa conduite, parce que celui avec qui il demeure en change à tout moment?

* Un

* Un Ancien Philoſophe avoit coutume de dire, que peu de choſe donnoit la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne fût pas peu de choſe.

* Un Courtiſan ayant dit à l'Empereur Auguſte, Le bruit court, Seigneur, que vous me voulez faire un préſent; *Gardez vous bien de le croire*, répondit-il.

* Le Sultan Solyman ayant promis au traître, qui lui fit ſavoir l'extrémité à laquelle les Chevaliers étoient réduits, de lui donner une de ſes filles en mariage, le fit écorcher tout vif, lui diſant qu'il ne vouloit point donner ſa fille à un Chrétien, qu'après qu'il auroit quitté la peau qui avoit été baptiſée, & qu'ainſi il executeroit ce qu'il lui avoit promis, quand il auroit une nouvelle peau.

* La Politeſſe n'eſt pas une choſe ſi facile à connoître qu'on ſe l'ima-

l'imagine; & elle eſt moins facile encore à pratiquer exactement qu'à être connuë. Tel croit mériter le nom de Poli, qui ne mérite que celui de Dameret, & il n'y a rien de ſi ordinaire que de confondre ce nom avec celui de la Galanterie.

* La Politeſſe eſt ce qui eſt directement opoſé à la ruſticité: & ſi l'on conſidere l'étimologie de l'une & de l'autre, on verra que l'on n'a donné ce nom à la premiere, que pour nous inſinuer que par elle l'on entend la maniere dont on doit vivre parmi ceux qui habitent dans les villes; comme par l'autre on entend celle dont on vit parmi ceux qui n'habitent que les villages.

* La veritable Politeſſe conſiſte en deux points, l'un de n'avoir rien de rude dans ſes manieres; & l'autre de n'avoir rien d'affecté dans ſes parures, dans ſes pa-

paroles, & dans ſes actions, parce que la ruſticité naît de la rudeſſe, & le Précieux de l'affectation. Et pour cet effet il faut avoir la politeſſe du corps, & celle de l'eſprit, qui toutes deux n'ont pour but que de ſe rendre agréable à tous par des manieres attrayantes.

* La Politeſſe dans les paroles dépend premierement de ſavoir bien ſa langue, de ſe ſervir ſans aucune affectation des expreſſions les plus propres & les plus juſtes que l'on puiſſe trouver, par aplication au ſujet dont on parle; de régler le ton de ſa voix & l'action de ſon geſte, ſuivant les choſes dont on parle, & ſuivant les perſonnes avec qui l'on converſe. Etre grave avec les perſonnes d'âge & de capacité; ſerieux avec ceux qui impriment le reſpect ou par leur caractere ou par leur vertu ſevere; galant

trent dans toute la ſincerité poſſible; que jamais une parole ſale ne deshonore nôtre entretien, non pas même ſous prétexte d'enjoüement, mais que nôtre eſprit brille par des penſées fines & delicates, qui ſans bleſſer les oreilles en faſſent beaucoup plus comprendre que l'on n'en dit; que l'on ne cherche point dans la médiſance la matiere d'un divertiſſement coupable, mais qu'on cherche au contraire à s'attirer l'amitié de tout le monde, en tournant toûjours la médaille du bon côté; puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a perſonne, hormis les derniers ſcelerats, qui ne puiſſe être eſtimé par quelque endroit.

* Certains eſprits d'un goût dépravé, & à qui les routes ordinaires ne plaiſent jamais, ſe ſont imaginez que plus ils s'écartent du naturel, plus ils donnent d'agrément

Cependant un aveugle acablé de miſe-
res,
Les entendant de loin, s'en vint les abor-
der,
En leur diſant, mes très-Reverends Pe-
res
Daignez par charité quelque aumôme
acorder
A ce pauvre homme aveugle, & d'un mal-
heur ſemblable
Veuille vous préſerver le Seigneur ſecon-
rable.
Ce beau titre d'honneur de Pere Reve-
rend
Egalement ces deux drôles ſurprend,
Qui jettant des regards obliques
Deſſus ce mendiant, importun, ennu-
yeux,
Comment, lui dirent-ils, ayant perdu
les yeux,
Sais-tu que nous ſoyons des Eccleſiaſti-
ques?
Ah! mes Peres, répond ce fin malicieux,
Vos ſaints diſcours theologiques
Bien aiſement me l'ont fait découvrir,
Dès lors que j'ai pû vous oüir.
Auſſi dans tous les lieux où viennent à
paroître
Ces Meſſieurs les Beneficiers,
Grands

Grands yvrognes & putaſſiers, Leur langage les donne auſſi-tôt à connoître.

* Nous ne ſommes jamais chez nous, nous ſommes toûjours au delà. La crainte, le deſir, l'eſperance, nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera, même quand nous ne ſerons plus.

* Un homme exceſſivement gros ſe préſentant pour haranguer dans une ſedition, tout le monde ſe prit à rire; Meſſieurs, dit-il, vous riez de ce que je ſuis gros, ma femme l'eſt encore plus; cependant lorſque nous ſommes d'acord, nous tenons bien tous deux dans un lit; mais quand nous nous querellons, la maiſon n'eſt pas aſſez grande pour nous contenir. Cela apaiſa la ſedition.

* Com-

* Comme Euripide ſe plaignoit à un Poëte de ce qu'il avoit été trois jours à faire quelques vers, & que l'autre lui diſoit, qu'il en faiſoit cent en un jour ; *Auſſi les tiens ne dureront que trois jours*, dit-il, *& les miens une éternité.*

* Après que Philippe II. Roi d'Eſpagne ſe fut rendu Maître du Portugal, quelques Portugais, qui par les intelligences qu'ils avoient euës avec lui, lui avoient donné les moyens de s'en emparer, vinrent demader la recompenſe des ſervices qu'ils lui avoient rendus; ce Prince les renvoya à ſon Conſeil qu'on apelle de la Conſcience. Ce Conſeil leur répondit que s'ils avoient remis le Portugal entre les mains du Roi, comme lui apartenant de droit, ils meritoient d'étre louez d'avoir fait leur devoir, & qu'ils devoient eſperer que Dieu les en recompenſeroit un jour. Mais que s'ils le lui avoient livré, com-

me ne lui apartenant point, pour l'ôter à leur Maître, ils meritoient d'être pendus comme des traîtres.

* Scipion étant un jour accuſé devant le Peuple Romain de quelque choſe d'important, au lieu de s'excuſer ou de flater ſes Juges; *Il vous ſied bien*, leur dit-il, *de juger de la tête de celui, par le moyen duquel vous avez l'autorité de juger de tout le monde.*

* Dire moins de ſoi qu'il n'y en a, c'eſt ſotiſe, non modeſtie; ſe payer de moins qu'on ne vaut, c'eſt lâcheté & puſillanimité. Dire de ſoi plus de bien qu'il n'y en a, ce n'eſt pas ſeulement préſomption, c'eſt encore ſotiſe.

* Nulle bonne qualité n'enorgueillira jamais celui qui contera en même tems ce qu'il a d'imperfection & de foibleſſe, en y ajoûtant le néant de la corruption humaine.

* Le

* Le meilleur poiſſon eſt celui qui ne ſent pas trop le poiſſon; le meilleur gibier celui qui ne ſent pas trop le gibier. La plus commode navigation, celle qui ſe fait le long de la côte; & la plus agréable promenade, celle qui eſt ſur le bord de l'eau.

* Le Filou ſoufleté.

Un drôle de ce caractere étant allé dans la boutique d'une jolie Marchande acheter quelques échevaux de ſoye, à deſſein de changer de fauſſes pieces qu'il avoit, ne put tromper cette femme, qui ſavoit trop bien diſtinguer le bon argent d'avec le mauvais, & qui ayant découvert l'intention de ce voleur, lui donna deux bons ſoufflets, avec quoi il ſe retira doucement, en marquant même de la ſatisfaction

de les avoir reçûs d'une ſi aimable perſonne qu'elle.

Ah! qu'il fit bien ce drôle de filoux,
Et voleur contrefait en acheteur de ſoye,
De s'en aller en filant doux,
Après avoir manqué ſa proye,
Ne pouvant attraper autre change de vous,
Que deux ſoufflets de poids pour ſa fauſſe monnoye,
Et que bien à propos il feignit de la joye,
D'avoir pû reſſentir quelques uns de vos coups,
N'ayant pas de plus prompte & de plus ſûre voye,
D'arrêter là l'effet d'un ſi peſant courroux,
Vous deutes à vrai dire avoir de la ſurpriſe,
Si jamais en tel cas aimable femme en eut,
C'eſt faire avecque vous un fort plaiſant debut,
Que de vous preſenter des pieces de rebut,

Peut-

Peut-on en vous voyant faire cette mépriſe?
Eſt-il rien plus contraire à la droite raiſon?
Puiſqu'à belle Marchande & belle Marchandiſe,
On doit venir garni de la belle façon,
Et n'avoir dans ſon ſac que des pieces de miſe.

* Ceux qui paroiſſent avoir le plus d'eſprit, & qui parlent beaucoup, font ſouvent des fautes conſiderables, auſquelles ceux qui n'ont pas l'eſprit ſi brillant ni ſi vif, ne ſont pas ſujets. C'eſt ſans comparaiſon comme ces chevaux, qui allant l'amble ou l'entrepas, bronchent plus de fois en un jour, que ceux qui n'ont qu'un pas réglé ne font dans tout un voyage.

* Le derriere qui tourne aiſement.

L'autre jour étant allé voir
Un homme de ma connoiſſance,
Je le trouvai par nonchalance
Tout de ſon long couché dans ſon dortoir,
Comme il avoit le nez tout droit devers la porte,
Si tôt qu'il m'aperçut, il ſe tourna de ſorte,
Et ſi preſtement ſur ſon lit,
En me preſentant ſon derriere,
Que je croi qu'alors il me prit,
Aparemment pour ſon Apoticaire.

* Ces geniés aiſez, & à qui rien ne coute, vont quelquefois ſi vîte, qu'ils en perdent haleine, & l'on peut aſſûrer que le jugement les ſuit de ſi loin, qu'il n'acompagne jamais ce qu'ils diſent, ou ce qu'ils écrivent; leurs penſées ſont des fléches tirées en l'air, qui perdent toute leur force avant que de tomber dans les lieux où ils les veulent jetter.

* Un

* Un homme, à qui ſon ami avoit refuſé quelque grace injuſte, lui diſant, qu'il n'avoit que faire de ſon amitié, puis qu'elle lui étoit inutile; *Ni moi de la tienne*, lui répondit il, *puiſqu'on ne la peut conſerver que par des injuſtices.*

* Le Seigneur de Caubeque étant un jour à table avec le Seigneur de Norcarmes & quelques autres Seigneurs, celui-ci parlant des femmes, ſoutint qu'il n'y en avoit pas une qui fût honnête. *Il faut donc neceſſairement*, lui repliqua le Seigneur de Caubeque, *de deux choſes l'une; Ou que vous ſoyez ou cocu, & fils de putain; ou que vous en ayez menti.*

* L'Amour de la plûpart des jeunes gens eſt comme une vapeur de vin, qui trouble d'abord la raiſon, & qu'une heure de ſommeil diſſipe.

* Etre raillé d'une Compagnie qui vient de vous flater, aprendre

que vos amis intimes ont été les premiers à relever vos foibleſſes, être dechiré par celui qui le moment de devant vient de vous aplaudir; choſes ordinaires, bien des gens s'en formaliſent, les ſages ne s'en offenſent point, ils n'en frequentent pas moins les mêmes perſonnes, ils connoiſſent & ſouffrent le monde tel qu'il eſt. Le moyen de mettre ordre à de ſemblables trahiſons? c'eſt un uſage.

* Les mauvais exemples peuvent quelque fois nous inſtruire auſſi bien que les bons. Un Muſicien faiſoit chanter devant ſes aprentis des gens qui n'entendoient rien à la Muſique; *pour leur aprendre*, diſoit-il, *comme il ne faut pas chanter*. Un bon Ecuyer, dit Montagne, ne me dreſſe pas ſi bien qu'un Procureur ou un Venitien à cheval. Les mauvaiſes manieres de parler reforment mieux mon langage, que ne font les bonnes.

Tous

Tous les jours la ſote contenance d'un autre me fait tenir droit & me donne de la grace. Ce qui pique, ce qui bleſſe, touche & éveille plus que ce qui plaît, que ce qui chatouille.

* Un Curé & une de ſes Paroiſſiennes ayant eu quelque demélé enſemble, le Curé lui dit qu'elle s'en repentiroit; A quoi cette femme répondit, en mettant la main ſur ſon ventre; Dieu me garde cette piece, car tant qu'elle ſera en bon état, je ne vous crains gueres. Alors le Curé tout en colere lui dit, Allez, allez, de par le Diable, vous n'étes qu'une Putain. A ces mots cette femme s'écria, *Meſſieurs, je vous prens à témoins comme nôtre Curé a revelé ma confeſſion.*

* Sonnet contre l'Amour.

Climene, fui l'amour; ſes funeſtes delices
Ne cauſent à la fin que d'ameres douleurs;
C'eſt un ſerpent caché ſous d'agreables fleurs;
Un breuvage qui brûle; un jeu plein d'artifices:

Un plaiſir d'un moment, ſuivi de longs ſuplices;
Un jardin que ſans ceſſe on arroſe de pleurs;
Une obſcure Forêt, dont les ſentiers trompeurs
N'aboutiſſent enfin qu'à d'affreux precipices:

C'eſt un faux labyrinthe, où ſe perd la raiſon;
Un fruit qui n'a pour ſac qu'un dangereux poiſon;
Un dur joug, dont le poids à la fin nous accable;

Un

Un ſepulchre, où tout vif on eſt enſeveli;
En un mot, un Enfer d'autant plus redoutable,
Que l'on n'y trouve point le fleuve de l'oubli.

D'autres ont dit que c'eſt une Abeille, qui nous fait acheter ſon miel par des piqueures cuiſantes; un feu qui brûle d'autant plus, qu'il eſt caché; une bleſſûre qui chatoüille en tüant; un venin delicieux; une amertume qui plaît; une maladie agreable; un ſuplice qui divertit; une mort qui enchante.

*. Les grandes beautés font un effet plus ſoudain & frapent un coup plus promt; mais leur effet n'eſt pas toûjours le plus fort & le plus durable. On eſt touché du premier coup d'œil qu'on jette ſur une beauté ſinguliere; & ſi peu que la ſympathie agiſſe, on en eſt émû; mais par la nature des choſes ſoudaines & violentes, ce feu

promt s'éteint comme il s'eſt allumé, ſi l'on ne trouve que la beauté, & qu'elle ne ſoit pas ſoûtenue par les autres parties qui peuvent attacher. Au lieu que lors qu'une beauté mediocre n'a fait ſur nous à la premiere vûe que le foible effet d'incliner nôtre eſprit vers elle, & qu'à force de la pratiquer, nous y découvrons de jour en jour une foule d'agrémens, que l'eſprit & l'humeur lui fourniſſent, & qui ſont autant de nouvelles chaînes dont elle nous attache: Cet amour, qui n'a pas pris feu ſoudainement, prend force peu-à-peu, & forme une paſſion bien plus violente & bien plus longue que ne fait la grande beauté. Et ſi l'on conſulte l'experience, l'on trouvera que ce n'ont pas été les plus belles qui ont excité les plus grandes & les plus fortes paſſions.

On peut encore prouver cette maxime par les régles de la Phyſiono-

ſionomie, ſuivant leſquelles il eſt rare, je dis rare, mais non pas impoſſible, qu'une grande beauté ſe rencontre avec un grandeſprit, & ſur tout dans les hommes, parmi leſquels un bel homme eſt très ſouvent une belle Idole. Et je ne puis m'empêcher de rire, quand je voi ſur cela l'ignorance de nos faiſeurs de Romans, qui après avoir donné à un de leurs Heros une petite bouche & de grands yeux bleus, lui donnent, contre toutes les régles de la nature, un eſprit ſublime, & un grand courage; puiſqu'il n'y a pas de marque plus infaillible de bêtiſe & de poltronnerie. Que chacun examine ceux qu'il connoit, & il verra qu'on trouve plus d'eſprit avec des bouches mediocres ou grandes ſans excez, car les exceſſives ſont les gourmans & les babillars, qu'avec les petites; & que de petits yeux animez, ou de mediocres remplis

de feu, ſont autrement ſpirituels que ces grands yeux bleus avec leur langueur indolente : Or comme l'on ſe met en tête, qu'il faut qu'une belle perſonne ait la bouche petite & les yeux grands, je ſoûtiens que c'eſt un miracle, lors qu'on trouve une très belle perſonne avoir beaucoup d'eſprit. Et comme peu d'eſprit & beaucoup de beauté amenent neceſſairement le vain orgueil, & par un effet contraire la foibleſſe de la reſiſtance ; c'eſt ce qui fait que les grandes beautez ſont moins propres à cauſer les grandes paſſions, que les beautez mediocres, ſoûtenues de beaucoup d'eſprit.

* Il faut dans vos lectures vous propoſer trois choſes ; ce qui peut contribuer à vous rendre plus pieux ; ce qui peut affermir vôtre ame dans les vertus morales, qui font le ſage mondain ; & ce qui peut vous rendre plus capable

dans

dans les ſciences humaines. Tous les livres qui ne vous conduiſent pas à l'un des trois, rejettez-les comme des fatras inutiles, & comme un poiſon froid, qui endort l'ame, & qui la jette dans la léthargie, & par là dans tous les vices.

* La malheureuſe en fricaſſée.

Une jeune Veuve laſſée
De pleurer ſon mari, qui n'en revenoit point,
De jouer au Piquet ayant été preſſée,
Après pluſieurs bons coups; que je ſuis mal en point,
Et malheureuſe en fricaſſée!
Dit elle; car helas! il ne m'entre plus rien.
La choſe eſt fort fâcheuſe, & je vous en plains bien,
Dit un bon dégouté qui ſe trouva près d'elle.
Mais ſi vous voulez bien que je joüe avec vous,
Vous verrez le bonheur vous venir de plus belle,

Et le jeu qui vous plaît vous rentrer à tous coups.

* Comme on louoit un Prince de pluſieurs vertus qu'il n'avoit pas, *Je ferai tout ce que je pourrai*, dit-il, *pour vous empêcher de mentir.*

* Quelqu'un raportant à un autre les injures qu'on diſoit de lui; *On ne te les eût pas dites*, répondit-il, *ſi l'on n'eût cru que tu étois bien aiſe de les entendre.*

* De quoi ſe fait la plus ſubtile folie, ſinon de la plus ſubtile ſageſſe? comme des grandes amitiez naiſſent les grandes inimitiez, des ſantez vigoureuſes de mortelles maladies; ainſi des vives agitations de nos ames, les manies les plus grandes & les plus folles. Il n'y a qu'un demi tour de cheville pour paſſer de l'un à l'autre.

* Il arrive aux gens veritablement ſavans ce qui arrive aux épis de

de blé ; ils ſe levent, & hauſſent la tête droite & fiere, tant qu'ils ſont vuides ; mais quand ils ſont pleins & groſſis de grains en leur maturité, ils commencent à s'abaiſſer & à s'humilier.

* Un Juge conſultant Bartole & Baldus ſur une queſtion, & les trouvant de different ſentiment, il mettoit à la marge de ſon livre, *Queſtion pour l'Ami* ; c'eſt à dire que la verité étoit ſi embrouillée, qu'en pareille cauſe il pourroit favoriſer celle des parties qu'il voudroit.

* Quelqu'un demandant à l'Empereur Frederic, qui étoient ſes plus grands amis ; *Ce ſont ceux*, répondit-il, *qui me craignent moins que Dieu.*

* Pour goûter la douceur qui ſe trouve à vivre dans une ſocieté, il ne faut ni manquer d'eſprit, ni en avoir trop ; Ces deux extrémitez ſont également nuiſibles. On peut mê-

même assurer que pour l'ordinaire on a plus de complaisance pour celui qui a peu d'esprit, que pour celui qui en a beaucoup ; on a de la bonté pour l'un, & de la jalousie pour l'autre.

* Celui qui dans ses Etudes se donne tout entier au travail & à l'exercice, & qui neglige la meditation, perd son tems ; mais aussi celui qui s'aplique tout entier à la meditation, & qui neglige le travail & l'exercice, ne peut que s'égarer & se perdre. Le premier ne saura jamais rien d'exact, ses lumieres seront toûjours mêlées de tenebres & de doutes ; & le dernier ne poursuivra que des ombres, sa science ne sera jamais sûre, elle ne sera jamais solide. Travaille, mais ne neglige pas la Meditation. Medite, mais ne neglige pas le travail.

* La

* La menace mépriſée.

Souvent les menaces que fait
Un homme de peu d'aparence,
Ne produiſent pour tout effet
Que du mépris ou de l'indifference,
Ainſi qu'on voit en un certain Quidam,
Bien bas en tout, mais fort haut en paroles,
Qui menaçoit, non pas de poires molles,
Un autre grand & fort autant qu'un Alleman,
Lequel aprenant ſa menace,
Dit d'un air de Gaſcon, & de fort bonne grace;
O l'homme redoutable à qui le craindroit fort!
Helas! s'il arrivoit que par pure avanture
Il pût bien me tuer, je ſerois, je le jure,
Huit jours entiers, & plus encor,
Renfermé dans la ſepulture,
Sans m'imaginer être mort.

* Toutes ces prétendues bonnes for-

fortunes d'amour deviennent toûjours de mauvaiſes fortunes ; & ce vieux proverbe eſt bien veritable qui dit, que ſi un Cocher aimoit une Comteſſe, il mangeroit avec elle ſon foüet & ſon étrille.

* Je croi qu'il en eſt d'un homme qui aime comme d'un moineau pris à la glu ; plus il ſe débat, plus il s'embarraſſe.

* Richeſſe, eſprit, enjoüement, propreté, & jeuneſſe, c'eſt dequoi attaquer avec confiance une femme, par tous les endroits par leſquels elle peut être attaquée.

* Ce que je trouve ridicule dans les hommes, c'eſt qu'il y en a un nombre infini de fort petit merite, qui s'imaginent que parce qu'un autre homme, rempli de tout ce qui peut rendre aimable, eſt aimé, ils peuvent prétendre le même avantage, & qu'il n'y a qu'à fraper à la porte pour la voir ouver-

verte, ils ſe perſuadent qu'avec une expreſſion brutale de leurs deſirs, ils obtiendront ce qu'un autre ne doit qu'à mille ſoins, à mille complaiſances, & à cette ſympathie naturelle, qui détermine deux cœurs à s'aimer. C'eſt juſtement l'Ane de la Fable, qui voyant un petit chien careſſer ſon Maître, crut pouvoir ſe donner les mêmes privileges, ſans ſonger que chacun a ſon talent different, & que ſi le petit chien eſt fait pour careſſer ſon Maître, l'emploi de l'Ane eſt de porter le bât.

* On peut decider à coup ſûr de la vertu ou du vice d'un Prince, par le caractere de ceux qu'il employe, & qu'il éleve, étant conſtamment vrai que pour l'ordinaire les Princes élevent ceux qui ont de la ſympathie avec leur propre caractere. Tibere aimoit les fourbes & les yvrognes; Caligula les bourreaux, & tous ceux qui fomen-

mentoient & ſecondoient ſon luxe prodigieux & ſa cruauté barbare ; Neron combloit de biens & d'honneurs Tigellin & les autres Miniſtres de ſes débauches ; l'avare Veſpaſien élevoit ceux qui ſavoient inventer des moyens de faire ſuer l'or des pierres ; Commode tiroit de l'Arene des Eſclaves Gladiateurs, pour les placer dans les premieres charges de l'Empire ; ſous Conſtantin les Prélats pieux triomphoient ; comme les Braves ſous les Conquerans.

* Le Moine promt à la riſpoſte.

Un bon Religieux prêchant un jour en France,
Car ſi ce fut ailleurs perſonne ne le ſait,
Et parlant des effets de la Toute-puiſſance,
Dit qu'elle ne produit rien que dans l'excellence,

Et

Et d'admirablement bien fait.
Un Boſſu, qui l'oüit diſcourir de la
ſorte,
S'en alla l'attendre à la porte;
Et lui demanda, lors qu'il en fut
aperçu,
Que vous ſemble, mon Pere, en voyant
ma figure,
Me trouvez vous bien fait? Oui, dit-
il, je vous jure,
Et fort bien fait pour un boſſu.
En quoi ſelon la conjecture,
Le drôle ſe vit bien trompé,
Croyant embaraſſer ſon homme,
Mais il ne ſavoit pas que ce que Moine
on nomme,
Toûjours atrape, & n'eſt point atra-
pé.

* Un Prince dit à ſa Mere, qui le vouloit obliger à faire quelque injuſtice; Vous me vendez bien cher les neuf mois que vous m'avez porté.

* Ne ſe plaire qu'avec les Grands, c'eſt s'élever au deſſus de ce que l'on eſt, & faire voir une am-

ambition peu reglée. Ne ſe plaire qu'avec ſes inferieurs, c'eſt s'abaiſſer lâchement, & n'avoir pas le cœur bien placé. Se plaire avec ſes ſemblables, & tacher de s'en faire aimer, c'eſt avoir des ſentimens d'un galant homme, qui ſe ſoûtient dans ſa condition avec honneur. Quand on eſt toûjours avec les Grands, on ſe captive & on s'impoſe une loi de reſpect, dont on ne peut ſe diſpenſer. Quand on eſt toûjours avec ſes inferieurs, on ſe fait une habitude de vivre d'une maniere peu proportionnée à ſa naiſſance. Quand on eſt toûjours avec ſes ſemblables, on n'oſe ſe démentir, & ſe rendre indigne du rang & de la famille dont on eſt.

* Un Moine gros & gras allant par les rues, quelques femmes lui demanderent; Et beau Pere quand acoucherez vous ? *Quand j'aurai trouvé une ſage femme*, répondit-il.

* La

* La ſcience peut loger chez nous ſans jugement, & le jugement peut y être auſſi ſans elle. Mais reconnoître ſon ignorance de bonne foi, c'eſt l'un des plus beaux & des plus ſûrs temoignages de jugement que je trouve.

* Il échape ſouvent des fautes à nos yeux; la maladie du jugement conſiſte à ne les pouvoir appercevoir, lors qu'un autre nous les découvre.

* Il y a telle friponnerie qu'un homme de cœur ſouffre ſans ſe plaindre. Il rougit de la lâcheté de celui qui le trompe, il auroit honte de lui faire des reproches, il feint de ne rien voir. Le lâche qui le joue le croit une dupe, & il n'en eſt rien; il ſent l'outrage qu'on lui fait, mais il croiroit s'avilir d'en venir aux plaintes. Il faudroit pour mettre en lumiere l'indigne tour qu'on lui fait, qu'il oppoſât ſa bonne foi, & ſa probité, à la dupli-

cité & à la baſſeſſe du traître qui le fourbe; Ce paralelle, quoique glorieux pour lui, le choque; il aime mieux ſe taire, que de décendre juſqu'à ſe vanger.

* Un Ancien diſoit, qu'il n'y avoit pas des gens plus malheureux, que ceux qui n'avoient éprouvé aucun malheur, parce qu'on eſt inſuportable dans la bonne fortune, quand on n'a point ſouffert la mauvaiſe.

* Le Penitent repris par Equivoque.

Un bon drôle étant à Confeſſe,
Faiſoit mention bien expreſſe
Des pechez qu'il avoit commis;
Le Confeſſeur étant de ſes amis,
Traita de pecadille & pure bagatelle,
Une aſſez longue Kirielle
De certains faits qu'il lui cotta;
Mais quand il s'aviſa d'avoir rompu le jeûne
D'une Veuve encor aſſez jeune,
Tout court en cet endroit ſon homme l'arréta,

Lui

Lui fit une grande cenſure,
Et dit que pour les cas d'une telle nature,
Il ne peut des pardons avoir part aux treſors;
D'autant qu'il n'apartient qu'aux Eccleſiaſtiques,
Et non aux perſonnes laïques,
De faire l'Office des Morts.

* Nul ne merite d'être loué de Bonté, s'il n'a la force & la hardieſſe d'être mechant. Toute autre bonté n'eſt le plus ſouvent qu'une pareſſe & une impuiſſance de la mauvaiſe volonté. Auſſi rien n'eſt plus rare que la veritable bonté; ceux mêmes qui croyent en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaiſance ou de la foibleſſe.

* Comme le Roi Antigonus campoit dans un lieu fort incommode, il entendit quelques ſoldats qui murmuroient, & qui parloient mal de lui. Au lieu de les châtier de leur

insolence, il leur dit; *si vous voulez mal parler du Roi, retirez vous loin de sa Tente, depeur que s'il venoit à vous entendre il ne vous fît punir.*

* L'Empereur Conrad III. ayant pris la ville de Munich, resolut de faire passer tous les hommes au fil de l'épée, permettant aux femmes d'en sortir, & d'emporter avec elles ce qu'elles avoient de plus cher. Ces femmes profitant de cette permission, chargerent leurs maris sur leurs épaules, disant qu'elles n'avoient rien de plus cher au monde. Cette action plût si fort à l'Empereur, qu'il fit grace à tous les habitans, & même à leur Prince, qu'il avoit resolu de détruire entierement.

* Dom Francisco Ximenez Cardinal ne donnant aucun Benefice à ceux qui le lui demandoient, quelqu'un aprenant qu'il y en avoit un de vaquant, le lui demanda en ces ter-

termes, „ Je viens aprendre à Vô-
„ tre Eminence qu'il y a un Benefi-
„ ce vacant dans le lieu de ma naiſ-
„ ſance, qui me ſeroit propre. Mais
„ parce que je ſai que vous n'acor-
„ dez rien à ceux qui vous deman-
„ dent quelque choſe, & que d'ail-
„ leurs vous ne vous ſouvenez pas
„ de ceux qui n'oſent vous rien de-
„ mander, je ſuplie très humble-
„ ment Vôtre Eminence d'avoir la
„ bonté de me conſeiller de quelle
„ maniere je dois me conduire. Je
m'en vai vous le dire, répondit le Cardinal; apellez mon Secretaire, qui d'un trait de plume vous mettra en poſſeſſion de ce Benefice.

* La plûpart des choſes du monde ſe font d'elles-mêmes. Le ſuccés autoriſe ſouvent une conduite imprudente & même folle.

* La marque d'un caractere ſingulier, c'eſt d'être admiré de tout le monde, ſans pouvoir être imité de perſonne.

* Comme on demandoit à un Juge ſon avis ſur un homme ſurpris en adultere; *Je le trouve un peu pareſſeux*, dit-il.

* Le domeſtique d'un Prince menaçant un homme devant lui, ſans que le Prince dit mot; *Les paroles du valet*, dit-il, *ne me font point de peur; mais le ſilence du Maître.*

* Le Bain inuſité.

Il arrive à certaines gens
Des avantures ſi bizarres,
Que ce ſont de ces choſes rares,
Qu'on ne voit qu'une fois en deux ou trois cens ans.
Témoin ſoit l'hiſtoire nouvelle
D'un Alleman, noble, propre & bien-fait,
Qui dans ce beau ſéjour, que Verſaille on apelle,
Alla dernierement tomber dans un retrait,
Où voulant faire quelque choſe,

De

De peur de ſe ſalir, deſſus il ſe guinda,
Mais les piés lui manquant, il fit bredi breda,
En bas par l'ouverture à ſon dam trop peu cloſe,
Et juſques au colet le pauvre homme enfoncé,
Perſonne n'étant là pour venir à ſon aidé,
Contre cet accident ſon unique remede
Fut de fort conſtamment ſe tenir là placé,
Du matin juſqu'au ſoir, qu'un autre vint paroître
Par bonheur à cette fenêtre,
D'où l'entendant ſe plaindre & ſoupirer,
On le vint auſſi-tôt de ce bain retirer,
Avecque peine & diligence grande.
Je ne ſai pas ſi c'eſt un bain à l'Allemande,
Mais je n'avois point ſçû juſqu'à ce jour,
Qu'il fût chez aucun peuple en uſage à la Cour.

* Posseder plus de richesses qu'un autre n'en possede, ce n'est autre chose qu'avoir les épaules embarrassées d'un fardeau plus pesant ; il n'y a point de plus puissant instrument de la servitude des hommes que les biens, puisque c'est par eux qu'ils s'enchaînent les uns les autres. De quelles chaînes n'est point lié un Riche, qui veut conserver & augmenter son bien ! quelle servitude pour avoir l'œil exact sur tous ceux qui ont relation avec lui ! quelles contraintes dans toutes ses actions, dans ses demarches, dans ses paroles, dans l'emploi de tous ses momens ! le bien qu'il aquiert tous les jours, vaut-il la perte de sa liberté, & n'est il pas lié à sa richesse avec des chaînes d'or ? Un homme au contraire qui ne possede que ce qui lui est absolument necessaire pour n'avoir pas besoin de mendier, est maître de sa personne, de son tems, de

ses

ſes actions, il ne voit que ceux qui lui plaiſent, & dont il ne craint point l'œil farouche, ni les ſourcils froncez, & content du peu qu'il a, il ne ſe rend point l'eſclave d'un autre pour en chercher davantage.

* La richeſſe a un corps & une ame; ſon corps c'eſt la matiere de l'or & des autres biens, dont la poſſeſſion ne rend pas un homme riche, mais un ſimple poſſeſſeur de ce qui fait la richeſſe; & ſon ame c'eſt l'uſage de cet or & de ces biens. Or cette ame eſt ou pure & innocente, & c'eſt le bon uſage qu'on en fait; ou c'eſt une ame criminelle & corrompuë, & c'eſt l'abus qu'on fait des richeſſes par leur mauvaiſe diſſipation. Ainſi l'avare, qui n'aime les richeſſes que pour les poſſeder & ne s'en pas ſervir, n'aime que le corps de la richeſſe, ou plûtôt, par une poſſeſſion ſans joüiſſance, il ſe fait

le ſepulchre d'une richeſſe morte & d'un corps ſans ame ; ſon eſprit ne s'attache qu'à la matiere, & regarde l'uſage de ce qu'il poſſede comme la deſtruction de ſon objet aimé.

* Il eſt très difficile qu'un Riche n'abuſe de ſes richeſſes ; car ſi un Eſprit n'eſt revêtu d'une vertu très ſublime, il eſt difficile que la poſſeſſion d'un grand bien ne l'entraîne ou dans la miſerable avarice, ou dans la corruption des mœurs ; car ſi la poſſeſſion du bien vous en inſpire l'amour, plus vous en poſſederez, & plus vôtre attache croitra, & voilà l'avarice ; ſi au contraire cette poſſeſſion trouve vôtre eſprit diſpoſé à la diſſipation & aux plaiſirs, comme la richeſſe amene toûjours à ſa ſuite l'orgueil, la ſuperfluité, & la facilité de ſatisfaire ſes paſſions, il eſt difficile qu'on ſe retienne dans le penchant, car quand on peut faire

faire ce qu'on veut, on fait ſouvent tout autre choſe que ce qu'on doit.

* Le Galant intereſſé.

Un gros Marchand de la langue Allemande
En France s'étant marié,
Avant que de coucher avecque ſa Galande,
Voulut être ſalarié
De la peine qu'il alloit prendre;
Et pour le faire mieux entendre,
Cet homme intereſſé beaucoup plus qu'amoureux,
Preſſa ſi bien, que ſans remiſe
La ſomme en dote à lui promiſe
Il ſe fit conter un & deux.
Tant ils ſont défiants, comme peu genereux,
Les bons bûveurs à rouge trogne,
Qu'ils veulent être defrayez,
Et même entierement payez,
Avant que faire la beſogne.

* L'Embrocheur.

Une femme voulant mettre une oye à la broche,
Et ne le pouvant pas, dit qu'on allât chercher
Son mari, qui pour lors étoit en un lieu proche,
Pour qu'il vînt vite l'embrocher:
Car il eſt ſeul, dit elle, ici qui le peut faire,
Et qui m'embroche d'ordinaire,
Autant le ſoir que le matin,
Soit que je ſois debout, ou que je ſois couchée,
Tout ce que j'ai de chair enfin,
Qu'il ſait devoir être embrochée.

* Plus on ſe défie de ſa memoire, plus elle ſe trouble; il faut la ſoliciter nonchalament; car ſi on la preſſe, elle s'étonne; & dès qu'elle commence à chanceler, plus on la ſonde, plus elle s'empêtre & s'embarraſſe. Elle nous ſert à ſon heure, & non pas à la nôtre.

* Quel-

* Quelqu'un a dit qu'on prend le peuple par les oreilles comme on fait un pot par les anſes ; parce qu'il croit tout ce qu'on lui dit.

* Donnez à tout le monde des marques de vôtre civilité & de vôtre honnéteté, & tout le monde vous en donnera. Loüez ceux qui le meritent, excuſez ceux qui en ſont dignes, ne blâmez jamais perſonne ; & vous gagnerez le cœur de tout le monde. Obligez tous ceux avec qui vous avez commerce, rendez leur de bons offices en toutes rencontres, en un mot aimez les, & ils vous aimeront.

* Quelqu'un ſe plaignant un jour de ſa fortune, on lui dit, que qui n'étoit pas content de peu, ne le ſeroit jamais de beaucoup.

* Un Philoſophe diſoit, qu'il s'abſtenoit des voluptez, non pas

par temperance, mais par volupté; voulant dire par là que les maux qu'elles traînent après elles ſont plus grands que les plaiſirs qui les acompagnent.

* Un ſecret infaillible pour vivre bien dans une ſocieté, c'eſt de ne ſe mêler des interêts des autres, qu'autant qu'ils le veulent, & qu'ils nous témoignent le deſirer. Sous pretexte de vouloir être utile, on fait ſouvent remarquer plus de curioſité que d'affection, & plus d'empreſſement pour ſavoir les choſes, que de paſſion pour rendre ſervice.

* Un homme toûjours ſatisfait de lui même, peu ſouvent l'eſt des autres, rarement on l'eſt de lui.

* Un Prince diſoit ſouvent, qu'il faloit ſe donner garde d'un Italien rouſſeau, d'un François blanc, & d'un Alleman noir.

* Le Duc de Milan étant aſſiegé

gé dans un Château par les Florentins ; comme un jour qu'il étoit à table, il ne trouvoit aucune viande à ſon goût, il querella ſon cuiſinier. A quoi celui-ci répondit ; C'eſt à tort que vous me querellés, Monſieur, puiſque les viandes ſont bien aprétées, mais c'eſt que les Florentins vous ôtent l'apetit.

* La Fille preſſée de ſes neceſſitez.

Un jour une certaine fille,
Jeune, gaillarde, & de bon apetit,
De ces dondons enfin, à qui la chair fretille,
Et démange ſouvent non pas pour un petit,
Pria très inſtamment ſon pere,
De lui vouloir donner ce qu'elle n'avoit point,
Et que l'ardent deſir, qui la jeuneſſe poind,
La preſſoit fort d'avoir, même avant qu'il fût gueres.

A ces mots, qui ſembloient n'être dits
qu'à demi,
L'intelligent bon homme
Comprenant auſſi-tôt que c'étoit un Ami,
Qu'autrement un Mari l'on nomme,
Que par ce fin détour ſa fille demandoit,
Lui répondit, non pas comme elle prétendoit,
Ma mie, attendez, & pour cauſe,
Le tems n'eſt pas encor ſi près,
Qu'il vous faille ôter une choſe,
Qu'on ne pourra vous rendra après.
Le Conte ne fait pas entendre,
Si cette fille pût ſe reſoudre d'attendre,
Auſſi patiemment qu'il faut,
Quand le Caréme eſt mis ſi haut,
Ou ſi par foibleſſe de l'âge,
Et manque de moyens de ſe mieux conſoler,
Elle ne laiſſa point aller
De dépit la chat au fromage.

* N'eſt-ce pas une opinion bien injuſte, quoique generale, de croire que l'honneur d'un homme doive dépendre de la conduite

te de ſa femme ? qu'il faſſe ce qu'il voudra, peut il éviter le ridicule, ſi elle a reſolu de lui en donner ? Celui qui eſt inquiet & qui ſe plaind, trouve-t-il quelque conſolation parmi ſes parens & ſes amis? Ce qui lui arrive, c'eſt de les rejoüir tous. Si quelqu'un eſt aſſez fou pour porter ſa plainte devant les Tribunaux, comment eſt il écouté ? Les Juges les plus compoſez ont beaucoup de peine à conſerver quelque gravité. Pour les Avocats, qui ſe chargent de pareilles cauſes, comment les traitent ils ? n'en font ils pas ordinairément une piece comique, qu'ils ornent de tous les traits les plus plaiſans, pour réjoüir l'auditeur ? & en trouve-t-on quelqu'un qui penſe à exciter la compaſſion des Juges, qui ſont ſouvent mal diſpoſez à vanger les affronts que pretendent avoir reçû ceux qui ont recours à eux ?

Quel

Quel remede donc à un pareil mal? Eſt-ce une grande patience? Ne fait on pas par là le ridicule, qui en eſt encore inſeparable? L'expedient dont s'eſt ſervi un Cenſeur public de l'Antiquité, étoit-il l'unique? Il traita l'Amant de ſa femme comme le meilleur de ſes amis, il le logea chez lui; ce qui fit taire quelques uns qui avoient parlé. Caton traita, dit-on, une pareille affaire plus cavalierement; ſa femme ne lui étant plus neceſſaire, il aprit qu'un de ſes amis la deſiroit paſſionnement, & il jugea qu'il étoit raiſonnable de ceder à un autre ce qu'il eſtimoit un grand bien, & qui n'étoit plus que mediocre pour lui. Cette conduite ne lui attira aucun ridicule; mais Céſar lui en voulut donner, parce qu'il avoit repris cette femme après la mort de celui à qui il l'avoit cedée, diſant qu'il l'avoit repriſe par avarice, parce qu'elle étoit de-

devenue riche; & Caton s'excuſoit, en diſant que toutes les heures de ſa vie étant dévoüées au ſervice de la Republique, il avoit eu beſoin de quelque perſonne qui eût pris ſoin d'élever ſes enfans, & qu'il n'en pouvoit trouver de plus affectionnée que leur mere. Mais Céſar lui même ne fit-il rire perſonne ? car les rieurs ſur cette matiere n'épargnent pas plus les Heros que les autres hommes. Ayant apris qu'un jeune homme déguiſé en fille avoit paſſé pluſieurs jours dans l'appartement de ſa femme, & que le bruit s'en étoit malheureuſement répandu dans Rome, il dit qu'il ne croyoit pas ce qu'on diſoit dans la ville, mais que la femme de Céſar ne devoit pas ſeulement être ſoupçonnée, & le rémede qu'il y trouva, fut le divorce, quoique la Loi eût permis ce qu'elle permet encore preſentement ; voilà l'expedient dont ſe ſervit l'homme du mon-

monde le plus ſoigneux de ſa gloire, & dont on ſe ſert à ſon exemple, mais avec moins d'éclat qu'il n'en fit. Cette affaire, dans le fond, lui paroiſſoit de ſi peu de conſequence, qu'elle ne l'empêcha pas de recevoir au nombre de ſes plus intimes amis celui-qui avoit été le favori de ſa femme. Mais tout bien conſideré, Céſar étoit-il en droit de ſe plaindre de ſa femme? n'étoit-il pas ſujet au même defaut qu'elle? Ne couroit-il pas de galanterie en galanterie? Les loix ne ſont elles pas égales? Mais les femmes, dira-t-on, ſont plus à blâmer, à cauſe des conſequences. On ne veut pas faire reflexion, qu'elles ne peuvent faire tous les maux qu'on leur reproche, que les hommes ne ſoient complices; ils ſont donc pareillement à blâmer, & ſi la faute eſt égale, la peine ne devroit elle pas l'étre? Il y a un exemple dans l'Antiquité, qui de-

devroit être la régle de nos jugemens. Une femme ayant apris que ſon mari infidele étoit à ſa maiſon de campagne avec une femme qu'il aimoit, s'arma d'un poignard, & en fit prendre à des Domeſtiques qu'elle avoit ſeu gagner, reſolue d'aller poignarder ſon mari, & celle qui étoit la cauſe de ſon crime. Après avoir executé ce qu'elle avoit projeté, elle courut à la Ville où ſe tenoit le Roi, & lui demanda, s'il n'eût pas fait grace à un mari, qui ayant trouvé la femme entre les bras de ſon Amant, les eût tué tous deux. Le Prince répondit que c'étoit une action graciable, & qu'on pouvoit avoir recours à lui en de pareilles occaſions. „ Je vous ſuplie donc, dit-
„ elle, de me faire expedier ma
„ grace; car ayant ſeu que mon ma-
„ ri étoit à ſa maiſon de campagne
„ avec une perſonne qui lui faiſoit
„ manquer à la fidelité qu'il me
„ doit

„ doit, j'y ai été, & je les ai tué
„ tous deux. Le Roi engagé par ſa propre declaration, ne pouvoit refuſer de faire grace pour une action qu'il avoit trouvée remiſſible. La loi n'eſt elle donc pas égale? C'eſt de quoi pourtant les hommes, prevenus de leur pretendu droit de ſuperiorité, ne conviendront pas.

* La preference des Langues.

On dit que Charles-quint ce fameux Empereur,
Etant un jour en ſa gaillarde humeur,
Diſoit ſur le ſujet des Langues differentes,
Qui dans l'Europe ſont vivantes,
Que ſi de l'autre Sexe il vouloit l'entretien,
Il parleroit Italien,
Que le François ſeroit celui des idiomes,
Dont il ſe ſerviroit en parlant à des hommes;
Que pour à ſon cheval s'exprimer proprement,

Il

Il parleroit en Allemand,
Et qu'à Dieu s'il vouloit adreſſer la parole,
Ce ſeroit en langue Eſpagnole.

* Autre ſur le même ſujet.

Comme en matiere de langage
Chacun donne au ſien l'avantage,
Un Eſpagnol diſoit auſſi conſidemment,
Que s'il l'eût ſçu de certaine ſcience,
Qu'à la premiere conference,
Qui ſe fit dans le monde, à ſon commencement,
Entre les quatre Perſonnages,
Que l'hiſtoire introduit dans les divines pages,
Qui tous, aſſûroit il, parloient differemment,
Le Serpent cauteleux, ce ſéducteur infame,
Parloit Anglois, & cõmbien que la femme
Ne l'entendît que trop, comme on l'éprouve bien,
Elle parloit Italien,
Et le Pere des hommes,
Ce Normand, ce mangeur de pommes,

Pour

Pourtant peu fin & peu matois,
Parloit en langage François,
Mais Dieu parloit en langue Caſtillane,
Eſtimant toute autre profane.

* Philippe Roi de Macedoine étant mal avec ſa femme & ſon fils, & demandant à Démarat, ſi les Grecs étoient bien d'acord; *Il vous ſied bien*, dit-il, *Seigneur, de vous enquerir des deſordres de la Gréce, tandis que la diſcorde eſt chez vous.*

* La criallerie ordinaire fait qu'on s'y acoûtume, & que chacun la mepriſe; celle que vous employez contre un valet pour ſon larcin, ne ſe ſent point, parce que c'eſt celle là même qu'il vous a vû employer pour avoir mal rinſé un verre.

* Un Marchand Florentin demeurant à Genes avec ſa femme & ſes enfans qui étoient fort maigres & d'une complexion fort

fort delicate, un Genois lui demanda, d'où venoit que ſes enfans étoient ſi delicats, & que ceux des Genois étoient ſi robuſtes; C'eſt, répondit-il, *que je ſuis ſeul à faire les miens, & que vous autres vous avez pluſieurs amis qui vous aident à faire les vôtres.*

* Il y a une ſi grande liaiſon entre la douceur & l'humilité, qu'elles ſont preſque inſeparables, Saint Bernard dit que ce ſont deux ſœurs. L'une ſe cache autant qu'elle peut, toûjours retirée dans le fond du cœur, elle ne cherche ni à paroître, ni à ſe produire; l'autre au contraire ſe fait connoître en tout tems, & donne indifferemment à tout le monde des preuves de ce qu'elle eſt. On peut dire qu'il en eſt de même de la vanité & de la fierté; elles vont rarement l'une ſans l'autre. Et ſi l'une ſe cache en toutes rencontres, l'autre ſe fait voir à tous momens. On ne veut

jamais paſſer pour vain, c'eſt un defaut qu'on prend ſoin de ſe cacher à ſoi-même; mais on ne ſe fait point une honte de paſſer pour fier, & pour homme qui prétend qu'on le diſtingue, & qui croit bien meriter qu'on faſſe attention à ce qu'il eſt.

* Quelqu'un demandant à une belle & vertueuſe Dame, ſi elle ne vouloit pas écrire à ſon mari, qui étoit abſent depuis longtems; *Et comment lui pourrois-je écrire*, répondit elle, *puiſqu'il a emporté avec lui ma plume, & qu'il m'a laiſſé le cornet tout vuide? c'eſt ce que je vous prie de lui dire de ma part.*

* Un homme d'Etat diſoit, que dans les Conſeils il ne faut pas tant regarder ce qu'on doit faire, que ce qu'on peut faire.

* Un Prince chaſſé de ſon trône, s'écria qu'il n'avoit reconnu ſes amis & ſes ennemis, que lors qu'il n'étoit plus en état de

de leur faire du bien ou du mal.

* Voulez vous ſavoir ſi un homme eſt vain? ne lui rendez pas tous les honneurs qu'il penſe lui être dûs. Sa fierté offenſée fera bientôt paroître ſa vanité, & l'une viendra au ſecours de l'autre, pour vous donner une parfaite idée de celui que vous deſirez connoître.

* Loüis XI. Roi de France demandant à un homme de baſſe condition, qui ſuivoit la Cour, & qui ne connoiſſoit point le Roi, combien il gagnoit. Je gagne autant que le Roi, lui repondit cet homme. Car lui & moi vivons aux depens de Dieu, & en ſortant de ce monde, il n'en emportera pas plus que moi. Cette réponſe plut ſi fort au Roi, qu'il le fit ſon valet de chambre.

* Il n'y a que vous proprement

qui ſachiez ſi vous êtes lâche ou genereux, traître ou fidele. Les autres ne vous voyent pas; ils vous devinent par des conjectures incertaines; ils voyent, non tant vôtre naturel, que vôtre art; ainſi ne vous en tenez pas à l'opinion qu'ils en ont, tenez vous en à la verité.

* Le cœur de l'homme eſt ſi malin, qu'au milieu même de la compaſſion il ſent je ne ſai quelle joye maligne de voir ſouffrir autrui.

* Un grand Capitaine étant tombé de ſon ſiege ſur le point d'une bataille, *Courage*. dit-il, *c'eſt ſigne qu'il n'eſt plus tems de s'aſſeoir, mais qu'il faut être debout.*

* Je demanderois volontiers, pourquoi un homme ou une femme, qui n'ont aucun beſoin ni aucune intention de recevoir les ſecours que peut donner un homme riche, & qu'il ne donne jamais, lui

lui acordent néanmoins toutes les préferences ſur les gens de merite? On entend dire dans les Compagnies, *Cet homme a cent mille livres de rente*; au fond c'eſt un impertinent par ſa vanité, il n'ouvre jamais la bouche que pour prononcer une extravagance; on ne lui connoît aucune vertu; il eſt même d'une avarice craſſe, & on ſait qu'il n'a jamais fait de plaiſir à perſonne; il n'importe, il a cent mille livres de rente, il trouvera par tout mille déferences, & laiſſera toûjours ceux qui n'ont que du merite cent pas derriere lui. Quelqu'un me pourroit il dire la raiſon d'une pareille biſarrerie de l'opinion des hommes?

* La Joueuſe de Tric-trac.

Un verd Galant avec ſa Belle
S'ennuyans de faire l'Amour,
Se mirent à jouer un tour
Au Jeu que Trictrac on appelle.
Pour s'être exprés mal défendu,
Le Galant crut avoir perdu,
Et ſa Belle en cette eſperance
Déja la Victoire chantoit;
Mais lors que moins elle en doutoit,
Elle vit bien tourner la chance;
Car un malheureux coup de dé,
Ayant ſon jeu mal ſecondé,
La rendit toute deſolée,
Et ſe voyant preſque aux abois,
Je ſuis perdue à cette fois,
Dit elle en s'écriant, vous m'avez enfilée. †

* On trouve bien des hommes qui avouent qu'ils ſont avares, ſenſuels, yvrognes, vindicatifs, orgueilleux, il y en a même qui avouent

† *Terme de ce jeu.*

avouent qu'ils ſont poltrons. Mais l'envie eſt une paſſion ſi lâche, que jamais un homme ne demeurera d'acord qu'il eſt envieux, parce qu'il n'y a point de vertu compatible avec l'envie, & point de crimes auſquels elle ne puiſſe conduire.

* Une bagatelle, un rien fait à propos, & de bonne grace, peut ſouvent vous inſinuer plus avant dans un cœur diſpoſé à la reconnoiſſance, que de grands ſervices; car les offices conſiderables s'attribuent ſouvent à des vûes de retour ſur ceux qui les font; mais les petits ſoins prévenans ſont regardez comme des expreſſions de nôtre bonne volonté, ſans conſequence & ſans reflexion, & nous donnent dans l'eſprit de ceux qui les reçoivent un air de Politeſſe, qui fait l'impreſſion que nous pouvons deſirer.

* Il eſt rare qu'un préſomptueux

ne ſoit brutal, parce que la brutalité n'eſt autre choſe que la parole ou l'action cauſée par le deſir de vouloir emporter ſur un autre quelque choſe par force, par violence, & par autorité, parce qu'on croit que cette choſe nous eſt dûe, & qu'on ſe perſuade que par hauteur on y réüſſira; or cette perſuaſion qu'on a de pouvoir emporter de hauteur quelque choſe ſur un autre, ne naît que de la préſomption qu'on a de ſoi même & du mépris qu'on fait de l'autre.

* Tout homme qui aime veritablement eſt jaloux; & quelque ſage & quelque Philoſophe qu'il ſoit, tout ce qu'il peut faire c'eſt d'adoucir ſa jalouſie, & d'en avoir plus ou moins, ſuivant qu'il a plus ou moins conſervé d'empire ſur ſes paſſions.

* La bruſquerie eſt un diminutif de la brutalité, & un premier pas pour y arriver; car un homme bruſ-

bruſque eſt ordinairement imprudent, & l'imprudence cauſe la brutalité; ſouvent même il y a ſi peu de diſtance du bruſque au brutal, que l'eſprit les confond.

* Il y a des gens qui s'occupent depuis le matin juſqu'au ſoir à reformer le gouvernement de tous les Etats; ils croyent être en droit de faire le procez aux Miniſtres, aux Generaux d'Armée, & aux Souverains mêmes, ſur les moindres évenemens. Impitoyables juges des matieres dont ils n'ont pas la moindre connoiſſance, ils decident ſur les reſolutions qui ſortent des Cabinets des Rois, ſur la paix, ſur la guerre, & croyent avoir aſſez de lumieres pour penetrer dans les motifs de l'un & de l'autre. Les Souverains, les Miniſtres, & leurs Generaux, ſont continuellement en bute à tous les traits de ces pretendus politiques, qui jugeant ſouverainement de leurs entrepriſes, en

pretendent connoître les raiſons & prevoir les évenemens. Une des Maximes de ces Pretendus Politiques, eſt de donner continuellement des batailles; auſſi prodigues du ſang d'autrui, qu'ils ſont peut-être menagez du leur, ils voudroient qu'on ſe battît tous les jours; on a beau leur dire, qu'une bataille eſt une affaire ſerieuſe, qu'on ne haſarde jamais ſans de grandes raiſons, ils ne croyent pas qu'on puiſſe aquerir de la gloire, ſi l'on ne donne des coups d'épée; faire conſumer les ennemis par la ſuite des tems, manger toûjours leur païs, leur enléver des places de tems en tems, tout cela ne les contente pas; ils voudroient qu'on ſe donnât tous les jours des aſſignations dans les plaines, pour terminer les querelles des Souverains, comme celles des particuliers. Ils n'eſtiment pas beaucoup la ſage reponſe que fit ce fameux

Duc

Duc de Parme à Henri IV. qui lui avoit envoyé offrir la bataille. „ J'étois venu, dit-il, pour déga- „ ger Paris ; ce que j'ai executé, „ & je m'en retourne où mes au- „ tres affaires m'apellent. A l'é- „ gard du défi, que le Roi me fait, „ dites lui, que je trouve qu'il me „ fait beaucoup d'honneur ; mais „ que j'ai apris à ne point combat- „ tre pour faire plaiſir à mes En- „ nemis, qui peuvent avoir des rai- „ ſons de le ſouhaiter, & que c'eſt „ à eux à m'y forcer, s'ils le peu- „ vent & s'ils croyent avoir interêt „ de le faire. Cette réponſe re- putée ſi ſage n'eſt pas de leur goût ; refuſer le combat, c'eſt ſelon eux manquer de courage ; il faudroit, pour les contenter, tous les jours une bataille, ou voler de conquête en conquête.

* Les Grands font tout ce qu'ils peuvent pour perdre l'uſage des piés & des mains ; ce qui eſt pour-

tant la plus grande malediction qui puiſſe arriver à un homme.

* Voici un exemple bien terrible pour les Peres, qui marient leurs enfans contre leur inclination. Monſieur Varin, qui a fait de ſi belle monnoye & de ſi belles medailles, obligea ſa fille, qui étoit jeune & belle, & riche de vingt-cinq mille écus, à épouſer par force un Correcteur des Comptes, nommé Oulri, fils d'un riche Marchand de marée, qui étoit boiteux, boſſu, & écroüelleux. Elle eut horreur de lui dès le ſoir de ſes noces, en voyant quatre hommes occupez à le deshabiller, & à démonter ſon corps comme à vis, & lui ôter une jambe d'acier qu'il avoit, & le reſte du corps tout contrefait. Voyant ce bel apareil de noces, elle ſe mit à pleurer, & ſe retira dans un Cabinet, où elle demeura le reſte de la nuit. Le lendemain ſes parens ayant fait leur poſſi-

poſſible pour la remettre & la fléchir en quelque façon, ſans en avoir rien pû obtenir, le Mari, dont la preſence étoit fort odieuſe à cette nouvelle Epouſe, monta à cheval, diſant qu'il alloit à Châlons pour une affaire d'importance, quoi qu'il ne bougeât pas de Paris, où il ſe tenoit caché, en attendant qu'on eût fait entendre raiſon à ſon Epouſe. Dix jours après ſon Mariage, cette pauvre femme s'étant fait aporter un œuf frais pour ſon déjeuné, elle tira de ſa poche une poudre qu'elle mit dans l'œuf, comme on y met d'ordinaire du ſel, c'étoit du ſublimé qu'elle avala ainſi dans l'œuf, dont elle mourut trois quarts d'heure après, ſans faire d'autre bruit, ſinon qu'elle dit; *Il faut mourir, puis que l'avarice de mon Pere l'a ainſi voulu.* Comme ſon logis étoit près des Halles, les femmes de la Halle dirent, que cette pauvre jeune femme étoit morte

Vierge & Martyre, ſon Mari n'ayant pas couché avec elle.

* Un Prince admirant les beaux meubles d'un particulier, & lui demandant où il avoit pris tout cela; *Quand on entre en la maiſon d'autrui*, répondit-il, *il faut être ſourd & muet.*

* L'homme a un ſi grand penchant à la vanité, que ſouvent il ſe fait honneur du bien d'autrui. Un Officier étant un jour dans une Compagnie, où il ne croyoit pas qu'il y eût quelqu'un qui fût de ſa profeſſion, vouloit faire croire qu'il avoit monté le premier à la brêche d'une Ville. Un autre Officier qui étoit-là preſent, l'ayant écouté paiſiblement ſans l'interrompre, lui répartit. Tout ce que vous avancez, Monſieur, touchant ce qui ſe paſſa dans cette action me ſurprend, & de la maniere que vous parlez, il y a long-tems que vous devriez être mort, parce que je n'ai monté que le

le ſeptiéme à cette même brêche, & je ſuis ſûr, que ceux qui y étoient montez avant moi, ont tous été tuez. Il lui aprit par cette raillerie à ne ſe pas vanter une autre fois ſi mal à propos, à conter les choſes comme elles ſe ſont paſſées, & à ne ſe pas faire un merite d'une bravoure qu'il s'attribuoit fauſſement.

* La Dame Damée.

Un homme voyant une femme
Qui ſe faiſoit nommer Madame,
Dehors comme dans la maiſon,
Sans aucun droit & ſans raiſon,
Ne ſachant rien ſur ſon chapitre
Propre à lui faire avoir ce titre,
Sinon ſa ſote ambition,
Dit à ceux qui nommoient devant lui cette femme,
De grace dites moi, qui eſt donc le Pion
Qui l'a pû faire aller à Dame?

* Un Duc de Bourgogne qui ſe faiſoit un grand plaiſir de derober, & qui ſe piquoit d'être fort adroit en cet art, apercevant un jour quelqu'un qui lui deroboit une coupe d'argent, ne lui dit rien pour l'heure; mais un peu après l'ayant fait apeller, il lui dit; Remercie Dieu, de ce que mon Maître d'hôtel n'a pas veu ce que j'ai veu; car je t'aſſûre, que tu aurois été pendu, c'eſt pourquoi je te conſeille de ne te plus mêler d'un métier que tu n'entens pas. Je te laiſſe pourtant la coupe, mais à condition, que tu n'y retourneras plus, ſur peine d'être châtié, puis que tu fais honte à ceux qui ſe mêlent de ce métier.

* Un Poëte qui ſavoit que le Public n'étoit pas prévenu en ſa faveur, lui fit une ſupercherie, qui juſtifia qu'il n'eſt pas toûjours un juge éclairé, ni équitable. Il publia comme ſon Ouvrage celui

lui d'un Savant, de qui la reputation étoit bien établie, & mit au jour celui dont il étoit veritablement l'Auteur ſous le nom de ce Savant pour qui le Public étoit prévenu. L'Ouvrage du Savant fut deſaprouvé, & on admira ce qu'avoit fait l'homme de qui on n'avoit pas bonne opinion.

* Après la bataille de Cheronée, Philippe Roi de Macedoine ayant fait mettre en liberté tous les priſonniers d'Athenes, comme ils redemandoient encore leur équipage ; *Je penſe*, dit-il, *qu'ils croyent qu'on ne s'eſt pas battu tout de bon.*

* Comme on reprochoit à Antigonus qu'il fuyoit après une défaite, *Je ne fuis pas*, repondit-il, *mais je cherche mon avantage qui eſt caché derriere.*

* La veritable richeſſe n'eſt pas de poſſeder beaucoup d'or & d'argent,

gent ; qui amenent ſouvent à leur ſuite toute ſorte de deſirs ; mais c'eſt de mettre ſon eſprit en état de ne rien ſouhaiter. Car auſſi-tôt que vous aurez gagné ſur vôtre eſprit de ne rien deſirer, rien ne vous manquera, puiſque vous ne ſentez point le défaut de ce que vous ne ſouhaitez point, le deſir préſuppoſant la privation de la choſe deſirée.

* La veritable richeſſe n'a que deux dégrez, le premier d'avoir le neceſſaire, & le ſecond d'avoir le commode ; dès qu'on a le premier, l'eſprit doit être tranquile, & le ſecond doit être l'acompliſſement de tous les vœux, puiſque ce qui eſt au delà tombe dans la ſuperfluité, & amene neceſſairement le vice & l'abus.

* L'aquiſition legitime d'un bien, eſt la premiere ſource de la tranquilité de l'eſprit dans ſa poſſeſſion ; & le ſeconde, c'eſt de ne le

le point employer à fomenter tout ce qui excite du tumulte dans l'esprit, c'est à dire les passions déreglées. „ Voici, disoit Ciceron „ à son Fils, de quelle maniere je „ desire que vous soyez riche; que „ ce que vous possedez soit bien „ aquis, que les moyens dont vous „ vous serez servi pour l'aquerir „ ne puissent vous aporter ni de la „ honte pour vous, ni la haine „ du public; augmentez le par vôtre vigilance & vôtre économie; „ & employez le plûtôt en bienfaits & en liberalitez, qu'à contenter vôs plaisirs & satisfaire vos „ passions.

* Pour être pleinement convaincu qu'il est plus facile au pauvre qu'au riche de se donner la tranquilité & le contentement de l'esprit, il n'y a qu'à considerer les avantages qu'a la pauvreté sur la richesse; elle en a trois qu'on ne lui sauroit dis-

pu-

regarder avec mépris des perſonnes qui ont pour maxime, qu'il faut tenir dans un état bas ceux qui y ſervent bien, de peur qu'ils ne faſſent mal dans un état plus élevé. La maxime opoſée à celle-là eſt celle que j'aprouverai toûjours, d'élever à de plus grands emplois ceux qui ſe ſont bien aquitez des mediocres.

* Un Prince demandant à un Philoſophe le moyen de regner long tems; C'eſt, dit-il, *de faire du bien à tous, & de ſe fier à peu.*

* Quels égards les hommes ne doivent ils pas avoir pour les Dames? Elles peuvent avoir tort, mais jamais pour cela un homme n'eſt en droit de ſe plaindre, ni de ſe vanger, en découvrant les ſecrets qu'on lui a confiez; il ſeroit pourtant quelquefois bien doux de pouvoir ſe plaindre du mauvais procedé de celles qui manquent

à

à leurs amis, de qui elles ont quelquefois, le cœur, pour ainſi dire, à la main, mendié la tendreſſe; quel plaiſir ne ſeroit-ce pas de les pouvoir peindre de toutes leurs couleurs! Il ſeroit grand, mais un homme qui a ſoin de ſon honneur ne le peut jamais prendre.

* Du tems du Roi Louïs XI. il y avoit un Evêque qui aimoit ſi fort les procés, que le Roi le voulant debarraſſer d'une infinité qu'il en avoit ſur les bras, il le ſuplia fort affectueuſement, de lui en laiſſer au moins vingt-cinq ou trente pour ſes menus plaiſirs.

* La vanité eſt de tout pays, il n'eſt point pour elle de terre étrangere, elle a été & ſera de tous les ſiecles. Elle ſe trouve dans toute ſorte d'états, & elle ſe trouvera encore à la fin du monde dans toutes ſortes de profeſſions; il n'y a que

que la maniere d'être riches ou pauvres, qui nous rende humbles ou vains.

* Un Prince trop facile ayant ſuccedé à un tyran, on dit que c'étoit un grand mal de vivre ſous l'Empire d'un Prince ſous qui rien n'étoit permis; mais que ce n'en étoit un gueres moindre de vivre ſous le regne de celui qui permettoit tout.

* Un Muſicien ſe plaignant de ce que Denys le Tyran ne lui donnoit rien, après lui avoir fait de grandes promeſſes; *Nous ſommes quites*, lui dit-il, *car tu m'as flaté l'oreille d'un doux ſon, & je t'ai entretenu d'eſperance.*

* Le Gueux fanfaron.

Certain Gueux, dont tout l'équipage
Etoit de differens mourceaux,
Tout dechirez & par lambeaux,
Et qui de Mendiant faiſoit le perſonnage,
Eyant émeu d'un paſſant la pitié,
Qui le jugeant ſans aucune reſſource,

Tire

Tire une piece de ſa bourſe,
En lui diſant, tien, prens en la moitié,
Et pour d'autres me ren le reſte.
Ce drôle ayant bien foüillé, bien cherché,
Par tout ce qu'il avoit encore de caché,
Lui répondit, Monſieur, je vous proteſte,
Pour avec vous ne point faire le fin,
J'ai beau foüiller & chercher, c'eſt en vain,
Je ne ſaurois vous trouver de monnaye,
Quelque fort deſir que j'en aye,
Chez moi ſans y penſer j'ai laiſſé mon butin,
En changeant d'habit ce matin.
Les Gens, tout Gueux qu'ils ſont, ne ſauroient ſe défaire
De leur orgueilleux caractere.

* Il n'y a pas un gouffre plus profond que celui du bâtiment pour engloutir les biens d'un homme. Le bâtiment a un certain apât ſecret, qui pouſſe toûjours celui qui bâtit plus loin qu'il ne veut.

veut. L'ouvrage amuſe, & l'on regarde avec amour ſon édifice comme ſa propre production; on vous louë, on vous aplaudit, on vous donne des vûës continuelles pour de nouveaux ajuſtemens, qui ne vous étoient pas tombez dans l'idée; vous y donnez; & quand vous avez bâti, vous n'avez qu'à moitié fait, le Pinceau acheve de vous arracher ce que vous avoit laiſſé la Truelle. Ainſi ſi vous n'avez les ſources intariſſables du Pactole à vôtre diſpoſition, vous trouverez que vous n'aurez élevé un bâtiment que pour en être précipité de haut en bas. Auſſi Charles-Quint voulant ruiner un des plus riches Seigneurs de ſa Cour, ne trouva pas de moyen plus ſûr que d'aplaudir à la maiſon ſuperbe qu'il commençoit, & à force de lui ſuggerer toûjours de nouveaux deſſeins pour ſon embelliſſement, il vint enfin à bout de faire enſevelir dans

les édifices & dans ſes jardins des richeſſes qui lui étoient odieuſes, & qu'il ne pouvoit avec juſtice lui ôter par d'autres voyes.

* C'eſt à faire aux Princes, aux Financiers ou Favoris, & aux Maſſons, à bâtir, mais non pas à ceux qui ont un patrimoine réglé. Les Princes le doivent faire non ſeulement pour la gloire & la magnificence, mais pour faire valoir dans leurs Etats les Arts nobles de l'Architecture, de la Peinture & de la Sculpture, qui periroient dans l'inaction, ſi l'eſpoir de l'emploi & du profit ne les animoit. Les Financiers, ou ceux qui ſont dans la fortune, peuvent bâtir, ayant des biens ſouvent trés-mal amaſſez, dont ils ne ſavent que faire, & dont par ce moyen ils répandent une partie ſur le peuple par les mains des ouvriers. Et enfin les Maſſons le peuvent pour leur utilité propre, & parce qu'ils ſe font

par

par là un fonds du prix de leur travail. Mais un homme, à qui ſes peres ont laiſſé une ſucceſſion, qui n'eſt point exceſſive, n'eſt-il pas dépourvû de jugement, lorſqu'il enterre en bâtimens la chrême de ſon bien, & qu'il ſe ruine, pour faire écrire ſur la porte de ſon hôtel, occupé par d'autres que par lui;

Une extravagance ſuprême
Fit aux biens de ſon Maître élever ce
Tombeau;
Paſſant, qui veus faire de même,
Son exemple te dit; Tout beau.

* Deux perſonnes de ſexe different ſont rarement ſeules enſemble; l'amour leur ſert toûjours de tiers.

* Je croi qu'il y a deux Amours, l'un eſt un enfant grondeur, depit & chagrin, qui pleure toûjours, & qui ne ſait ce qu'il veut. L'autre eſt un jeune éveillé, qui ſe jouë, qui rit, qui danſe, qui badine, & dont

les fléches ne font qu'effleurer les cœurs de ceux qu'il bleſſe en joüant.

* Comme on parloit un jour du grand changement que produit la proſperité ou l'adverſité dans le cœur de l'homme ; un homme d'eſprit dit fort agréablement, que cela n'étoit pas ſurprenant, puiſqu'il en étoit de cela comme quand on va d'un païs dans un autre, où l'on change de temperament, ſuivant la diverſité de l'air qu'on y reſpire.

* La plûpart des hommes n'ont pas le courage de corriger les autres, parce qu'ils n'ont pas le courage de ſouffrir qu'on les corrige.

* Un Philoſophe qui a l'eſprit bien fait, mais qui n'a pas les lumieres de la Foi, ne ſe pique que d'une choſe, qui eſt de ne ſe piquer de rien. Il connoît combien ſon eſprit eſt borné, & le peu de tems qu'il a à vivre, il ſe repréſente ce qu'il y a à ſavoir dans l'Hiſtoire, dans la Morale, dans

la Medecine, dans les Mathematiques, & dans les ſecrets de la Nature. Ce nombre innombrable de choſes qu'il peut aprendre l'acable, & il voit que ce qu'il ſait eſt ſi peu, qu'il ſe croit obligé d'avouër qu'il ne ſait rien; c'eſt ſe rendre juſtice, & c'eſt rendre témoignage à la verité de parler de cette maniere. Un Philoſophe Chrétien en doit dire & faire plus qu'un Payen, il doit ſe piquer de connoître Dieu & de le craindre, il doit ſe piquer de connoître ſa Religion, & de conformer ſa vie aux régles qu'elle nous preſcrit.

* Les hommes ont l'ame pleine de foibleſſes, pour l'ordinaire; la plûpart commencent d'aimer ſans y penſer, continuent par coûtume, ceſſent par caprice, & font preſque toutes choſes ſans raiſon.

* Tous les hommes cherchent le contentement de l'eſprit, & ils ne different, que dans les routes

differentes qu'ils prennent pour y parvenir, ils conviennent pourtant qu'on ne ſauroit être content ſans la tranquilité de l'eſprit. Cette tranquilité, de laquelle les anciens Philoſophes ont tant parlé, ne conſiſte pas dans cette létargie du pareſſeux qui le rend oiſif & le jette dans l'inaction. C'eſt ce qui avoit trompé Epicure, dans l'imagination qu'il s'étoit formée de Dieu, dont il prétendoit que la Souveraine felicité conſiſtoit à ne ſe point mêler des affaires du Monde, de crainte que ſa Providence ne troublât ſon repos. Mais il avoit rencontré plus juſte à l'égard des hommes, lors qu'établiſſant leur Beatitude dans la volupté de l'ame, & cette volupté dans la tranquilité, il réduit ce repos voluptueux à ſe rendre maître du trouble de toutes les paſſions, & à ne pouvoir être ébranlé, ni par la joye, ni par la triſteſſe, ni par les deſirs, ni par

la

la crainte, ni par la proſperité, ni par l'adverſité. Il ne prétendoit pas pourtant par-là anéantir les paſſions; il ſavoit bien, que ſans elles toute la vie de l'homme ne ſeroit qu'une langueur; il vouloit en laiſſer autant qu'il en faut pour animer la vertu; mais il vouloit que cette même vertu les ſoûmît, de maniere qu'elles ne puſſent ébranler l'aſſiete de l'eſprit. Or c'eſt dans cette tranquilité, aquiſe par la victoire des paſſions, que conſiſte uniquement le vrai contentement de l'eſprit, qui n'eſt autre choſe que la volupté de l'ame, qu'Epicure deſiroit dans ſes ſages diſciples. Il ne faut donc point, ſuivant ſa Morale, que l'homme ſe laiſſe emporter à un amour aveugle, comme Licides qui en eſt devenu fou; il ne faut point qu'une inquietude ambitieuſe le faſſe, comme Damon, ſecher ſur le pié à la ſuite des Grands, &

dans un eſclavage ſouvent payé d'ingratitude ; il ne faut point comme l'avare Harpion bourreler ſon ame du deſir inſatiable d'amaſſer, ni comme le vindicatif Simonion donner la torture à ſon eſprit, pour trouver des moyens de faire perir ceux qu'il hait ; ni enfin ſe ronger le cœur, comme l'envieux Druſus. Mais ſur tout il faut étouſer dans ſon cœur le deſir de poſſeder ce que l'on ne peut pas avoir ; & vivre ſatisfait de ce que l'on a ; ſi l'on eſt dans l'opulence, n'en point abuſer ; ſi l'on a la ſimple richeſſe, en uſer en honnête homme ; & ſi l'on eſt réduit à la pauvreté, vivre content dans cet état.

* La plûpart des hommes ſont ſi foibles qu'ils ne font ſouvent le bien ou le mal, que parce qu'ils le voyent faire aux autres ; ils prennent comme l'eau la figure de tous les vaſes auſquels on la com-

communique, mettez-les parmi les Anachoretes, ils en auront toute la ferveur & la pieté; expoſez-les dans le Monde corrompu, ils ne tiendront point contre ſes attraits, & ſe laiſſeront aller à une ſoudaine corruption. Ce ſont des miroirs qui rendent toutes les figures qu'on leur préſente; ce ſont des moutons, qui vont à la ſuite du premier ou dans le pâturage, ou à la boucherie.

* Un Roi de France, viſitant le Palais de ſon Maître d'hôtel, lui dit qu'il le trouvoit fort beau, & bien bâti; & qu'il n'y voyoit qu'un défaut, c'étoit que la cuiſine étoit trop petite, & qu'elle ne répondoit pas à la grandeur & à la magnificence de ce bâtiment; *Vôtre Majeſté ne doit pas s'étonner de cela*, lui répondit-il, *puis que c'eſt la petiteſſe de ma cuiſine qui m'a fait agrandir ma maiſon.*

* Un homme de qualité me

diſoit un jour, qu'il faloit ſe piquer de quelque choſe; qu'un bon Conſeiller alloit au Palais ſoir & matin ſans porter ſes vûës plus loin; qu'un riche Marchand étoit dans ſa boutique toute la ſemaine, & ne ſe mêloit que de ſon trafic; que cette vûë lui paroiſſoit trop tranquile, & trop bourgeoiſe, qu'en ſe piquant de quelque choſe, on s'impoſoit une néceſſité de la bien ſavoir & de la bien faire, & que cela faiſoit diſtinguer un homme, & le mettoit au deſſus des autres. Se piquer de cette maniere n'eſt pas une choſe que l'on puiſſe blâmer, pourvû que l'amour propre & l'ambition n'y ayent point trop de part.

* Romulus ayant bû fort peu en un feſtin, on lui dit, que ſi tout le monde bûvoit ainſi le vin ſeroit à bon marché; *Nullement*, dit-il, *mais fort cher; car chacun boiroit tout ſon ſon.*

* Dans

* Dans la conduite des affaires, il faut eſperer en Dieu, comme s'il n'y avoit point de moyens humains; & ſe ſervir des moyens humains, comme s'il n'y avoit point de Dieu.

* Un homme qu'une vieille entretenoit étant raillé d'être trop gras, que ſeroit-ce donc ſi je couchois ſeul? dit-il. *Tu emmaigrirois*, lui répondit on; parce qu'il n'auroit pas eu dequoi vivre.

Quelqu'un reprochant à un Prince qu'il étoit trop civil, il lui répondit, que les hommes qui ne coûtoient qu'une belle parole, ou un coup de chapeau, étoient à bon marché.

* Une femme ne pouvant ſouffrir un homme qui lui parloit d'amour, le renvoya par cette ſage réponſe. Quand j'étois enfant j'obeiſſois à ma Mere, quand je devins plus grande j'obeis à mon Pere, & à preſent j'obeis à mon Mari. C'eſt pourquoi ſi vous voulez

quelque choſe de moi, c'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer.

* Une Ducheſſe étant fort jalouſe, parce que ſon Mari aimoit une fille qui étoit à ſon ſervice, & s'étant miſe en tête, que cette fille avoit donné quelque philtre à ſon Mari, pour s'en faire aimer, la fit appeller, ayant reſolu de la maltraiter. Mais dès qu'elle la vit entrer, elle la trouva ſi belle & ſi aimable, qu'elle ne put s'empêcher de dire; Retourne t'en ma fille, je voi bien que ta beauté eſt le ſeul charme qui te fait aimer.

* Quelqu'un qu'on accuſoit d'adultere, s'enuuyant à la porte d'un Grand; Quand ſortira-t-il de ſa chambre? s'écria-t-il. *Quand tu ſortiras de celle d'autrui*, répondit l'autre qui l'avoit oui.

* Quelqu'un diſant à un de ſes amis, qu'il étoit ſurpris de ce qu'il n'étoit pas riche, puis qu'il ſavoit qu'il avoit deux mille livres de rente,

te, & qu'il n'en dépenſoit que cinq cens; vôtre ſurpriſe ceſſera, lui répondit il, quand vous ſaurez l'uſage que j'en fais; j'en employe cinq cens à payer ce que je dois, j'en prête cinq cens, & j'en perds cinq cens. Les cinq cens que je paye, ſont celles que je donne à mon pere & à ma mere, qui ſont fort pauvres; les cinq cens que je prête, ſervent à entretenir mon fils au College, qui me les rendra un jour, comme je fai preſentement à mon pere & à ma mere; j'en employe cinq cens pour m'entretenir moi & ma femme; & les cinq cens que je perds ſont celles que ma femme dépenſe en habits & en ajuſtemens.

* Je ne ſai, diſoit la Courtiſane Laïs en parlant des Philoſophes, ce que veulent dire leurs livres, ni en quoi conſiſte leur Philoſophie & leur ſageſſe, mais ces gens là frapent auſſi ſouvent à ma porte que les autres. * La

* La haine n'eſt bien ſouvent qu'une amitié déguiſée ; mais l'indifference eſt une veritable preuve d'un Amour éteint.

* François I. ayant créé quelque nouvelle taxe, on lui raporta comme un crime de léſe Majeſté, que le peuple en murmuroit fort ſans reſpecter ſa perſonne. A quoi il répondit en riant, *laiſſez les parler, il faut bien qu'ils ayent quelque plaiſir pour leur argent.*

* L'Amour eſt un enfant, qui ſe fait des plaiſirs à ſa mode, & qui a d'innocens caprices, qui lui tiennent lieu d'une grande felicité, quand on les ſatisfait, & d'une grande infortune, quand on ne les contente pas.

* L'Amour eſt capricieux, il s'apaiſe de peu de choſe, & dans le même tems qu'il deſire tout, il ſe contente preſque de rien.

* L'Empereur Auguſte ayant ſoupé chez un Senateur, qui ne l'a-

l'avoit guere bien traité ; *Je ne penſois pas*, lui dit-il en ſortant, pour lui reprocher ſon avarice, *que nous fuſſions ſi bons amis.*

* Le Ferreur de Mule.

Un Vieux Romain, de qui l'autorité*
Etoit jointe à la qualité,
Dans un certain petit voyage
Alla debrider quelque part,
Pour de repos prendre ſa part,
Auſſi bien que ſon équipage.
Comme il étoit prêt à partir,
Son Muletier vint l'avertir,
Qu'un homme fort preſſé d'une importante affaire,
Qu'il deſiroit de lui communiquer,
Le ſuplioit par lui de vouloir s'apliquer
A l'ouir & le ſatisfaire,
Qu'auſſi bien il faloit du moins avoir le tems,
Pour rendre ſes deſirs contens,
De referrer de ſa Litiere
Les Mules, dont les fers étoient tombez à bas,
Tant du devant que du derriere,
A quoi faire il alloit s'employer de ce pas
Diligemment, & de bonne maniere.

* *Veſpaſien*

Le

Le Maître, dont l'esprit étoit assez humain,
Voyant bien que la chose étoit faite à la main
Entre son Muletier & l'homme à la Requête,
Quand la Litiere a repartir fut prête,
Viença, sans perdre tems à te questionner,
Dis-moi, combien cet homme a-t-il pû te donner
Pour ôter & remettre à coup prés la ferrure.
A mes deux bêtes de voiture? *
Et c'est de là, dit-on,
Sans difficulté nulle,
Qu'est venu ce commun diction,
Des Valets qui ferrent la Mule.
L'Histoire sur cela qui point ne dissimule,
Ajoûte que le Maître à l'heure & sans quartié,
Du profit frauduleux, ce qu'on a peine à dire
D'un homme qui tenoit l'Empire,
Pretendit avoir la moitié.

* Les ennemis les plus faciles à reconcilier sont ceux qui sont dans la profession des armes. Mais les

* *Quanti calceasti?*

inimitiez des gens de robe ſont preſque toûjours irreconciliables ; & encore plus celles de ces hypocrites, qui ſe cachent ſous le maſque d'une fauſſe devotion.

* Comme les perſonnes qui ont le plus d'orgueil & le plus d'envie ſont les plus irreconciliables ennemis, il faut conclure qu'il n'y a point de reconciliation dans l'inimitié d'une femme. Ce ſexe eſt d'autant plus irreconciliable, qu'outre ces deux qualitez, dont je viens de parler, elles y joignent ſouvent une adreſſe fourbe & perfide pour arriver par des chemins couverts, où leur foibleſſe ne leur permet pas d'atteindre par des voyes plus ouvertes.

* La plûpart des inimitiez ne naiſſent point d'un propos deliberé, mais ſouvent un petit incident de bagatelle en eſt la ſource ; & l'impatience naturelle de l'homme, fomentée par une certaine gloire, quî

nait

naît de l'orgueil & de l'amour propre, fait qu'on ne vous peut rien ſouffrir ; de ſorte que s'oubliant dans le premier mouvement, on releve avec aigreur un rien qu'on devroit laiſſer tomber, & qui s'évanouïroit de ſoi-même. Et comme on eſſaye toûjours que la riſpoſte ſoit & plus vive & plus forte que le coup qu'on a reçu ; il ſe forme une inimitié, qui devient irreconciliable, quoique rien ne fût plus aiſé que de l'étouffer dans ſon principe.

* Alexandre diſoit d'Antipater, que s'il étoit modeſte en habits, il étoit couvert de pourpre au dedans. Il y a bien des perſonnes dans le monde, de qui on peut dire la même choſe.

* Un avare ayant revé la nuit, qu'il avoit dépenſé quelque argent, s'étrangla quand il fut jour. Un autre quita le deſſein de ſe pendre, pour ne pas faire la dépenſe d'une toiſe de corde. Un autre en mourant,

rant, ſe conſtitua heritier de tous ſes biens.

* La beauté de l'eſprit donne de l'admiration; celle de l'ame donne de l'eſtime; & celle du corps de l'amour.

* Les Belles portent des lettres de recommandation ſur leur front, ce ſont des lettres écrites des mains de la nature, & liſibles à toutes les nations de la terre.

* Une ville ayant envoyé des Deputez à l'Empereur Veſpaſien, pour lui dire qu'ils avoient reſolu de lui ériger une Statuë; il répondit aux Deputez, *Mettez-la ici*, en tendant la main, & s'en fit donner l'argent.

* Il faut être bon de telle maniere, que les autres n'en prennent point occaſion d'être méchans.

* Un des Paroiſſiens de Piovano Arlo-to le priant de lui prêter trois boiſſeaux de blé, il lui répondit; je le veux bien; vous n'avez qu'à monter dans mon grenier, & les prendre. Celui-ci à ces mots

mots étant monté vîte au grenier, en décendit auſſi-tôt, pour dire au Curé, qu'il n'y avoit rien trouvé. Vous ne m'avez donc pas rendu celui que je vous prêtai l'année paſſée? lui repartit-il; ainſi vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, ſi vous n'avez rien trouvé, puis que vous l'y auriez trouvé ſi vous me l'aviez rendu. Le Paroiſſien connoiſſant par-là ce qu'il vouloit dire, ne manqua pas de lui rendre quelque tems après ce qu'il lui devoit.

* Quelqu'un priant le même Arloto de lui donner quelque bon formulaire de priere pour faire le matin en ſe levant, il lui répondit. Il faut reciter un Pater & un Ave, avec ces paroles Siegneur Jeſus, préſervez-moi d'un bourgeois ruiné, d'un pauvre enrichi, de la conſcience d'un Prêtre, des *qui pro quo* des Apoticaires, des & *cetera* des Notaires, de ceux qui entendent tous les matins deux Meſſes, & de ceux qui jurent par leur conſcience.

F I N.

A01
146620

B. 141.

B. 181.